

**L'imaginaire national dans le roman pour adolescents
en Belgique francophone et au Québec (1995-2005)**

Julie Bergeron-Proulx

Mémoire
présenté au
Département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Juin 2011

© Julie Bergeron-Proulx, 2011

UNIVERSITÉ CONCORDIA
École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

Par Julie Bergeron-Proulx

intitulé L'imaginaire national dans le roman pour adolescents en Belgique francophone et au Québec (1995-2005)

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance :

Patrick Leroux

Président

Michel Biron

Examineur externe

Sophie Marcotte

Examineur interne

Claire Le Brun

Directrice

Geneviève Sicotte

Directrice

Approuvé par :

Philippe Caignon

Directeur du département ou du programme d'études supérieures

21 juin 2011

Date

Brian Lewis

Doyen de la Faculté

RÉSUMÉ

L'imaginaire national dans le roman pour adolescents en Belgique francophone et au Québec (1995-2005)

Julie Bergeron-Proulx

Ce mémoire compare la production romanesque adressée aux adolescents au tournant du XXI^e siècle en Belgique francophone et au Québec, dans le but de démontrer l'influence de l'institution littéraire sur la construction textuelle d'un imaginaire national. Le premier chapitre consiste en une analyse institutionnelle. Le Québec et la Belgique francophone partagent plusieurs conditions de sociologie externe, notamment le fait d'évoluer dans une langue qui n'est pas majoritaire dans le pays et de présenter une littérature décentrée par rapport à la France. Néanmoins, l'institution littéraire québécoise a développé une autonomie qui n'a pas été atteinte en Belgique. L'analyse quantitative d'un corpus exhaustif composé de l'ensemble de la production romanesque adressée aux adolescents au tournant du XXI^e siècle montre que l'ancrage géoculturel national dans les romans est quantitativement beaucoup plus important au Québec qu'en Belgique francophone, ce qui est certainement lié à la posture institutionnelle de la littérature dans ces deux espaces. Le second chapitre propose une analyse textuelle et thématique des romans publiés entre 1995 et 2005 par dix auteurs belges et dix auteurs québécois légitimés au sein de l'institution. L'étude du traitement de différents motifs dans les romans choisis révèle du côté de la Belgique une construction de

l'imaginaire national moins profonde et plus problématique qu'au Québec. De l'ensemble, il ressort que si les romans contemporains québécois pour adolescents privilégient un enracinement et un attachement à la terre natale, leurs équivalents belges semblent refuser les discours trop nationaux et préférer une approche soit individuelle, soit mondiale.

ABSTRACT

The National Imaginery in Novels for Young Adults in French Belgium and Québec (1995-2005)

Julie Bergeron-Proulx

This thesis compares fiction aimed at teenagers at the turn of the 21st century in Québec and french Belgium with the goal of demonstrating the influence of the literary institution in the textual construction of a national imaginery. The first chapter consists in an institutional analysis. Québec and french Belgium share several external sociological conditions, notably their cultural evolution in a language that is not that of the majority in the country, and their status as decentralized literatures with regard to France. Despite this, the Québec literary institution has developed an autonomy that has not been achieved in Belgium. Quantitative analysis of the entire corpus of fiction aimed at teenagers produced at the turn of the 21st century shows that a national geocultural anchoring in novels is measurably much more prevalent in Québec than in french Belgium, which is certainly linked to the institutional placement of literature in each place. The second chapter contains a textual and thematic analysis of novels published between 1995 and 2005 by ten Québec authors and ten Belgian authors all established within the literary institution. A study of the treatment of different motifs in these novels shows the construction of a national imagination that is less deep and more problematic in Belgium than in Québec. On the whole, it becomes clear that while

contemporary Québec novels for teenagers place importance on one's roots in and attachment to the homeland, the Belgian equivalents seem to eschew overly nationalistic discourse and favor either an individual or a global approach.

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à mes directrices de mémoire, Mmes Claire Le Brun et Geneviève Sicotte, sans qui ce travail n'aurait pas été possible. Un merci sincère pour vos précieux conseils, votre présence indéfectible, votre confiance rassurante et le temps que vous m'avez donné sans compter.

Je remercie également du fond du cœur ma famille, pour m'avoir aidée à devenir ce que je suis aujourd'hui, pour l'intérêt que vous n'avez jamais cessé de témoigner pour chacune de mes entreprises, pour votre patience et votre soutien constant. Merci à vous, maman, papa, Josée et François. Merci aussi à Sylviane, Jean et Tristan, qui faites désormais partie de ma famille.

Merci à mes amis, qui m'ont aidé à garder le cap tout au long de cette maîtrise. Un merci tout particulier à Nathalie, pour les heures de bonheur et d'angoisses partagées au téléphone ou de vive voix. Merci pour ton amitié de toujours!

Je tiens aussi à remercier Robert Soulières, qui m'a généreusement envoyé en Belgique tous les livres des éditions Soulières dont j'avais besoin pour mes travaux (et même plus, pour mon plus grand plaisir!), Deborah Danblon, libraire passionnée, qui m'a épaulée au cours de ce travail, Christian Libens, pour ses réponses enthousiastes à toutes mes questions, Jean-Paul Tessier, des Éditions de la Paix, qui m'a prêté les romans qu'il a publié en 2000, Suzanne Duchesne, qui m'a offert le sien dans une librairie du plateau Mont-Royal, les éditions Hurtubise HMH et les éditions Michel Quintin, qui m'ont aussi donné certains de leurs livres, et enfin Daniel Delbrassine pour ses commentaires et les informations qu'il m'a transmises.

Je remercie en outre les étudiants du séminaire ROMA B 413 à qui j'ai enseigné l'an dernier à l'Université Libre de Bruxelles, pour les échanges passionnants que nous avons eu au sujet de la littérature belge pour la jeunesse.

Merci enfin à Laurent, la plus merveilleuse création de toute la Belgique, pour avoir tenu le guidon pendant que j'avais la tête dans les livres, pour m'avoir aidé à garder l'équilibre, pour avoir mis les freins lorsque je pédalais trop fort, pour m'avoir aidé à grimper les pentes les plus abruptes, pour m'avoir soutenue dans tous les passages difficiles. Merci pour ton amour incessant et tes éternels encouragements.

À cette contrée qui m'a vue grandir et dont je me souviens
J'en ai ajoutée une autre parce que l'union fait la force
Et à présent me voici
Partagée
Entre deux terres d'un océan distantes
Que chacune mon cœur appelle
Que chacune mon corps demande

Je souhaite trouver chaque jour
Dans les livres, au fil des pages
Des traces du pays où je ne me tiens pas



TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	XII
LISTE DES FIGURES.....	XII
AVANT-PROPOS	XIV
INTRODUCTION	1
État actuel de la recherche en littérature pour la jeunesse	4
Le concept d'imaginaire national	9
Une étude en deux temps	13
 CHAPITRE 1 : PAYSAGE ÉDITORIAL ET INSTITUTIONNEL DE LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE EN BELGIQUE FRANCOPHONE ET AU QUÉBEC	 15
Portrait culturel, politique et littéraire de la Belgique et du Québec	15
La Belgique et le Canada : deux monarchies constitutionnelles plurilingues	15
Francophonies minoritaires	16
La littérature belge et la littérature québécoise : deux réalités	19
La littérature pour la jeunesse en Belgique francophone et au Québec	26
La production romanesque belge et québécoise adressée à la jeunesse au tournant du XXI^e siècle.....	31
Constitution des corpus	31
Présentation générale du corpus québécois	34
Présentation générale du corpus belge	39
Données éditoriale : un premier aperçu	42
Arrimage géoculturel dans les romans du corpus	45
Arrimage géoculturel et statut éditorial : quelles tendances?	51
Arrimage géoculturel et mandat éditorial : l'influence des collections	54
Arrimage géoculturel et trajectoire des agents	57
Arrimage géoculturel et époque du récit.....	63
Ancrage paratextuel.....	65
Synthèse conclusive	71

CHAPITRE 2 : L'IMAGINAIRE NATIONAL DANS LES ROMANS DE DIX AUTEURS BELGES ET DIX AUTEURS QUÉBÉCOIS PUBLIÉS ENTRE 1995 ET 2005	75
Constitution du corpus.....	75
Des œuvres à géographie variable	79
La langue et l'accent.....	88
Le rapport à l'histoire.....	100
Un pays, une nature.....	111
La ville mise en récit.....	134
Ici ou ailleurs... ..	150
Soi et l'autre : étranger en son pays, ou le chassé-croisé des identités.....	159
Regards croisés : la Belgique au Québec et le Québec en Belgique.....	168
Synthèse conclusive	174
CONCLUSION.....	178
BIBLIOGRAPHIE	186
Corpus primaire	186
Production romanesque québécoise adressée à la jeunesse au tournant du XXIe siècle	186
Production romanesque belge adressée à la jeunesse au tournant du XXIe siècle.....	191
Romans de dix auteurs québécois publiés entre 1995 et 2005	195
Romans de dix auteurs belges publiés entre 1995 et 2005	197
Corpus complémentaire.....	200
Titres québécois complémentaires.....	200
Titres belges complémentaires.....	201
Corpus théorique	201
Adolescence et identité	201
Nationalité, nationalisme et imaginaire national	201
Littérature pour la jeunesse.....	202
Littérature québécoise.....	204
Littérature belge	208
Littérature belge et québécoise : études comparatives	211
Données démographiques, programmes scolaires et statistiques diverses	211
Autres références.....	213
ANNEXE A : TABLEAU ÉDITORIAL DE LA PRODUCTION LITTÉRAIRE ADRESSÉE À LA JEUNESSE EN BELGIQUE FRANCOPHONE (2004)	214
ANNEXE B : TABLEAU DES ROMANS PARUS EN PREMIÈRE ÉDITION AU QUÉBEC DE 1997 À 2003	216

ANNEXE C : TABLEAUX SYNTHÉTIQUES DES DONNÉES CONCERNANT LES TEXTES ET LES AUTEURS DES CORPUS QUÉBÉCOIS (2000) ET BELGE (1997-2003)..... 229

Tableau synthétique des données concernant les textes et les auteurs du corpus québécois (2000) ... 230

Tableau synthétique des données concernant les textes et les auteurs du corpus belge (1997-2003).. 234

ANNEXE D : TABLEAUX SYNTHÉTIQUES DES DONNÉES PARATEXTUELLES DES CORPUS QUÉBÉCOIS (2000) ET BELGE (1997-2003) 238

Tableau synthétique des données paratextuelles du corpus québécois (2000) 239

Tableau synthétique des données paratextuelles du corpus belge (1997-2003)..... 244

ANNEXE E : ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE DES ROMANS DE NOTRE CORPUS PRÉSENTANT UNE RÉFÉRENCE AU QUÉBEC OU À LA BELGIQUE 248

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS EN FONCTION DE LA PRÉSENCE OU DE L'ABSENCE DANS LE LIVRE DE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR	66
TABLEAU 2 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS EN FONCTION DE LA PRÉSENCE OU DE L'ABSENCE DANS LE LIVRE DE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR	67

LISTE DES FIGURES

FIGURE 1 : NOMBRE DE ROMANS POUR ADOLESCENTS PARUS AU COURS DE L'ANNÉE 2000	32
FIGURE 2 : NOMBRE TOTAL DE ROMANS POUR ADOLESCENTS DANS LES CORPUS DÉFINITIFS.....	32
FIGURE 3 : SCHÉMA DU CHAMP DE LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE (PRUD'HOMME, 2005, P. 23) ...	33
FIGURE 4 : NOMBRE DE PAGES DANS LES ROMANS DES CORPUS BELGES ET QUÉBÉCOIS	39
FIGURE 5 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LEUR STATUT ÉDITORIAL	42
FIGURE 6 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LEUR STATUT ÉDITORIAL	43
FIGURE 7 : NOMBRE D'AUTEURS DANS LES CORPUS.....	45
FIGURE 8 : NOMBRE D'AUTEURS ACTIFS DANS LES CORPUS	45
FIGURE 9 : NOMBRE D'AUTEURS ACTIFS AU QUÉBEC ET EN BELGIQUE (1997-2003)	45
FIGURE 10 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT	48
FIGURE 11 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT	48
FIGURE 12 : PROPORTION D'AUTEURS DU CORPUS QUÉBÉCOIS HORS TRADUCTION AYANT ÉCRIT AU MOINS UN ROMAN SITUANT SON ACTION EN TOUT OU EN PARTIE AU QUÉBEC	51
FIGURE 13 : PROPORTION D'AUTEURS DU CORPUS BELGE HORS-TRADUCTION AYANT ÉCRIT AU MOINS UN ROMAN SITUANT SON ACTION EN TOUT OU EN PARTIE EN BELGIQUE	51
FIGURE 14 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT ET LE STATUT ÉDITORIAL.....	52
FIGURE 15 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT ET LE STATUT ÉDITORIAL.....	52
FIGURE 16 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT ET LES COLLECTIONS.....	55
FIGURE 17 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LE LIEU DU RÉCIT ET LES COLLECTIONS	56
FIGURE 18 : RÉPARTITION DES AUTEURS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LEUR TRAJECTOIRE.....	58
FIGURE 19 : RÉPARTITION DES AUTEURS BELGES DU CORPUS SELON LEUR TRAJECTOIRE	58

FIGURE 20 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LA TRAJECTOIRE DES AGENTS ET LE LIEU DU RÉCIT	62
FIGURE 21 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LA TRAJECTOIRE DES AGENTS ET LE LIEU DU RÉCIT	62
FIGURE 22 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS SELON LE TEMPS ET LE LIEU DU RÉCIT	64
FIGURE 23 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS SELON LE TEMPS ET LE LIEU DU RÉCIT	64
FIGURE 24 : RÉPARTITION DES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS EN FONCTION DES RÉFÉRENCES AU QUÉBEC QUE PRÉSENTE LEUR ILLUSTRATION DE COUVERTURE.....	68
FIGURE 25 : RÉPARTITION DES ROMANS BELGES DU CORPUS EN FONCTION DES RÉFÉRENCES À LA BELGIQUE QUE PRÉSENTE LEUR ILLUSTRATION DE COUVERTURE.....	68
FIGURE 26 : ORIGINE DES AUTEURS DES CITATIONS EN EXERGUE DANS LES ROMANS QUÉBÉCOIS DU CORPUS	70
FIGURE 27 : ORIGINE DES AUTEURS DES CITATIONS EN EXERGUE DANS LES ROMANS BELGES DU CORPUS..	70
FIGURE 28 : LE MARCHÉ DU LIVRE DE LANGUE FRANÇAISE EN BELGIQUE. DONNÉES 2004-2005.....	72

AVANT-PROPOS

Au commencement de ce projet de recherche, il y a l'étonnement. Étonnement d'abord que j'ai ressenti, à la veille de mon départ pour une année d'échange en Belgique dans le cadre de mon baccalauréat en littérature française, alors que je cherchais naïvement dans le catalogue des cours offerts par les universités belges l'équivalent des innombrables cours de littérature québécoise offerts dans les universités du Québec. Un cours, deux tout au plus, dans chaque université. Étonnement ensuite devant le peu d'intérêt marqué pour cette littérature chez mes collègues étudiants belges. Étonnement enfin lorsque, pour bien connaître la production romanesque des éditions Memor dont je ferais bientôt la promotion au Salon du livre de jeunesse de Namur, je me suis attelée à la lecture d'un bon nombre de leurs romans pour adolescents. La place accordée à la Belgique dans les textes était bien inférieure à mes attentes, d'autant plus que l'on m'avait présenté la collection « Couleurs » de Memor comme la plus belge des collections de romans pour la jeunesse en Belgique! Quelle surprise, pour l'ex-lectrice des romans de Québec Amérique jeunesse et de La Courte Échelle que j'étais, de constater que l'omniprésence de l'espace national était bien loin d'être une constante dans la littérature adressée aux adolescents!

Lorsque pour la première fois j'ai décollé vers la Belgique en septembre 2005, je croyais que ce n'était que pour une année. Mais cette année s'est étirée jusqu'à ce que le plat pays devienne ma seconde patrie. Depuis mon premier contact avec la Belgique, plus de cinq années se sont écoulées, au cours desquelles l'étonnement est devenu curiosité, et la curiosité devenue moteur d'études, d'analyse, de recherche. J'ai appris à connaître la littérature de la Belgique, son histoire, ses problématiques. J'ai appris à comprendre l'importance et le poids de l'institution littéraire sur les littératures. Ce mémoire, je l'espère, n'est qu'une première étape dans une plus vaste entreprise de définition textuelle des imaginaires nationaux belges et québécois.

INTRODUCTION

L'adolescence, avec son lot de découvertes, de questionnements et de remises en question, est une période déterminante pour la formation de l'identité d'un individu. Aussi n'est-il pas étonnant que le roman pour adolescents, comme d'ailleurs l'ensemble de la littérature pour la jeunesse, soit doté d'une fonction idéologique, faisant de lui un véhicule privilégié de transmission de valeurs pouvant aider le jeune lecteur à façonner sa vision du monde. Parmi les valeurs véhiculées par cette littérature, on peut logiquement supposer que celles qui sont relatives à la nation ne sont pas en reste. Cela fait de cet objet littéraire un laboratoire idéal pour l'étude de la construction littéraire d'un imaginaire national. Adolescence, littérature pour la jeunesse, nations et imaginaire national : tels sont les concepts que nous ferons converger pour définir la problématique sous-jacente à l'ensemble de ce mémoire.

Au cours des dernières décennies, de nombreux psychologues, psychanalystes et sociologues ont réfléchi au concept de l'identité et aux implications de l'adolescence¹ dans la formation de celle-ci. Pour Erikson, considéré comme « le père de l'identité au

¹ Si l'adolescence peut aujourd'hui sembler être un concept intemporel et si le mot lui-même est attesté dès la fin du Moyen Âge, la conception moderne de l'adolescence est relativement neuve. À ce propos, nous renvoyons à Lepage, 2000b pour un historique complet, à Fradette, 2000 pour un historique depuis 1950 et à Le Brun et Guillemette, 2005 pour une mise au point plus actuelle.

sens moderne » (Halpern, 2004), le processus de formation identitaire atteint à l'adolescence sa « crise normative »; cette crise déterminera pour une bonne part la suite du processus et, partant, l'identité de l'individu (Erikson, 2006 [1972], p. 19). Christine Cannard, docteure en psychologie spécialisée en enfance et adolescence, explique que l'adolescence est « une période de restructuration totale sur de nombreux plans » (Cannard, 2010, p. 188). Partant, la période adolescente serait la pierre angulaire du développement identitaire de l'individu. Cela dit, ce processus n'est pas tourné uniquement vers soi-même, puisque « la connaissance de soi ne saurait se détacher de la connaissance d'autrui » (*ibid.*, p. 187); entrent alors en jeu toutes sortes d'influences : l'entourage, l'éducation, la société, *les lectures...*

Cela peut sans doute expliquer pourquoi la littérature pour la jeunesse² reste dans une certaine mesure éducative, didactique et idéologique, bien qu'elle le soit beaucoup moins qu'à sa naissance au XVIII^e siècle³ : la place centrale qu'occupe

² Placée devant une pléthore d'appellations désignant notre domaine d'étude (littérature de jeunesse, littérature pour la jeunesse, littérature jeunesse, livres pour l'enfance et la jeunesse, littérature enfantine, pour n'en nommer que quelques-unes), nous avons opté pour l'expression « littérature pour la jeunesse », qui inclut notamment le roman pour adolescents, parce qu'elle offre l'avantage d'allier l'idée d'un aspect littéraire (contrairement à « livres pour l'enfance », par exemple) à une idée d'intentionnalité qui définit notre conception du corpus. Par ailleurs, cette expression a le mérite d'être largement utilisée dans les études contemporaines. À propos des difficultés de dénomination de ce corpus, voir Thaler, 1996, p. 27-28.

³ Ganna Ottevaere-van Praag, dans son ouvrage *La littérature pour la jeunesse en Europe occidentale (1750-1925)*, développe l'idée que cette littérature, empreinte de didactisme à ses origines, a mis près de trois siècles à s'en libérer. À sa naissance au XVIII^e siècle, soutient l'auteure, « [les] conditions précaires des institutions scolaires et l'absence de spécialistes ont fait de la première "littérature" pour la jeunesse une espèce de "fourre-tout" regorgeant de leçons d'un didactisme pesant, de préceptes édifiants, de conseils hygiéniques et d'exemples de bon maintien » (Ottevaere-van Praag, 1987, p. 16). Si les « grands écrivains » qui écrivent pour la jeunesse sont relativement rares aujourd'hui, ils l'étaient encore davantage jusqu'en 1850. On croyait impossible de lier l'art et l'éducation. Il a fallu attendre le XX^e siècle pour que la figure de l'adulte diminue en importance dans les récits adressés à la jeunesse, pour laisser la place au jeune, qui peut désormais dans les livres penser par lui-même (*ibid.*, p. 23). Aujourd'hui, « [l']enfant dépend certes de l'écriture de l'adulte, mais

l'adolescence dans la formation identitaire invite la littérature pour la jeunesse à tenir une place essentielle dans le développement de ses lecteurs, sur les plans social, intellectuel, culturel, national, moral et esthétique (voir Rusnak, 2008, p. 52). En outre, il convient de garder à l'esprit que la littérature pour la jeunesse en tant que processus de communication diffère de la littérature générale en ce que son destinataire et son destinataire sont nécessairement inégaux : le destinataire, étant adulte, dispose d'une expérience du réel plus complète et d'une identité plus stable que le jeune destinataire. Dès lors, le destinataire est bien souvent tenté de transmettre à son destinataire une partie de son savoir, de son expérience et de ses valeurs, faisant de la littérature pour la jeunesse « une enclave ouvertement idéologique » dans l'ensemble de l'institution littéraire (Paré, 1992, p. 117). Si, comme le soutient Erikson, le processus de formation de l'identité est « un processus de réflexion et d'observations simultanées, processus actif à tous les niveaux de fonctionnement mental » (Erikson, 2006 [1972], p. 18), alors la lecture d'un roman qui présente au lecteur des personnages auxquels il peut s'identifier, d'autres qu'il peut juger, d'autres encore qui le guident vers une certaine manière de comprendre le monde, est certainement en mesure d'activer ce processus et ainsi de participer à la formation de l'identité, une identité dans laquelle l'aspect collectif et national occupe une place non négligeable.

Or, la présence de ce que nous appellerons un imaginaire national est loin d'être homogène dans l'ensemble des littératures nationales, y compris dans celles adressées à la jeunesse. C'est en tout cas ce qui nous est apparu après un premier regard sur les

il impose maintenant ses goûts et ses besoins » (*ibid*, p. 28). Nous renvoyons à l'ouvrage de Ottevaere-van Praag pour un historique approfondi.

romans contemporains adressés aux adolescents en Belgique et au Québec, deux espaces dont les littératures nous avaient d’emblée intéressée en raison de leur position marginale similaire par rapport à la France. Nous avons donc décidé d’approfondir la question, en nous demandant de quelle manière et dans quelle mesure se construit un imaginaire national dans les romans pour adolescents issus des secteurs de littérature pour la jeunesse en Belgique francophone et au Québec au tournant du XXI^e siècle. Les différences fondamentales qui existent entre les institutions littéraires de ces deux espaces nous amènent à poser l’hypothèse suivante : la façon dont ces institutions ont géré leur position satellitaire par rapport à l’Hexagone a eu, et a encore, une influence marquante sur la construction d’un imaginaire national dans les textes et, peut-être, sur cet imaginaire lui-même.

ÉTAT ACTUEL DE LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

Les études portant sur la littérature pour la jeunesse constituent un domaine assez récent dans le milieu universitaire. Au Québec, il fait son entrée dans les études universitaires en 1985, avec le premier certificat en littérature pour la jeunesse offert à l’UQAM⁴. Depuis, lentement mais sûrement, ce champ d’études fait sa place dans les universités, témoignant de la reconnaissance grandissante accordée à ce domaine en émergence (voir Madore, 1994, p. 51-52). On remarque toutefois que la littérature pour la jeunesse est rarement intégrée aux programmes de lettres des universités, mais

⁴ Université du Québec à Montréal. Ce certificat a cependant été aboli en 1997 (voir Guy, 1998).

plutôt aux programmes des sciences de l'éducation, signe que si son intérêt pédagogique est aujourd'hui avéré, sa littérarité n'est pas encore tout à fait reconnue.

Dans les dernières années, des colloques et des congrès spécialement centrés sur l'étude de la littérature pour la jeunesse, qu'ils s'inscrivent dans la veine des *Cultural Studies*, de la pédagogie ou des études littéraires, ont vu le jour (voir Landreville, 2003, p. 102). Par ailleurs, Édith Madore souligne que dans les colloques québécois, on voit de plus en plus les recherches en littérature pour la jeunesse s'afficher aux côtés des recherches concernant la littérature adressée aux adultes (voir Madore, 1994, p. 52). Enfin, la revue universitaire bilingue *Canadian Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse* participe à la légitimation, à la diffusion et à la promotion de la littérature pour la jeunesse québécoise et canadienne. Rebaptisée *Jeunesse : Young People, Texts, Cultures* en 2009, cette revue accueille désormais des études de textes non canadiens.

En Belgique, la littérature pour la jeunesse est encore très peu présente dans le domaine universitaire. Selon nos informations, seule l'Université de Liège offre un cours de littérature pour la jeunesse (Delbrassine, 2006, p. 37). Il n'existe pas en Belgique de revue universitaire spécialisée dans ce domaine. Cette faible légitimité de la littérature pour la jeunesse au niveau universitaire a pour conséquence qu'il existe à ce propos peu de recherche critique : l'histoire des romans pour la jeunesse a fait l'objet d'un nombre très limité d'études, et rares sont les romans belges destinés aux adolescents qui ont été critiqués ou analysés dans un cadre universitaire : une bonne partie des analyses de romans pour adolescents menées en Belgique, notamment dans les mémoires de

licence ou de *master*, concernent des romans d'auteurs français. Les chercheurs de France se penchant davantage sur « leurs » auteurs, la place laissée aux auteurs belges dans la littérature critique et universitaire est donc assez mince (à ce propos, voir Cabanès, 2004, p. 68-73). L'album illustré et la bande dessinée sont pour leur part un peu plus étudiés.

Au niveau international, on voit paraître de plus en plus d'ouvrages sur la littérature pour la jeunesse, participant à la légitimation de ce secteur littéraire. Parmi ceux-ci, plusieurs abordent le rôle de transmission de valeurs que joue bien souvent cette littérature. Pour Johanne Prud'homme, l'inscription du social dans les textes pour la jeunesse est incontournable : « [la] littérature contemporaine pour la jeunesse est investie par le social, participe au social et produit du social » (Prud'homme, 2008, p. 9), écrit-elle dans sa préface à l'ouvrage dirigé par Kodjo Attikpoé, *L'Inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*. Pour Prud'homme, il y a derrière chaque texte pour les jeunes un adulte qui entre en dialogue avec son jeune lecteur, et l'inscription du social serait primordiale dans ce dialogue. L'ensemble de l'ouvrage dirigé par Kodjo Attikpoé pose la question de cette transmission de valeurs, de cet inextricable lien entre le roman pour la jeunesse et les problématiques sociales. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart abondent dans ce sens, mais voient cette nécessaire fonction axiologique comme une tare : pour eux, « la littérature de jeunesse *est condamnée* à rester morale et éducative » (Thaler et Jean-Bart, 2002, p. 297; nous soulignons). Maria Nikolajeva, tout en se concentrant davantage sur le côté esthétique des œuvres littéraires destinées à la jeunesse, admet quant à elle qu'elles ont également une

fonction de transmission de valeurs éducatives et idéologiques, transmission dont les personnages sont les principaux vecteurs (Nikolajeva, 2002, p. 282). Enfin, Mavis Reimer a dirigé un ouvrage, *Home Words*, lequel, partant du concept de *home*, tend également à démontrer que la littérature pour la jeunesse transmet à ses lecteurs des valeurs ou des visions du monde (voir Reimer, 2008).

Ces dernières années, plusieurs chercheurs ont examiné la question de la mondialisation et ses effets sur la littérature pour la jeunesse, dans les textes comme dans les institutions (voir notamment Garapon, 2002, Huber et Missodey (dir.), 2005 et Perrot, 2008). Les effets de l'ouverture des frontières amenée par la mondialisation ne semblent pas être interprétés identiquement par tous les chercheurs. D'une part, il y a ceux qui constatent que, malgré la mondialisation, les textes littéraires pour la jeunesse circulent peu et restent fortement marqués par le pays duquel ils proviennent. Maria Nikolajeva et Johanne Prud'homme sont plutôt de cet avis. Dans sa contribution à l'ouvrage de Bernard Huber et Guy Missodey, cette dernière soutient que « les littératures pour la jeunesse demeurent, d'abord et avant tout, nationales, écrites à destination des enfants du pays et jugées, par leurs diffuseurs, moins aptes à circuler que ne l'est la littérature générale » (Prud'homme, 2005, p. 25). Il y a d'autre part certains chercheurs qui tendent à penser que la littérature pour la jeunesse est de plus en plus homogène à travers le monde, qu'elle perd ses spécificités régionales. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart considèrent par exemple que « les figures d'adolescents se ressemblent un peu trop de la côte ouest du Pacifique à l'Oural » (Thaler et Jean-Bart, 2002, p. 33). Pour eux, la mondialisation que l'on a connue au cours des dernières

années a eu pour effet d'uniformiser les littératures pour la jeunesse des différents pays, à l'exception peut-être du roman historique, qui serait le dernier bastion des littératures nationales. Jean Perrot remarque quant à lui que dans la littérature pour la jeunesse (ou du moins dans certaines de ses pratiques éditoriales), les thématiques et les préoccupations se rejoignent d'un pays à l'autre (Perrot, 2008, p. 9-17). Il observe en outre que les textes circulent de plus en plus à travers le monde, constat rigoureusement opposé à celui de Prud'homme. Ganna Ottevaere-van Praag, dans son *Histoire du récit pour la jeunesse au XX^e siècle*, abonde dans ce sens, en soulignant que dans certains pays, l'offre éditoriale en littérature pour la jeunesse compte 50 % de livres traduits, ce qui participerait à en faire une littérature des plus internationales (voir Ottevaere-van Praag, 2002 [1999], p. 3). Alors, ces littératures sont-elles mondiales ou nationales? Il semble que la question se pose encore.

C'est pourquoi, dans l'ensemble de ces recherches, il apparaît que la problématique qui nous préoccupe est à la fois actuelle et originale : la question de la présence et des formes que peut prendre un imaginaire national dans les romans pour adolescents n'est pas résolue. Alors que dans les dernières années, on s'est beaucoup penché sur l'investissement du social dans le livre pour la jeunesse dans un contexte de mondialisation, nous proposons pour notre part d'étudier, de façon locale, la manière dont l'imaginaire national se construit à travers les textes⁵.

⁵ Concernant les études sur les représentations du fait national dans la littérature pour la jeunesse, citons l'ouvrage d'Isabelle Guillaume, qui rejoint les mêmes problématiques que les nôtres mais dans une optique internationale et historique. Intitulé *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914). De la construction identitaire à la représentation d'une communauté internationale*, Guillaume s'intéresse aux représentations croisées

LE CONCEPT D'IMAGINAIRE NATIONAL

L'imaginaire national tel que nous l'entendons se construit autour de représentations variées et rassemble les motifs récurrents qui construisent un pays imaginaire – imaginaire parce que construit littérairement, ou plus exactement *reconstruit*, puisque la nation elle-même est déjà une construction. Ces motifs récurrents se présentent comme les traces d'une identité nationale, d'un attachement à certains paysages, à certaines villes, à une culture, à une langue ou à une manière de l'utiliser. En d'autres termes, l'imaginaire national serait en quelque sorte l'inscription d'un social localisé à l'échelle d'une nation.

Mais qu'est-ce que la nation? La question n'est pas anodine. « Une nation est un plébiscite de tous les jours » répondait Renan en 1882 (Renan, 2007 [1882], cité dans Hobsbawm, 2001 [1992], p. 23). Cinq ans plus tard, Walter Bagehot écrivait d'elle : « Nous savons ce que c'est quand on ne nous le demande pas, mais nous ne pouvons l'expliquer ni le définir très vite » (Bagehot, 1887, p. 20-21, cité dans Hobsbawm, 2001 [1992], p. 12). Seton-Watson, près d'une centaine d'années après eux, hésitait encore : « Tout ce que je trouve à dire, c'est qu'une nation existe quand un nombre significatif de membres d'une communauté considèrent qu'ils forment une nation, ou se conduisent comme s'ils en formaient une » (Seton-Watson, 1977, p. 5, cité dans

de trois nations, représentations qui révèlent en creux une « identité nationale sublimée ». Voir Guillaume, 2009.

Anderson, 1996, p. 19). Difficile à définir, le concept de nation, qui joue pourtant un rôle essentiel à notre époque⁶, a fait couler beaucoup d'encre.

Le concept d'imaginaire national, lié à ces questions de nation et de nationalisme, est surtout étudié par les historiens et les sociologues. Il a été développé par Benedict Anderson, dans son livre *Imagined Communities*, paru en 1983 et traduit en français en 1996 sous le titre *L'Imaginaire national*. Anderson conçoit le nationalisme non comme une idéologie politique imposée aux hommes et extérieure à eux, mais plutôt « dans un esprit anthropologique, comme une manière d'être-au-monde » (Anderson, 1996, p. 9). Dans cette optique, la définition qu'il donne du concept de nation est très intéressante : « une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine⁷ » (*ibid.*, p. 19). Pour Anderson, l'essor et le maintien des nationalismes et de l'imaginaire national sont liés, d'une part, à une nouvelle façon de concevoir le monde (nouvelles conceptions du temps et de l'espace)

⁶ Selon Anderson, comme selon la plupart des théoriciens ou historiens s'étant penchés sur la question, le nationalisme est un phénomène relativement nouveau dans l'histoire : les nationalismes auraient fait leur apparition vers la fin du XVIII^e siècle seulement (Anderson, 1996, p. 25). Plusieurs facteurs ont fait en sorte qu'après l'érosion de ce qu'Anderson appelle les communautés religieuses, un nouveau système culturel est apparu, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de « nationalisme ». Hobsbawm, qui situe la naissance des nationalismes vers 1780, soutient lui aussi que « [l']on considère "la nation" comme nouvelle venue tout récente dans l'histoire humaine, et comme le produit de conjonctures historiques particulières, inévitablement locales ou régionales » (Hobsbawm, 2001 [1992], p. 18-19).

⁷ « Elle [la nation] est *imaginaire (imagined)* parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion [...]. [Elle] est imaginée comme *limitée* parce que même la plus grande d'entre elles, pouvant rassembler jusqu'à un milliard d'êtres humains, a des frontières finies, même si elles sont élastiques, derrière lesquelles vivent d'autres nations. Aucune nation ne s' imagine coextensive à l'humanité [...]. Elle est imaginée comme *souveraine* parce que le concept est apparu à l'époque où les Lumières et la Révolution détruisaient la légitimité d'un royaume dynastique hiérarchisé et d'ordonnance divine [...]. [Les] nations rêvent d'être libres et de l'être directement, même si elles se placent sous la coupe de Dieu [...]. Enfin, elle est imaginée comme une *communauté* parce que, indépendamment des inégalités et de l'exploitation qui peuvent y régner, la nation est toujours conçue comme une camaraderie profonde, horizontale » (Anderson, 1996, p. 19-21; l'auteur souligne).

et, d'autre part, aux langues vernaculaires diffusées par l'entreprise d'édition et l'imprimerie capitaliste. En somme, l'imaginaire national est la manière dont les membres d'une nation *imaginent* leur nation, dans une langue donnée, dans la conscience des autres nations, et selon un paysage qui se dessine à l'intérieur d'un territoire délimité par les contours connus et reconnaissables que tracent ses frontières sur la carte mercatorienne. En outre, l'imaginaire national implique une sorte de « camaraderie profonde, horizontale » (*ibid.*, p. 21) entre les membres de la nation, et ce même si chacun de ces membres ne sera jamais amené à rencontrer l'ensemble des autres membres de ladite nation.

Soulignons finalement que, selon Anderson, la montée du genre romanesque en Europe n'est pas sans lien avec la montée des nationalismes. Le roman aurait à la fois permis la diffusion des langues vernaculaires et contribué à une nouvelle conception du temps comme étant « vide et homogène » (Anderson emprunte l'expression à Walter Benjamin). Cette nouvelle conception du temps aurait été essentielle à une prise en compte du fait qu'au-delà de sa propre nation, d'autres nations existent. Timothy Brennan, professeur en littérature et en *cultural studies*, partage cet avis. Pour lui, la compréhension des « constructions mentales fictives » que sont les nations doit passer par l'étude de ses représentations fictionnelles, dans lesquelles la littérature tient une place essentielle (voir Brennan, 1990, p. 49; cité dans Rusnak, 2008, p. 51-52).

Il paraît donc pertinent d'observer l'imaginaire national dans le roman, lieu privilégié dans l'histoire des nationalismes, et qui plus est dans le roman pour adolescents, qui est un support particulièrement favorable à l'inscription de valeurs,

nationales ou autres. Alors que Hobsbawm insiste sur « la part d'artefact, de l'invention et de la création délibérée appliquée au social dans la genèse des nations » (Hobsbawm, 2001 [1992], p. 27), il est difficile de ne pas faire le parallèle avec pareille « invention », pareille « création délibérée appliquée au social » qui opère dans la genèse des romans...

Pour nous, l'imaginaire national est donc construit de multiples facettes qui pour la plupart ne pourraient se réclamer exclusives. On ne boit pas de la bière qu'en Belgique, et le sirop d'érable est produit dans tout le nord-est de l'Amérique du Nord. Les Belges n'ont pas le monopole de la bande dessinée, et les Québécois sont loin d'être les seuls à pratiquer le hockey. C'est en les replaçant dans l'ensemble du discours romanesque que ces éléments parviennent à faire sens dans l'optique de la représentation d'un imaginaire national. Lorsque s'inscrit le paysage des dunes de la mer du Nord ou des berges du Saint-Laurent, ce n'est pas l'imaginaire national lui-même qui est inscrit, mais seulement une unité de sens qui, ajoutée à d'autres unités de sens, *construit* un imaginaire national, en tant que réalité en mouvement, en constante évolution, patrimoine malléable plutôt qu'héritage immuable. Là où, à notre sens, *l'inscription* textualise une réalité concrète, la *construction* façonne cette réalité, lui donne vie et sens. Nous parlerons donc d'une *construction* de l'imaginaire national plutôt que de son *inscription* dans le discours romanesque. Le terme d'*inscription* nous paraît un peu trop rigide pour bien rendre compte d'une notion large et dynamique, basée sur les représentations, comme celle qui nous intéresse, d'autant qu'à notre sens, ce qui se trouve *inscrit* dans les textes ne forme en quelque sorte que des pièces de

casse-tête que le lecteur devra remettre en place afin de reconstruire l'image de la nation.

UNE ÉTUDE EN DEUX TEMPS

Étudier l'imaginaire national dans le roman pour adolescents en Belgique et au Québec posait un certain nombre de questions parmi lesquelles, nous l'avons vu, celle de savoir ce qu'il convient d'appeler *littérature pour la jeunesse*, et celle de la nature de l'imaginaire national. Une autre question à laquelle il était essentiel de répondre pour entreprendre cette étude touche à la nature de la littérature nationale. Maria Nikolajeva soulève la difficulté de circonscrire une littérature dite *nationale* : est-elle constituée de tous les livres publiés dans le pays? des livres publiés dans le pays par des auteurs originaires du pays? de tout livre écrit par un auteur du pays, peu importe son lieu de publication (voir Nikolajeva, 1996, p. 28-29)? Devant ces différentes acceptions de la littérature nationale, nous avons pensé qu'une étude en deux temps permettrait de poser un regard global et représentatif sur la réalité qui nous intéresse.

Dans un premier chapitre, après avoir présenté la Belgique, le Québec et leur institution littéraire respective, nous entreprendrons une comparaison quantitative et statistique de l'ensemble de la production romanesque destinée aux adolescents de plus de 12 ans en Belgique et au Québec au tournant du XXI^e siècle. Nous dégagerons les principales caractéristiques et les différences de ces corpus. Le second chapitre présentera quant à lui une analyse proprement littéraire de la construction de l'imaginaire national, par des modes esthétiques et/ou thématiques, dans les romans de

dix auteurs belges et dix auteurs québécois, parus pour la première fois entre 1995 et 2005 en Belgique, au Québec ou ailleurs. Le choix des auteurs a été opéré en fonction de l'inscription effective d'un imaginaire national dans leurs textes, mais aussi de la reconnaissance institutionnelle dont ils jouissent. Cette double démarche quantitative et qualitative permettra de tirer des conclusions pertinentes et représentatives de la production romanesque pour la jeunesse.

CHAPITRE 1

Paysage éditorial et institutionnel de la littérature pour la jeunesse en Belgique francophone et au Québec

PORTRAIT CULTUREL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA BELGIQUE ET DU QUÉBEC

La Belgique et le Canada : deux monarchies constitutionnelles plurilingues

Le Canada, composé de dix provinces (la Colombie-Britannique, l'Alberta, la Saskatchewan, le Manitoba, l'Ontario, le Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard et Terre-Neuve-et-Labrador) et de trois territoires (le Yukon, les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut), divise son régime parlementaire en deux niveaux de pouvoir possédant chacun ses compétences : le provincial et le fédéral. Similairement, le système politique de la Belgique est constitué d'un niveau fédéral et d'un niveau régional (les provinces ne possèdent pas de parlement). Toutefois, à l'échelle du pays, un troisième niveau de pouvoir vient complexifier la structure politique du Royaume de Belgique : le niveau communautaire. En effet, aux parlements des Régions (la Région wallonne, majoritairement francophone, la Région flamande, majoritairement néerlandophone, et la Région de Bruxelles-Capitale, officiellement bilingue, mais dans les faits très majoritairement francophone) et au parlement fédéral s'ajoutent les parlements des Communautés : la Communauté germanophone, la

Communauté française⁸ et la Communauté flamande (notons toutefois qu'en 1980, les institutions régionales et communautaires flamandes ont été fusionnées). Malgré le recoupement inévitable entre régions et communautés, les communautés sont des entités fédérées qui, comme les régions, ont leurs propres compétences. Cet embrouillamini institutionnel place Bruxelles dans une situation très particulière : à la fois ville et région, Bruxelles est la capitale de la Belgique, de la Communauté française, de la Région de Bruxelles-Capitale, de la Communauté et de la Région flamande⁹, tout accueillant le siège de la Commission européenne et de l'OTAN.

Francophonies minoritaires

En Belgique comme au Canada, le français est minoritaire à l'échelle du pays, mais majoritaire à l'échelle de la province ou de la région. Dans le « plat pays », sur une population totale d'environ 10,5 millions d'habitants, la population francophone est estimée à 41 %¹⁰, soit environ 4,3 millions de personnes. La population flamande représenterait environ 56 % du pays, et 1,5 % des Belges seraient germanophones. À

⁸ Depuis le 4 avril 2011, la Communauté française de Belgique a adopté l'appellation de Fédération Wallonie-Bruxelles. Nous conserverons toutefois dans ce texte l'appellation de Communauté française, puisque nous étudions la période allant de 1995 à 2005.

⁹ Cela n'a pas manqué de faire réagir la population francophone : la fusion de la Région et de la Communauté flamande a permis de rendre possible le fait que la Région flamande ait pour capitale une ville qui ne fait pas partie de la Flandre.

¹⁰ « En Belgique, toutes les données linguistiques se rapportant sur le nombre des locuteurs parlant une langue particulière demeurent approximatives, sans exception, car ces données reposent sur des bases non scientifiques. Les recensements linguistiques sont interdits dans ce pays. Il faut se rabattre, par exemple, sur des données électorales ou scolaires, ou la carte d'identité, le permis de conduire, les actes d'état civil (mariages, naissances, décès), les annuaires téléphoniques (pour les communes à facilités), et ainsi extrapoler sur les langues parlées, avec comme conséquence que personne n'arrive au même résultat. » (Leclerc, 2010). Les recensements linguistiques ont en effet été bannis en 1961, ceci afin de fixer définitivement la frontière linguistique (frontière entre la Région wallonne et la Région flamande), qui jusque-là était sujette à changement lorsque la langue dominante d'une commune venait à changer. Toutes les données démolinguistiques concernant la Belgique sollicitées dans cette section proviennent de cette source.

partir de ces chiffres, et sachant qu'environ 70 % des 960 000 Bruxellois sont francophones, nous pouvons évaluer qu'environ 15 % des francophones de Belgique habitent Bruxelles, et 85 % habitent la Wallonie. Quoiqu'il en soit, il est certain que les francophones forment le groupe linguistique majoritaire au sein de ces deux régions.

Au Canada¹¹, sur une population totale d'environ 31 millions d'habitants, la proportion d'individus qui parlent le français à la maison est de 22 % (environ 6,8 millions de personnes), tandis que 68 % de la population parle l'anglais. Au Québec toutefois, la tendance s'inverse, puisque plus de 90 % des francophones canadiens habitent le Québec. Ainsi au Québec, qui compte environ 7,7 millions d'habitants, environ 6 millions de personnes n'emploient que le français à la maison, alors que près de 120 000 autres parlent à la maison le français et une autre langue.

Pour les francophones, les jeux de force entre minorité et majorité sont pourtant bien différents au Canada et en Belgique, en raison des influences extérieures et de la construction identitaire. En Belgique, le français, majoritaire en Wallonie et à Bruxelles ainsi que nous l'avons vu, ne semble pas être à la source d'un sentiment d'identité belge francophone rassembleur comme il l'a été au Québec. Selon Marc Angenot, l'identité wallonne elle-même se définit en creux, et se positionne contre « la tutelle de Bruxelles » (voir Angenot, 1992). Luc de Heusch ajoute que « [l]a langue n'est nullement la préoccupation du nationalisme wallon [qui naît dans les années 1980] sous la pression d'un mouvement syndical, inquiet de l'avenir économique de la région » (Heusch, 1997, p. 79). La Wallonie et Bruxelles se présentent donc le plus souvent comme deux entités

¹¹ Les données qui suivent proviennent des statistiques issues du recensement canadien de 2006 (Statistique Canada, 2009).

distinctes qui n'ont en commun que la langue, et non comme un groupe cohérent qui pourrait aisément se rassembler sous la bannière de la Communauté française, comme l'a montré l'exemple flamand (les Flamands, rappelons-le, ont fusionné région et communauté afin d'inclure les néerlandophones bruxellois sous la bannière flamande). Majoritaires au niveau régional, donc, les francophones restent minoritaires à l'échelle du pays, dans lequel la majorité de la population a pour langue maternelle le flamand. Le rapport de forces se retourne à nouveau à l'échelle européenne : au sein de l'Union, 28 % de la population parle français, alors que 6 % seulement parle néerlandais. En outre, 14 % des Européens de l'Union ont le français comme langue maternelle, ce qui en fait la troisième langue en importance à ce niveau, alors que le néerlandais arrive septième, étant la langue maternelle de 5 % seulement des Européens (Commission européenne, 2006).

Au Québec, les francophones sont majoritaires au sein de la province, bien que minoritaires au sein du Canada. Contrairement à la Wallonie et à Bruxelles, cette province s'est bâtie depuis les années 1960 une forte identité propre, qui a toutefois comme caractéristique d'exclure les francophones hors-Québec. Là où la situation diffère fortement de la Belgique, c'est au moment d'observer les influences étrangères. Alors que la langue majoritaire en Belgique est une langue minoritaire en Europe (et dans le monde), la langue majoritaire du Canada, est-il besoin de le dire, est une langue dominante non seulement à l'échelle nord-américaine, mais également, dans un contexte de mondialisation galopante, à l'échelle planétaire. De plus, en termes de

proportions, la prédominance de l'autre langue est bien plus forte au Canada qu'en Belgique.

La littérature belge et la littérature québécoise : deux réalités

Ces dissemblances dans la situation politique et identitaire en Belgique francophone et au Québec peuvent faire paraître problématique notre décision de comparer la littérature belge de langue française (qui comprend l'ensemble des textes belges écrits en français, toutes régions politiques confondues) et la littérature québécoise. En effet, pourquoi ne pas plutôt mettre en parallèle littérature canadienne-française et littérature belge de langue française, ou encore littérature québécoise et littérature wallonne? À première vue, cela pourrait paraître plus équilibré. Or, il nous est apparu que la dénomination généralement acceptée de ces littératures justifie notre choix. En Belgique, ainsi que le soulignent Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg dans l'introduction à leur ouvrage intitulé *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, le terme « littérature belge » désigne aujourd'hui le plus souvent « la littérature écrite en français sur le territoire de l'actuelle Belgique » (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 9). Cela s'explique par le fait que la littérature écrite en néerlandais en Belgique est désignée comme « littérature flamande » (« qui définit tout à la fois la langue qu'elle utilise et l'espace géographique de son développement » [*ibid.*, p. 9]), ce qui, par défaut, permet de désigner la littérature française de Belgique sous l'appellation « littérature belge » (expression beaucoup plus répandue que « littérature française de Belgique »). De plus, il est impossible de restreindre le corpus littéraire belge aux textes écrits en Wallonie et

à Bruxelles puisque, comme le rappelle Michel Biron dans *La Modernité belge*, ce sont aux Flamands que la littérature belge de langue française doit, jusque dans les années 1960, « sa partie la plus historiquement légitimée » (Biron, 1994, p. 325). Si cette participation flamande à la littérature belge de langue française est désormais chose du passé suite à une inversion de paradigmes sociopolitiques sur laquelle nous reviendrons plus loin, il reste qu'une dénomination comme « littérature bruxello-wallonne » ne reflèterait pas la réalité. On ne parle par ailleurs que très rarement d'une littérature bruxelloise ou d'une littérature wallonne distinctes l'une de l'autre (sauf lorsqu'il s'agit de littérature dialectale). La notion de littérature belge, désignant la littérature de langue française écrite en Belgique, s'impose donc.

Du côté ouest de l'Atlantique, la notion de « littérature québécoise » s'impose quant à elle dès le milieu des années 1960, se substituant à celle de « littérature canadienne-française » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 2007, p. 361-366), ce qui a notamment pour effet de poser les lettres du Québec en champ d'études distinct du reste de la littérature francophone canadienne. Dès lors, « la littérature n'est plus liée aussi étroitement qu'avant au seul projet de survie nationale, mais se reconnaît dans un ensemble diversifié de pratiques qui seront immédiatement reçues comme autant de manières d'interroger l'identité nationale » (*ibid.*, p. 277).

Remarquons au passage qu'en Belgique comme au Québec, les années 1960 ont été le moment de grands changements dans le domaine littéraire, mais de manière très différente, sinon opposée : alors qu'au Québec, la Révolution tranquille propulsait la littérature au rang de projet social urgent, de « vecteur des aspirations collectives »

(*ibid.*, p. 361), le renversement du rapport de forces entre francophones et flamands en Belgique a obligé les francophones à redéfinir leur identité littéraire, à repenser les termes d'une littérature nationale.

En somme, il apparaît que la comparaison littérature belge / littérature québécoise est non seulement justifiable, mais également d'une grande richesse : à partir d'une situation similaire, les littératures belges et québécoises ont évolué fort différemment. De prime abord, il s'agit dans les deux cas, bien que dans différentes mesures, d'une littérature construite *rétrospectivement* à partir d'une réalité politique qui n'existait pas au moment de la naissance de cette littérature : la Belgique n'a été créée qu'en 1830, ce qui n'empêche que certains textes écrits avant cette date font partie de ce que l'on nomme désormais la *littérature belge* (pensons par exemple à l'œuvre d'Henri Moke) ; de la même manière, certains textes de l'époque de la Nouvelle-France ont été intégrés au corpus d'une littérature *nationale* québécoise. Il est toutefois indéniable que ces deux littératures sont d'une relative jeunesse. Denis et Klinkenberg sont d'avis que, malgré les histoires littéraires qui font remonter la littérature belge aux premiers balbutiements d'une littérature de langue française sur le territoire de l'actuelle Belgique (voir notamment Charlier et Hanse, 1958), on ne peut considérer qu'il existe une littérature belge avant la fin du XVIII^e siècle :

En effet, (1) si le cadre national – au sens de structure élastique – n'est pas sans pertinence pour instituer un ensemble littéraire, un cadre national belge de ce type n'a d'existence solide qu'au XIX^e siècle, avec la création du royaume de Belgique; (2) le sentiment identitaire belge, dont l'éveil est antérieur à cette création, ne prend d'ampleur qu'à la fin du XVIII^e siècle; (3) dans de telles conditions, si le critère de la langue n'est pas lui non plus sans pertinence, il ne justifie aucunement que l'on isole, dans le cadre francophone, la production des Pays-Bas méridionaux [...] et

de la principauté de Liège : jusqu'aux XV^e-XVI^e siècles, le domaine d'oïl voit l'élaboration d'une langue littéraire commune [...]; les textes alors produits dans les territoires de la future Belgique s'inscrivent dans ce continuum linguistique, sans qu'aucune coupure nette ne justifie qu'on les sépare de l'ensemble français (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 72).

En ce qui concerne la littérature québécoise, sa naissance est également tardive.

Si l'on excepte la « [cinquantaine] de textes rédigés au cours de la période qui va de la découverte du Canada par Jacques Cartier en 1534 jusqu'au traité de Paris, par lequel la France cède le Canada à l'Angleterre en 1763 », qui, « [l]ongtemps lus comme de simples documents historiques, [...], sont aujourd'hui considérés comme faisant partie de la littérature au même titre que les œuvres de fiction » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 2007, p. 19), les débuts de la littérature québécoise se situent, comme ceux de la littérature belge, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La littérature belge et la littérature québécoise sont deux littératures que l'on pourrait qualifier de « mineures » : suivant Michel Biron, nous utilisons la notion de littérature mineure, empruntée à Deleuze, « au prix d'un glissement de sens » et dans une « perspective sociocritique [dans laquelle] l'idée de "littérature mineure" ne suppose pas seulement un certain rapport d'étrangeté au langage, mais aussi un rapport incertain à l'institution littéraire et, de façon plus générale, à la légitimité sociale » (Biron, 2003, p. 57). Néanmoins, bien que toutes deux mineures sur un plan géographique, puisque décentrées par rapport à la France dans ce que Denis et Klinkenberg appellent le système gravitationnel du monde littéraire francophone (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 33-43), la littérature belge et la littérature québécoise n'en ont pas moins connu des histoires fort différentes.

[L]a littérature belge se présente comme légèrement *décentrée*, presque superposable à la littérature française ; la littérature québécoise, elle, paraît si décentrée qu'on la dirait plutôt *excentrée*, si éloignée du centre que celui-ci en devient inopérant, étranger. L'histoire de la littérature belge se comprend suivant une logique de décentrement successifs, plus ou moins accusés selon les époques et les individus. Il y a ainsi un naturalisme belge, un symbolisme belge, un surréalisme belge, et on a pu résumer l'évolution de cette littérature selon des phases dites centrifuges et centripètes, le centre étant toujours Paris. L'histoire de la littérature québécoise, de son côté, ne propose pas d'équivalent ou de contrepartie aux esthétiques parisiennes : elle paraît presque entièrement excentrique. Ce n'est pas dire que l'écrivain québécois ne subit pas la fascination de Paris ; il la subit, mais il la subit d'après les termes de l'institution locale, beaucoup plus forte que l'institution littéraire belge (Biron, 2003, p. 57-58; l'auteur souligne).

Par ailleurs, la relation à l'*autre langue* du pays dans le domaine littéraire a été vécue d'une manière très différente. Au Canada, le français reste la langue des vaincus. À l'époque du Haut et du Bas-Canada, les autorités anglaises ont voulu assimiler les francophones, considérant que les Canadiens français étaient, selon la formule de Durham tristement célèbre, « un peuple sans histoire et sans littérature » (Durham, 1969 [1839]). En Belgique, le français était, jusqu'au milieu du XX^e siècle, considéré comme la langue noble du pays, la langue de la politique, de la culture et de la bourgeoisie, le néerlandais étant vu comme la langue du peuple. Parmi les plus grands écrivains belges d'avant les années 1960, plusieurs sont des Flamands qui écrivaient en français (pensons seulement à Michel de Ghelderode ou à Émile Verhaeren). La situation s'est toutefois renversée à la fin des années 1960, lorsque la Flandre est devenue économiquement plus puissante, notamment grâce à son activité portuaire, que la Wallonie, dont la vétusté des installations industrielles (notamment minières) commençait à se faire sentir. Ce renversement a précipité « la fin de la participation

flamande à la littérature francophone » (Biron, 1994, p. 325). L'écrivain flamand pouvait désormais s'exprimer dans sa propre langue¹². Historiquement, la littérature belge a donc été en très grande partie francophone, et bien souvent écrite par des auteurs flamands. Nous faisons l'hypothèse que cela a permis de construire dans la littérature un imaginaire national moins clivé, couvrant l'ensemble du territoire, et non seulement les seules régions francophones.

Au Québec, jamais dans l'histoire littéraire une telle situation n'a été vécue : la littérature canadienne-anglaise et la littérature canadienne-française se sont développées sans réelle interaction. Les contributions de Canadiens anglais à la littérature canadienne-française ou les contributions de Canadiens français à la littérature canadienne-anglaise sont extrêmement rares. Aussi, contrairement à la Belgique, rien ne laisse croire que l'imaginaire national étende son paysage à l'ensemble du territoire canadien, sauf peut-être dans le cas précis où l'auteur recrée dans son ouvrage l'époque de la Nouvelle-France, lorsque l'ensemble du territoire canadien actuel était à conquérir.

L'ensemble de ces considérations historico-politiques nous amène à poser une seconde hypothèse : nous croyons que, puisque le sentiment identitaire semble plus fort au Québec qu'en Belgique francophone, communauté qui rassemble deux régions qui n'ont pas de réelle identité solidaire, et puisqu'en Belgique, contrairement au Québec, l'identité nationale n'est pas à la source du projet littéraire, la présence d'un imaginaire national dans les romans québécois de notre corpus sera plus marquée que

¹² Pour une analyse approfondie à ce sujet, voir Biron, 1994, p. 323-328.

dans les romans belges. Mais la situation de la littérature pour la jeunesse s'inscrit-elle dans le sillage du secteur de la *grande littérature*?

Avant de présenter les secteurs de la littérature pour la jeunesse, revenons un instant sur la question des institutions littéraires belge et québécoise. Au Québec, « un travail conscient du gouvernement a eu lieu sur la mise en place d'une littérature et d'une institution littéraire nationale au Québec depuis 1968 » (Rusnak, 2008, p. 59). Selon François Paré, c'est à partir de cette année que l'institution littéraire québécoise est devenue, de minoritaire qu'elle était, une littérature nationale et majeure (voir Paré, 1992, p. 18). C'est précisément ce qui fait dire à Gilles Marcotte que la littérature québécoise tire notamment son originalité de son caractère fortement institutionnalisé. Il soutient d'ailleurs qu'au Québec, l'institution « précède les œuvres, [...] se crée dans une indépendance relative par rapport aux œuvres, [...] a préséance sur les œuvres » (Marcotte, 1981, p. 6, cité par Rusnak, 2008, p. 58).

Un tel travail d'institutionnalisation n'a pas eu lieu en Belgique, où c'est avant tout la reconnaissance en France – celle du public autant que celle de l'institution – qui a été (et qui est encore) visée. Le romancier Pierre Mertens l'écrivait déjà en 1976 : « un écrivain francophone de Belgique, s'il n'est édité à Paris, se voit privé de toute existence intellectuelle » (Mertens, 1976, cité dans Biron, 1994, p. 331). Plus de trente ans plus tard, le romancier Frank Andriat, dont nous étudierons les œuvres, confirmait cette idée : « les livres d'auteurs belges publiés en Belgique sont souvent ignorés par la presse. Pour être reconnu en Belgique, un auteur belge doit, la plupart du temps, passer

par Paris » (Andriat, 2008). Ainsi, la Belgique n'offre « qu'une faible autonomie à [son] champ éditorial » (Pinhas, 2008, p. 13).

Par ailleurs, la littérature belge est beaucoup moins étudiée en Belgique francophone que la littérature québécoise l'est au Québec, où l'enseignement de la littérature au secondaire et au collégial fait la part belle au corpus national. En Belgique, c'est avant tout le canon français qui est étudié. Même au niveau universitaire, les cours consacrés à la littérature belge sont rares.

Dans les deux cas, l'école reflète le degré de reconnaissance et d'institutionnalisation de la littérature en cause, tout en renforçant le phénomène : des générations de jeunes Québécois sont élevées dans la conviction qu'il existe une littérature québécoise, tandis que leurs homologues belges sont au contraire formés à minorer l'importance et la cohérence du corpus littéraire belge (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 42).

La littérature pour la jeunesse en Belgique francophone et au Québec

Les secteurs de la littérature pour la jeunesse dans ces deux espaces suivent la tendance que leur imprime la littérature générale. Toutes les deux assez jeunes¹³, ces littératures ont dès leur naissance été entraînées sur des chemins différents, de sorte qu'aujourd'hui, il paraît évident que la littérature québécoise pour la jeunesse, à l'instar de la littérature québécoise en général, est beaucoup plus autonome que son équivalent belge. Alors qu'à ses balbutiements, la littérature québécoise se développait en quelque sorte comme un outil de propagande nationaliste et éducatif (voir notamment Poulin,

¹³ En Belgique comme au Québec, il n'existe pas à proprement parler de littérature pour la jeunesse avant le XX^e siècle (voir Ottevaere-van Praag, 1987, p. 26 et Lepage, 2000a). Pour en savoir plus sur l'histoire de la littérature belge pour la jeunesse et l'état de ce champ, nous renvoyons à Cabanès, 2004. Pour l'histoire de la littérature québécoise, voir Madore, 1994 et Lepage, 2000a. Pour une rétrospective de ce champ depuis les années 1960, voir Pouliot, 2010.

1996), la littérature pour la jeunesse en Belgique francophone se concentrait à la même époque sur la contrefaçon d'ouvrages notamment français, misant sur les avantages techniques de l'imprimerie que leur offrait leur matériel et leurs techniques de pointe (voir Defourny et Habrand, 2008). Cabanès souligne que

cette disposition éditoriale conféra un caractère particulier à la littérature belge pour la jeunesse naissante qui, loin de produire des œuvres « du terroir », ne comptait dans ses rayons que des adaptations et des traductions d'œuvres importées de France ou d'Angleterre (Cabanès, 2004, p. 23).

Cela a eu pour effet de doter la Belgique d'une tradition techniciste dans le milieu de l'édition, qui a sans doute son rôle à jouer dans l'importance que la bande dessinée et les albums illustrés ont eue dans l'histoire de la littérature belge pour la jeunesse.

Aujourd'hui, en Belgique, la consécration des ouvrages pour la jeunesse doit passer, comme dans l'ensemble de l'institution littéraire belge, par la France : « on cherche à percer en France afin de se faire connaître en Belgique » (Gaudreau et Mercier, 1996, p. 56). La tendance est radicalement différente au Québec :

Au Québec, l'ambition a toujours été de produire une littérature de jeunesse canadienne française indépendante. Nombreuses ont été les revendications en faveur de la création d'une littérature de jeunesse qui se libère du marché français du livre et de son influence, et qui contribue à la formation d'un sentiment national (Thaler et Jean-Bart, 2008, p. 45).

Dans un récent ouvrage collectif intitulé *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse*, des états du secteur de la littérature pour la jeunesse en Belgique et au Québec sont notamment présentés¹⁴. Dans leur article sur l'édition pour

¹⁴ Les lignes suivantes, jusqu'à la fin de cette section à la page 33 reprennent partiellement les propos d'un article intitulé « À travers les yeux de l'autre. Imaginaire national et engagement social dans deux romans pour adolescents en Belgique et au Québec », dans Britta Benert et Philippe Clermont (dir.),

la jeunesse en Belgique francophone, Defourny et Habrand déclarent d'entrée de jeu qu'il n'existe pas d'édition en Belgique (Defourny et Habrand, 2008, p. 21), et que le champ éditorial pour la jeunesse ne jouit que d'une très faible autonomie. Cette faible autonomie, expliquent les auteurs,

est le produit d'une structure et d'une histoire. D'une structure, tout d'abord, en ce sens que la position satellitaire de la Belgique par rapport à la France a eu pour effet de doter la seconde d'une aura particulièrement prégnante. [...] Le produit d'une histoire ensuite, dans la mesure où la disparité dans la légitimité a incité bon gré mal gré les éditeurs belges à se spécialiser dans les genres où les éditeurs de Paris n'excellaient pas, délaissant les genres dits «majeurs» (le roman, la poésie, l'essai) au profit des genres «mineurs», la bande dessinée en tête (*ibid.*, p. 22-23).

La contribution de Suzanne Pouliot dans le même ouvrage, présentant l'édition pour la jeunesse au Québec, met quant à elle l'accent sur le dynamisme d'un nombre assez important d'éditeurs québécois. Dans un chapitre sur la littérature pour la jeunesse dans l'ouvrage *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, elle quantifie ce dynamisme et souligne l'incroyable essor de la littérature pour la jeunesse au Québec au cours des dernières décennies :

Il y a vingt-cinq ans, il se publiait au Québec en moyenne 40 titres par année en littérature jeunesse. Au début des années 2000, le secteur jeunesse représente environ 35 % de toute la production littéraire québécoise avec près de 700 nouveaux titres provenant d'une vingtaine de maisons d'édition (Pouliot, 2010, p. 249).

Pour Pouliot, « en contexte nord-américain francophone, l'édition québécoise pour les jeunes demeure le moyen privilégié pour maintenir vivante une culture et une langue » (Pouliot, 2008, p. 71). Ainsi que nous l'avons souligné à propos de la littérature générale,

Contre l'innocence – Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse, Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien, Peter Lang (sous presse).

il semble qu'au Québec, la défense de la langue française et de la culture québécoise soit à la fois source, moteur et objectif du projet littéraire.

Une brève analyse des institutions littéraires belge et québécoise à la lumière des critères développés par Dubois dans *L'Institution de la littérature* permet de démontrer l'inégalité de leur niveau d'autonomisation. Pour Dubois, cinq conditions doivent être rassemblées pour que l'on puisse parler d'une institution littéraire autonome (voir Dubois, 1978). La première concerne les *instances de production*. À cet égard, la situation est très différente au Québec et en Belgique. Comme pour la littérature en général, le Québec s'est doté de nombreuses maisons d'édition pour la jeunesse, alors que les maisons d'édition jeunesse en Belgique sont plus rares et relativement précaires (Defourny et Habrand, 2008). La preuve en sera faite plus loin dans ce chapitre. Valérie Cabanès, dans son mémoire sur l'édition de la littérature belge francophone pour la jeunesse, a judicieusement souligné que les problèmes que connaît ce milieu éditorial tiennent en grande partie au manque de subventions et à l'absence d'une politique du livre en Communauté française de Belgique (Cabanès, 2004, p. 95-98).

En second lieu, Dubois propose d'observer les *instances de légitimation*. En ce qui concerne la littérature pour la jeunesse, elles sont beaucoup plus développées au Québec qu'en Belgique, et depuis plus longtemps. En effet, Defourny et Habrand soutiennent qu'en Belgique, la reconnaissance de la littérature belge pour la jeunesse en tant que secteur culturel a longtemps été inexistante. Bien qu'elles se soient lentement développées dans les dernières années, les instances de légitimation restent

précaires (voir Defourny et Habrand, 2008, p. 21). Au Québec, depuis la création de Communication-Jeunesse en 1970, le secteur de la littérature pour la jeunesse possède de nombreuses instances de légitimation (voir Pouliot, 2008, p. 55-56). Revues littéraires ou universitaires, colloques, activités de diffusion et d'animation, chroniques dans les journaux, émissions télévisées, enseignement des œuvres au niveau primaire et secondaire : la légitimation de la littérature pour la jeunesse au Québec passe par de nombreux canaux.

Le troisième critère d'autonomie de l'institution littéraire est relatif aux *conditions de lisibilité*. La question des conditions de lisibilité de la littérature pour la jeunesse est très intéressante, en ce qu'elle présente un paradoxe particulier : le lectorat visé par ces textes est un lectorat généralement privé de tout pouvoir d'achat, l'enfant, et qui, jusqu'à un certain âge, a des compétences de lecture nulles ou limitées. On pourrait en conclure que si l'auteur s'adresse à l'enfant, la maison d'édition, elle, s'adresse à l'adulte – qu'il soit parent, enseignant ou bibliothécaire – qui, en ce sens, devient un *porteur*. C'est donc par le biais d'une volonté adulte que la littérature pour la jeunesse rencontre son lectorat. Entre le Québec et la Belgique, la principale différence réside dans le problème de reconnaissance des auteurs belges en Belgique, que nous avons déjà abordé; un phénomène similaire n'est pas observable au Québec. Les œuvres québécoises, adressées à la jeunesse ou non, occupent une place plus importante dans le système d'éducation québécois que les œuvres belges dans le système d'éducation belge, dans lequel est privilégié l'enseignement d'œuvres

françaises. C'est donc dire qu'au Québec, les adultes ont mis leur rôle de *porteur* au service de la littérature nationale, ce qui n'est pas le cas en Belgique.

Les deux dernières conditions, le *statut du texte* et le *statut de l'écrivain*, restent encore à consolider dans les deux cas, la littérature pour la jeunesse étant encore souvent considérée comme une sous- ou para-littérature. Enfin, ici encore, le fait que le texte belge qui n'ait pas été reçu à Paris jouisse d'un moins bon statut joue en la défaveur des auteurs et des textes belges.

À la lumière de cette brève analyse, il apparaît clairement que le secteur de la littérature pour la jeunesse au Québec est beaucoup plus autonome que son équivalent belge. En somme, tout se passe comme si, au Québec, l'édition de littérature pour la jeunesse se portait bien parce qu'elle s'est construite dans un désir de différenciation, d'émancipation, alors qu'en Belgique, l'influence française continue d'écraser l'édition belge qui, en littérature pour la jeunesse tout au moins, peine ainsi à profiter de son riche héritage.

LA PRODUCTION ROMANESQUE BELGE ET QUÉBÉCOISE ADRESSÉE À LA JEUNESSE AU TOURNANT DU XXI^e SIÈCLE

Constitution des corpus

La différence du degré d'autonomie des institutions littéraires belges et québécoises se répercute inévitablement sur le dynamisme de l'édition en général, sur le secteur de l'édition pour la jeunesse en particulier et, incidemment, sur leur volume de production. Ainsi, nous avons prévu comparer l'ensemble de la production romanesque adressée aux adolescents de plus de douze ans en Belgique francophone et au Québec au cours

de l'année 2000, afin de dégager les grandes tendances de cette littérature au tournant du XXI^e siècle. Nous avons rapidement constaté qu'une telle démarche se révélerait inopérante en raison de l'énorme différence d'échelle constatée dans les deux corpus ainsi constitués : aux 75 romans rassemblés pour le Québec correspondaient 10 romans pour la Belgique (voir figure 1). La période analysée pour la Belgique a donc été étirée de 1997 à 2003, pour un total de 71 titres (voir figure 2). Cette inégalité dans la durée, nous semble-t-il, entraînera un biais moins important que l'analyse de corpus quantitativement si différents.

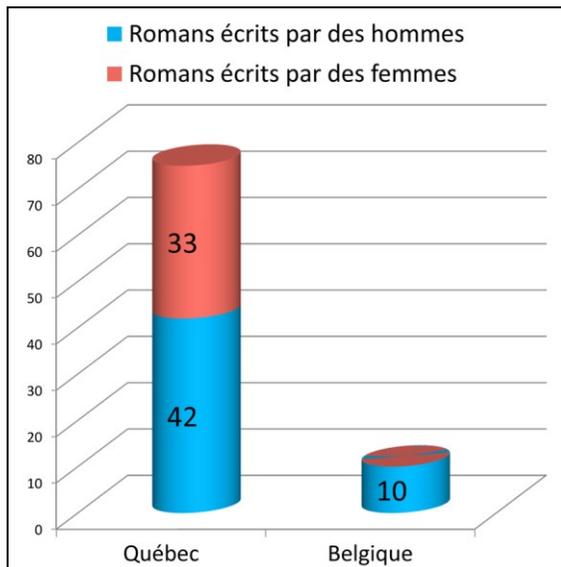


Figure 1 : Nombre de romans pour adolescents parus au cours de l'année 2000¹⁵

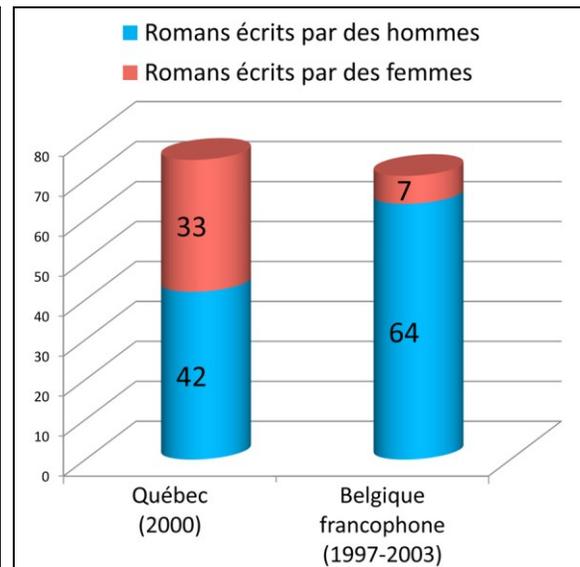


Figure 2 : Nombre total de romans pour adolescents dans les corpus définitifs

Avant de procéder à l'analyse des corpus, arrêtons-nous un instant pour présenter les critères qui ont présidé à la formation de notre corpus. Pour ce faire, il est nécessaire de convenir d'abord d'une définition de la littérature pour la jeunesse. Ainsi que le souligne justement Deborah Danblon, « [la] littérature pour adolescents et pour

¹⁵ Bien que cet aspect ne soit pas étudié dans ce mémoire, nous avons inclus dans les graphiques la proportion d'auteurs féminins et masculins parce que nous pensons que ces informations pourraient dans l'avenir donner lieu à des études intéressantes.

jeunes adultes est curieusement la seule à être définie par son public plutôt que par son genre » (Danblon, 2001, p. 11, cité dans Perrin, 2008, p. 397). Aussi pensons-nous, avec Johanne Prud'homme, que la littérature pour la jeunesse se situe aux confluents de trois facteurs : la littéarité, l'accessibilité et l'intentionnalité (voir figure 3).

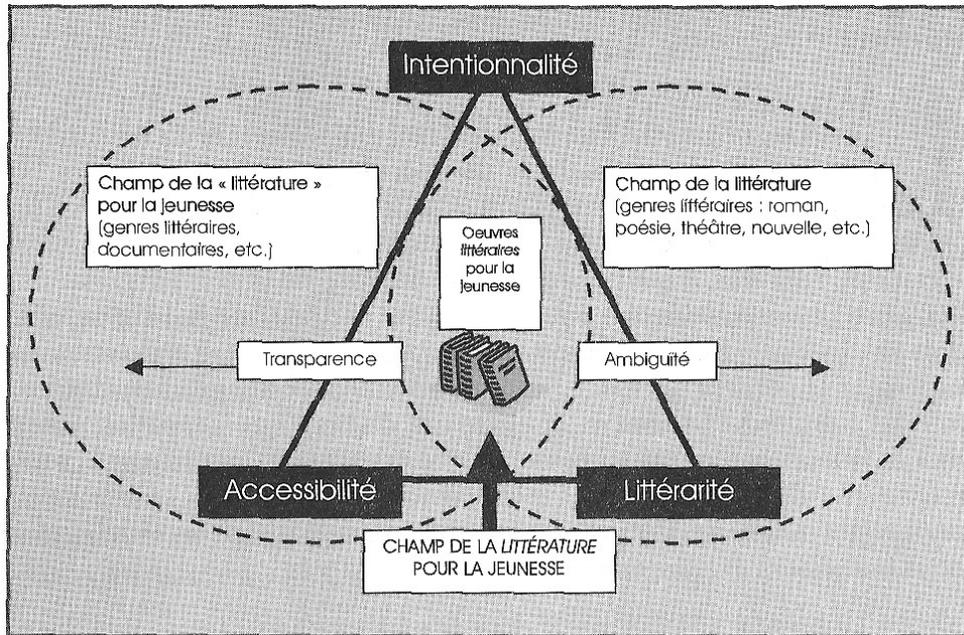


Figure 3 : Schéma du champ de la littérature pour la jeunesse (Prud'homme, 2005, p. 23)

En appliquant le critère de la littéarité, sont évacués du champ de la littérature pour la jeunesse les documentaires, les revues, les ouvrages didactiques qui sont adressés à un jeune public et qui, selon d'autres définitions du champ, se retrouvent bizarrement sur un pied d'égalité avec les œuvres plus littéraires. Le critère de l'intentionnalité donne sa justification à la préposition dans l'expression « littérature *pour* la jeunesse » : selon la définition de Prud'homme, sont considérés comme faisant partie de ce champ les œuvres qui, par leur auteur ou par un éditeur, sont *destinées* à un public jeune. La « notion d'offre de lecture adressée à un public déterminé » dont parle Delbrassine (Delbrassine, 2006, p. 81) trouve avec le critère de l'intentionnalité toute sa pertinence.

Enfin, le critère d'accessibilité implique que les œuvres soient réellement adaptées à un public jeune. Comme le soutient Ottevaere-van Praag, le roman pour la jeunesse est adressé à un lecteur ayant des compétences spécifiques ainsi que des attentes et des exigences particulières (Ottevaere-van Praag, 1996, p. 9-17). Il est non seulement orienté par ces critères : c'est également ce qui le définit. Nous avons donc choisi de bâtir notre corpus sur la base de tous les romans publiés au cours de la période établie dans les collections explicitement proposées aux adolescents de plus de douze ans, y compris les rééditions et les traductions, ceci afin de cerner l'ensemble de l'offre éditoriale de romans pour adolescents.

Présentation générale du corpus québécois

Le corpus québécois à l'étude pour ce chapitre est donc constitué des 75 romans pour adolescents de plus de douze ans parus en 2000, répartis dans 18 collections publiées par 11 maisons d'édition, écrits par 59 auteurs différents. Le roman le plus court compte 92 pages, tandis que le plus long en compte 384. En moyenne, les romans comptent 175 pages (voir plus bas la figure 4). Bien que plus de la moitié des romans soient publiés à Montréal (56 %), on remarque une bonne distribution quant au lieu d'édition : 3 % sont publiés à Saint-Lambert, 4 % à Boucherville, 5 % à Saint-Alphonse de Granby, 8 % à Waterloo, 9 % à Hull et 15 % à Saint-Laurent.

La collection « **Ado** » rassemble des livres publiés par les éditions Vent d'Ouest, qui existent depuis 1993, et publient littérature générale et littérature jeunesse. « Elles ont pour mandat de développer, de promouvoir et de diffuser une littérature

authentique de haute qualité, tant à l'échelle régionale que nationale, en plus d'agir comme animateur culturel dans la région de l'Outaouais » (Éditions Vents d'Ouest, 2011). La collection « Ado » publie à la fois des romans, des recueils de nouvelles et des collectifs adressés aux adolescents de plus de douze ans.

Fondées en 1986, les Éditions de la Paix ont une production surtout axée sur la jeunesse. Leur collection « **Ados/Adultes** » s'adresse aux adolescents de 12 à 15 ans, et fait la part belle aux récits de science-fiction, au fantastique, au roman d'aventures et au polar (voir Communication-Jeunesse, 2007).

Les éditions Hurtubise HMH ont été fondées en 1960, avec le désir « de développer la littérature canadienne-française et de promouvoir le livre québécois » (Ricochet-jeunes, 2011). Ce n'est toutefois qu'en 1993 que ces éditions proposent officiellement un volet jeunesse, après s'être ouvertes dans les années 1960 à l'édition scolaire. La collection « **Atout** », avec ses romans canadiens et québécois, vise les jeunes de plus de 10 ans.

Les éditions du Boréal, fondées en 1963, sont presque aussi anciennes que Hurtubise HMH. La production pour la jeunesse occupe une large part de leur production éditoriale. La collection « **Boréal Inter** » rassemble, depuis 1989, des romans pour adolescents de tous genres.

Fondées en 1947, les Éditions Pierre Tisseyre, auparavant appelée Le Cercle du Livre de France, sont l'une des plus anciennes maisons d'édition du Québec. La vocation d'édition pour la jeunesse leur est venue au cours des années 1980, et la production pour la jeunesse représente aujourd'hui la majorité de leurs publications. Leur

production romanesque pour adolescents est variée et se divise en plusieurs collections. La collection « **Chacal** », adressée aux jeunes de plus de douze ans, est constituée de romans de science-fiction, d'horreur et de récits policiers qui, selon l'éditeur, « se démarquent par leurs qualités littéraires et leur originalité » (Éditions Pierre Tisseyre, 2011), de même que par le fait qu'ils sont écrits par des auteurs francophones (contrairement aux romans de la collection « Frisson » chez Héritage, par exemple). La collection « **Conquête** », qui célébrera bientôt ses 30 ans d'existence, adresse au même public des romans moins axés sur les sensations fortes : romans d'aventure, d'amour, romans historiques... La collection « **Deux solitudes, jeunesse** », quant à elle, a fait le pari d'ouvrir les frontières des littératures québécoises et canadiennes en faisant connaître aux jeunes Canadiens français de plus de 12 ans des romans pour la jeunesse de qualité issus de la littérature canadienne-anglaise. Les textes publiés sont traduits par des auteurs ou des traducteurs québécois. La collection « **Faubourg Saint-Rock** » a rassemblé, entre 1991 et 2000, une trentaine de romans urbains centrés autour de la vie d'adolescents de plus de 13 ans dans un quartier fictif de Montréal, le Faubourg Saint-Rock. Depuis 2007, les romans de cette collection sont un à un réédités dans des versions actualisées, sous la bannière « Faubourg Saint-Rock + ». Enfin, la collection « **L'énigme du conquistador** », qui tient davantage de la série que de la collection, a vu paraître, entre 1997 et 2000, six romans d'aventure pour les adolescents de douze ans et plus.

La collection « **Frissons** », chez Héritage, est probablement la collection la plus commerciale et la moins littéraire de notre corpus. Les éditions Héritage font elles-

mêmes partie des « maisons d'édition axées sur la grande production et la rentabilité commerciale » (Pouliot, 2010, p. 223). La collection « Frissons » propose aux jeunes lecteurs de douze ans et plus des romans d'horreur pour la grande majorité traduits de l'américain. Les éditions Héritage, fondées en 1968 et œuvrant dans presque tous les domaines de l'édition jeunesse, occupent une place importante dans ce secteur littéraire au Québec.

Peut-être la plus libre et la plus ouverte des collections en ce qu'elle n'impose pas aux auteurs un nombre de pages, un genre précis ou des contraintes autres que celle de la qualité et qu'elle laisse libre cours à l'invention graphique, « **Graffiti** » propose depuis 1997 aux jeunes de plus de 11 ans des romans de genres variés. Les éditions Soulières, fondées en 1996 et entièrement tournées vers l'édition pour la jeunesse, montrent un grand dynamisme malgré leur relative jeunesse.

Les éditions Michel Quintin se spécialisent depuis leur fondation en 1982 dans l'édition d'ouvrages de vulgarisation sur la nature, les animaux et l'environnement. Avec la collection « **Grande nature** », qui a été active de 1993 à 2003, elles ont proposé aux jeunes de 11 ans et plus des romans qui se distinguaient par le fait que la nature et la faune y occupaient une place centrale.

Très peu documentées, les collections « **Jamais lu** » et « **Peur de rien** » ont rassemblé respectivement trois et sept titres de qualité assez moyenne, tous parus en 2000. Il s'agissait selon nos informations d'une première tentative dans le domaine du roman jeunesse pour les Intouchables, maison d'édition fondée en 1993 qui connaîtra, avec *Amos d'Aragon* et *Leonis*, un véritable succès populaire dans ce domaine.

Comme les collections « Frissons », « Chacal » et « Grande nature », « **Jeunesse-pop** » est une collection qui se définit par le contenu de ses romans, à savoir, dans ce cas-ci, de la science-fiction et du fantastique. Cette collection a été fondée en 1970, dans une maison d'édition, Médiaspaul, fondée en 1947, et les textes qu'elle rassemble sont d'une bonne qualité littéraire. Elle se destine aux jeunes de 10 à 15 ans.

Au sein de Québec Amérique, maison fondée en 1974, la section Québec Amérique jeunesse rassemble un nombre important de collections s'adressant aux enfants et aux adolescents. Parmi celles-ci, « **Titan jeunesse** » destine ses titres aux lecteurs de plus de 12 ans, et « **Titan +** » à ceux de plus de 14 ans. Les romans proposés sont pour la plupart socioréalistes. La collection « **Watatatow** » rassemble pour sa part sept romans parus en 1998 et en 1999, dont un seul, *Le Défi de Sophie Bonin-Jutras*, a été réédité en 2000. Très commerciale (une grande partie de la jaquette des romans est occupée par un encart de remerciement aux collaborateurs, à savoir *CoverGirl*, *Uniprix* et *Adorable*), cette collection présente aux fans de la série télévisée *Watatatow* des aventures inédites mettant en vedette les personnages qu'ils ont découverts au petit écran.

D'aucuns s'étonneront peut-être de ne trouver, dans notre corpus du premier chapitre, aucun roman de La courte échelle, maison d'édition incontournable dans le secteur du roman pour adolescents au Québec. Cela s'explique simplement par le fait qu'en 2000, aucun roman pour adolescents n'a été publié chez cet éditeur, dont les collections adressées à ce public étaient à ce moment-là en restructuration.

Edith Madore écrit, à propos du marché couvert par les collections destinées aux adolescents, qu'« il s'agit d'un marché qui n'a jamais été abandonné depuis 1980 » (Madore, 2003, p. 294). Le panorama des collections dans lesquelles sont parus des romans pour adolescents sur la seule année 2000 est déjà impressionnant, et pourtant d'autres collections se destinant à ce public continuent de naître. Ce marché, au Québec, est réellement des plus dynamiques.

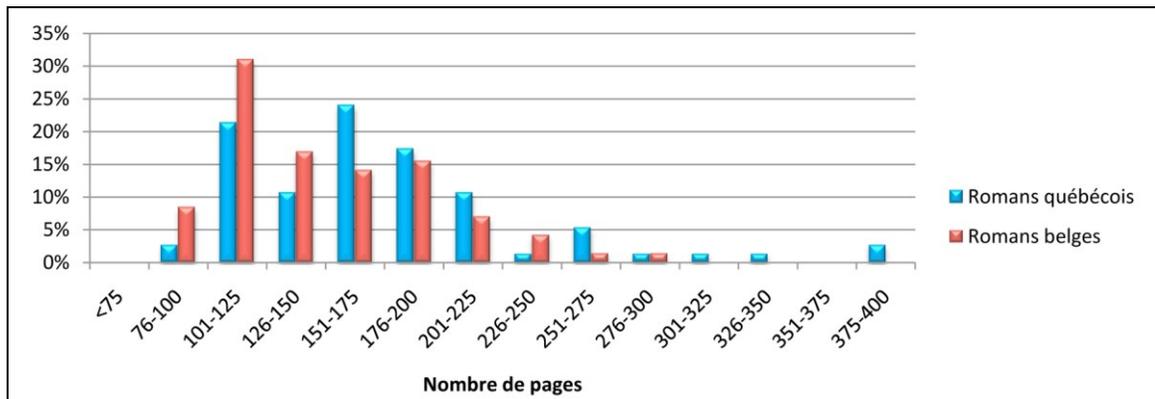


Figure 4 : Nombre de pages dans les romans des corpus belges et québécois

Présentation générale du corpus belge

Le corpus belge qui sera étudié dans les prochaines pages est pour sa part constitué des 71 romans pour adolescents de plus de douze ans parus de 1997 à 2003, répartis dans trois collections publiées chez trois éditeurs différents, écrits par 42 auteurs différents. Le nombre de collections est donc beaucoup plus limité qu'au Québec, où, en 2000 seulement, 18 collections proposaient aux adolescents des romans qui leur étaient spécialement destinés. Valérie Cabanès fait ressortir le fait que la plupart des maisons d'édition belges publiant des ouvrages pour la jeunesse au tournant du XXI^e siècle se

spécialisent dans l'édition d'albums, de livres destinés à la petite enfance et de documentaires¹⁶ (voir tableau en Annexe A).

Le plus court roman de ce corpus compte 80 pages, et le plus long en compte 287. Les romans comptent en moyenne 152 pages, soit 23 pages de moins que les romans québécois (voir plus haut la figure 4). La distribution géographique du lieu d'édition est plus restreinte qu'au Québec, puisqu'environ 82 % des titres sont publiés à Bruxelles; les 19 % restants sont publiés à Tournai, en Wallonie.

Fondée en 1995, la maison d'édition Memor proposait aux adolescents la collection « **Couleurs** », qui rassemblait des romans (surtout dans la veine du « roman-miroir »), des contes, des récits et de la poésie. Cette collection, adressée aux jeunes du secondaire, avait la particularité de publier des textes écrits par les adolescents eux-mêmes, comme le roman *Lorenzo, 16 ans*, un des romans de notre corpus, ou encore le recueil de récits *Frères, libres et égaux*, écrit par des élèves de l'Athénée Fernand Blum de Bruxelles. Les éditions Memor ont dû cesser leurs activités vers 2007 suite à des problèmes financiers.

Les éditions Labor ont été fondées à Bruxelles en 1919, et leur département pour la jeunesse a été créé en 1996. La collection « **Espace Nord Junior** », rebaptisée « **Espace Nord zone J** » en 2000, visait d'abord et avant tout à « offrir une nouvelle vie à des textes de littérature belge de langue française accessibles à un public jeune ». Elle « permet [également] à des auteurs peu connus du monde de la littérature de jeunesse

¹⁶ Cela peut s'expliquer, d'une part, par la tradition techniciste de la littérature belge pour la jeunesse, qui a doté les éditeurs du matériel et de l'expertise nécessaires à l'édition de livres illustrés, et, d'autre part, par un certain malaise linguistique qui a poussé les auteurs et les éditeurs belges, depuis le XIX^e siècle, à multiplier les œuvres illustrées, qu'elles soient adressées aux enfants ou aux adultes.

d'y accéder » (Éditions Labor, 1999, p. 5). En 2000, cette collection a commencé à faire paraître des textes inédits d'auteurs belges, tout en continuant de publier majoritairement des rééditions. Comme Memor, les éditions Labor ont été dissoutes en 2007.

Les éditions Casterman, établies en Belgique depuis 1780, étaient belges jusqu'en 1999, année au cours de laquelle la maison a été rachetée par le groupe français Flammarion (qui sera à son tour racheté par le groupe italien *Rizzoli Corriere della Sera* en 2000; voir Defourny et Habrand, 2008, p. 30). La collection « **Tapage** » est la seule collection qui a fait paraître, entre 1997 et 1999, des romans pour les adolescents de plus de 12 ans. La seule année d'existence de cette collection a été 1997. Son éventail de romans est assez hétéroclite : on y retrouve des romans policiers, des romans d'aventure, des romans de science-fiction, des récits socio-réalistes, en traduction comme en langue française originale.

Il paraît donc évident que le dynamisme du secteur du roman pour adolescents que l'on a constaté pour le Québec n'a pas son pendant du côté de la Belgique. Le nombre de collections en Belgique est très réduit. Il y avait en 2000 dix-huit collections publiant des romans pour la jeunesse au Québec, alors qu'entre 1997 et 2003, trois collections seulement étaient actives en Belgique, dont la fragilité a mené à la cessation des activités. Les éditions Mijade, qui publiaient déjà des albums jeunesse, ont heureusement pris la relève dans le domaine du roman pour adolescents, en reprenant entre autres les fonds de Memor et de Labor.

Données éditoriale : un premier aperçu

Au Québec (voir figure 5), près des trois quarts de la production éditoriale pour la jeunesse en 2000 sont constitués de publications originales. Le reste se divise à parts presque égales entre les traductions et les rééditions (voir détails en Annexe C).

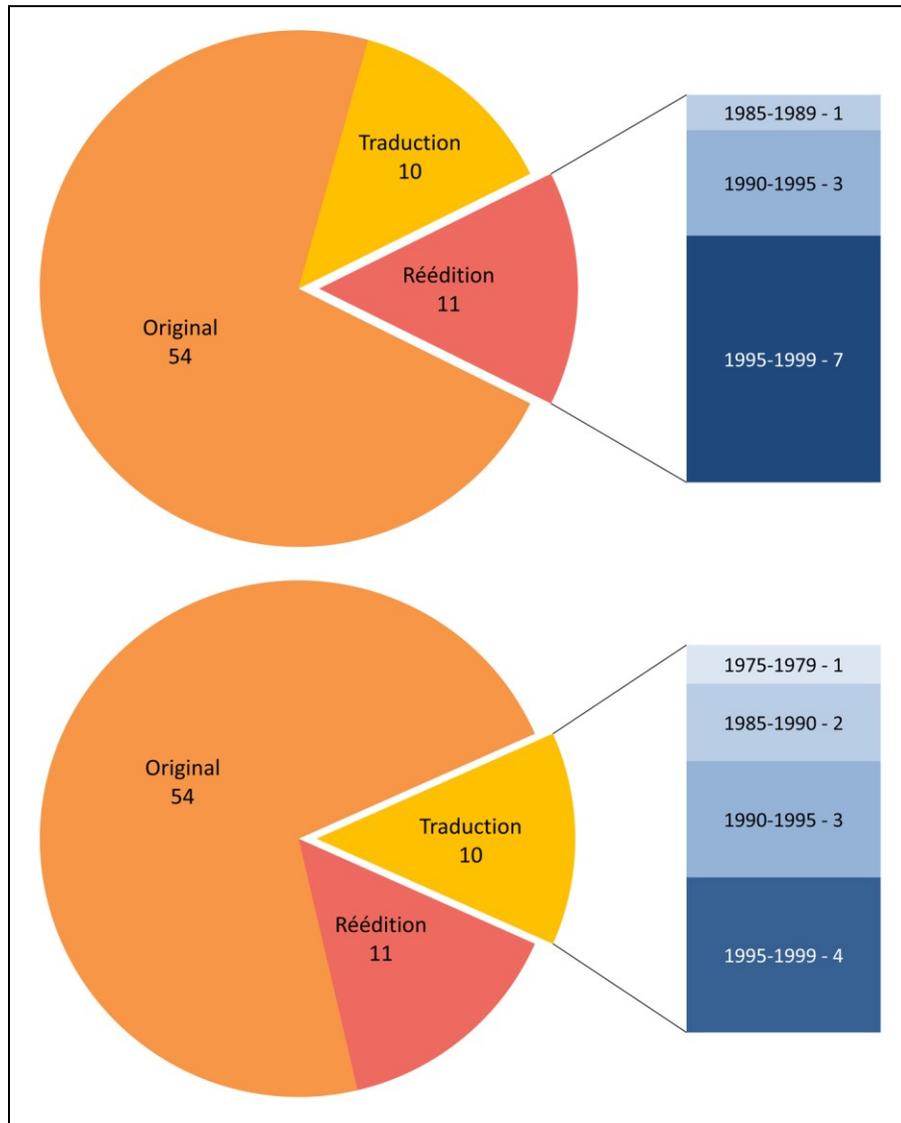


Figure 5 : Répartition des romans québécois du corpus selon leur statut éditorial

Les textes qui font l'objet de rééditions sont assez récents : sept des dix datent d'après 1995, et un seul a été publié pour la première fois avant 1990. Parmi les dix traductions, sept sont basées sur des textes parus dans leur version originale entre 1990 et 1999. Le

texte le plus ancien date de 1979. Là encore, les textes choisis sont relativement récents.

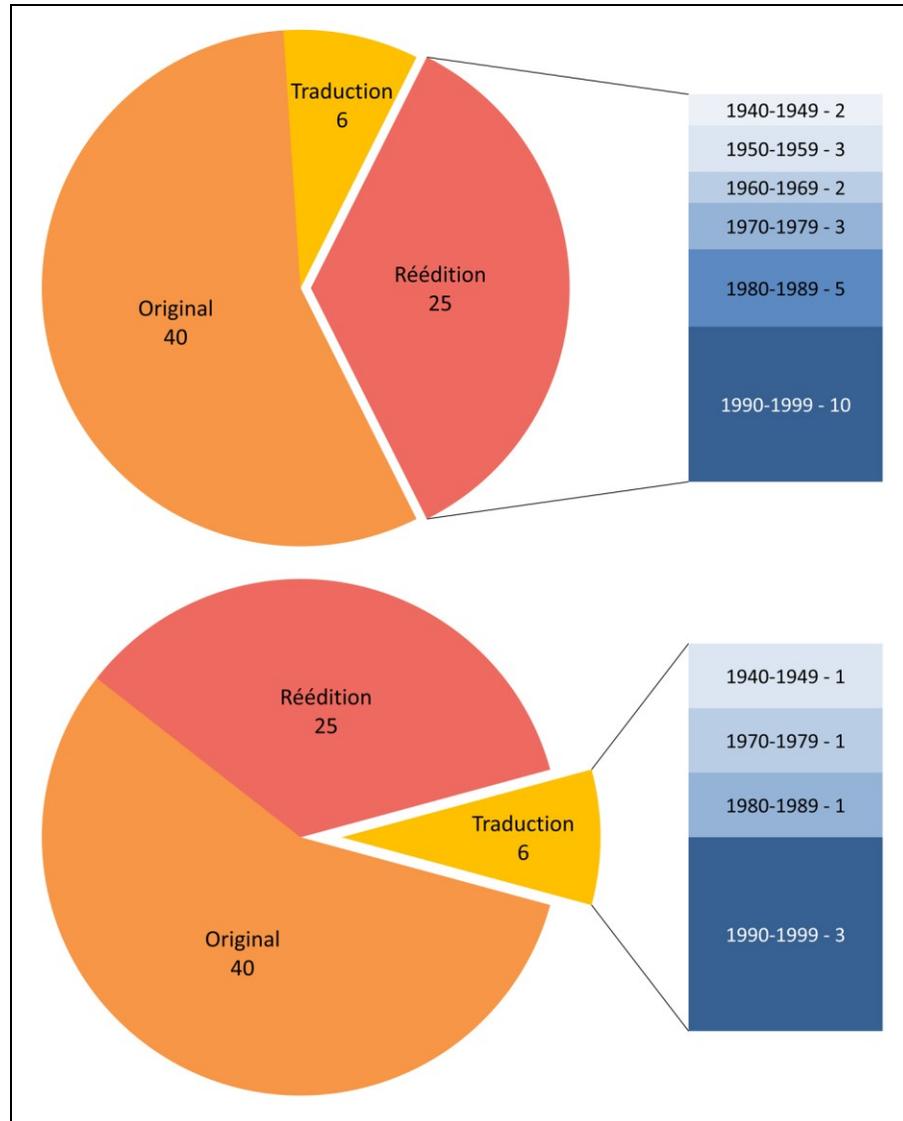


Figure 6 : Répartition des romans belges du corpus selon leur statut éditorial

Du côté de la Belgique francophone (voir figure 6), nous constatons que le nombre de publications originales est plus restreint, avec environ 56 % du corpus. Les traductions sont relativement peu nombreuses, alors que les rééditions comptent pour environ 35 % de la production (voir détails en annexe C). La moitié des traductions ont pour texte de base des romans parus au cours de la décennie 1990-2000, les autres

étant plus anciens : 1948, 1974 et 1989. Les rééditions reprennent quant à elles des textes qui datent de 1941 à 1996. Seulement 10 des 26 titres réédités ont vu leur première édition paraître après 1990. Les textes réédités sont donc, en général, plus anciens qu'au Québec.

Ces données éditoriales confirment que le secteur de l'édition romanesque destinée à la jeunesse était plus dynamique au Québec qu'en Belgique au tournant du XXI^e siècle : le nombre de titres publiés en sept ans en Belgique correspond à ce qui a été publié en une seule année au Québec, le nombre de publications originales est sensiblement plus élevé au Québec, et les textes réédités sont plus récents. En Belgique, les traductions elles-mêmes ne témoignent pas d'un dynamisme de l'édition, puisque cinq des six titres traduits sont des rééditions d'une traduction antérieure (au Québec, une seule des dix traductions est une réédition). En outre, ainsi que le démontrent les graphiques ci-dessous, le nombre d'auteurs représentés dans les corpus était également plus élevé au Québec en 2000 qu'en Belgique de 1997 à 2003, tout comme le nombre d'auteurs « actifs » dans le secteur du roman pour adolescents (voir figures 7 et 8). Nous entendons par auteur « actif » un auteur qui a publié au moins un roman en édition originale au cours de la période étudiée, au Québec ou en Belgique. En Belgique, nous comptons ainsi 28 auteurs actifs dans le milieu de l'édition du roman pour adolescents de 1997 à 2003¹⁷, comparativement à 43 pour le Québec en 2000, ou 145 entre 1997 et 2003 (figure 9; voir en annexe B la liste des 307 romans parus en première édition au

¹⁷ Nous avons compté chaque individu pour un auteur, même lorsque les romans sont en coécriture. Nous avons également compté Anita Drohé, enseignante, qui a, avec sa classe, coécrit le roman *Lorenzo, 16 ans* avec Claude Raucy. Nous n'avons cependant pas tenu compte de tous ses élèves.

Québec de 1997 à 2003). Rappelons toutefois pour nuancer un peu ces différences que la population francophone de Belgique est d'environ 4,3 millions de personnes, alors que l'on compte environ 6 millions de francophones au Québec. Qui plus est, nous l'avons souligné plus tôt, nombre d'auteurs belges préfèrent publier en France, parce que cela leur apporte une plus grande reconnaissance (autant de la part du milieu que du public), situation qui ne trouve pas son pendant au Québec. Quoiqu'il en soit, ces chiffres révèlent une nette différence dans les institutions littéraires nationales.

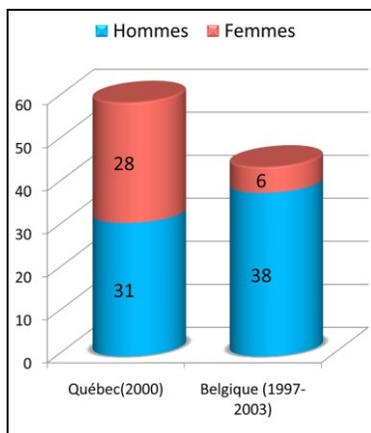


Figure 7 : Nombre d'auteurs dans les corpus

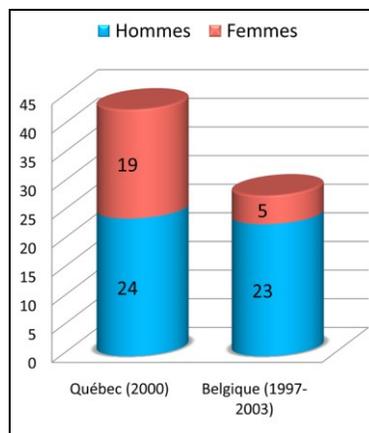


Figure 8 : Nombre d'auteurs actifs dans les corpus

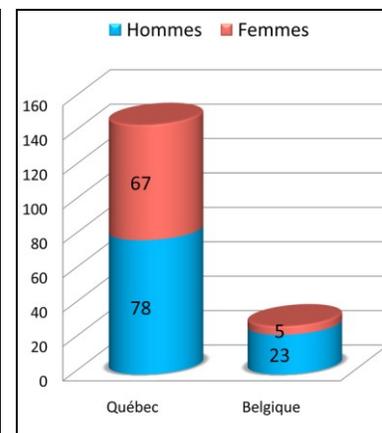


Figure 9 : Nombre d'auteurs actifs au Québec et en Belgique (1997-2003)

Arrimage géoculturel dans les romans du corpus

Il est désormais très clair que le dynamisme du secteur de l'édition de romans pour adolescents du Québec ne trouve pas son écho dans ce secteur en Belgique, et que cela s'explique notamment par les conditions sociologiques respectives des littératures étudiées. La question qui nous intéresse à présent est de savoir si cet état de fait influence l'arrimage géoculturel des romans : les romans de nos deux corpus nationaux accusent-ils un ancrage national important, du point de vue éditorial et textuel? Nous

avons examiné les 146 romans de notre corpus afin de déterminer pour chacun le lieu du récit (voir Annexe C).

Du côté de la « belle province », le graphique plus bas (figure 10) permet de constater que la vaste majorité des romans ont le Québec pour cadre : 46 des 75 romans se déroulent en tout ou en partie au Québec, soit plus de 62 %. Parmi ces romans, certains posent le Québec comme lieu du récit de façon implicite, par exemple en citant les cégeps ou en faisant usage de québécoisismes dans le discours rapporté; la plupart le font cependant de manière évidente, en nommant des villes ou des régions, des noms de rues, des stations de métro. Le roman *Chanson pour Frédéric* est un exemple de roman dans lequel le lieu du récit se dessine implicitement à la faveur d'éléments disparates comme la mention du cégep, des « fins de semaine » passées au « chalet » (Boulet, 2000 [1996], p. 10) à marcher sur la plage et à observer les baleines, et l'utilisation de québécoisismes tels que « chum » (*ibid.*, p. 76) ou « je te sacre un coup de poing sur la gueule » (*ibid.*, p. 166). Dans *L'Implacable destin*, au contraire, le Québec est posé de manière explicite lorsque l'on voit, à travers les yeux du héros, se dessiner la route du village par une description que l'auteur prend bien soin d'intégrer dans l'ensemble du paysage régional québécois : « Le centre-ville de Val-d'Or ressemble un peu à celui de toutes les autres petites villes du Québec. Un restaurant Mike's d'un côté, une pharmacie Jean Coutu de l'autre, un peu plus loin un magasin Croteau » (Brûlé, 2000, p. 18).

Les romans dont le lieu est indéterminé sont rares (quatre titres seulement), ce qui indique que les romans québécois pour adolescents, au cours de l'année 2000,

accusaient un ancrage géographique important. Seulement trois romans de ce corpus ont pour cadre la France, ce qui représente 4 % des titres. Deux de ces trois romans se déroulent au Moyen Âge, donc bien avant l'arrivée des Européens en terre américaine. En quelque sorte, selon une optique généalogique, l'histoire des Français au Moyen Âge fait partie de l'histoire des ancêtres des Québécois actuels. Le troisième roman qui a pour cadre la France raconte le voyage d'un Québécois dans le département de l'Orne : « je ne suis pas un touriste comme les autres. Non seulement je viens de loin – du Canada – mais j'ai choisi ce département qu'on ne visite jamais » (Trudel, 2000, p. 9). Ce roman propose par ailleurs au lecteur une intrigue où se mêlent le présent et, encore une fois, le Moyen Âge. Il convient également de souligner que deux des romans se déroulant en tout ou en partie au Québec proposent un déplacement de la France vers l'actuel Québec. Ces deux romans de Josée Ouimet, *Le Vol des chimères* et *Le Secret de Marie-Victoire*, s'inscrivent dans le cadre de la découverte et de la colonisation de l'Amérique du Nord par la France. Ici encore, il semble que la France soit liée à l'histoire bien plus qu'au présent. Un passage de *Nigelle par tous les temps*, de Sylvain Trudel, souligne cette dimension historique du rapport à la France. Au cours de son voyage dans l'Orne, le protagoniste s'intéresse à l'actualité :

Le journal fait grand cas d'un anniversaire historique. Cela fait cinquante ans exactement qu'un certain général Charles de Gaulle a lancé la résistance française contre l'envahisseur nazi. Si j'étais au Canada, j'oublierais l'anniversaire tout de suite. Mais, là, au cœur de l'Orne, je sens un frisson remonter ma colonne vertébrale... (Trudel, 2000, p. 12).

Plus tard, il ajoutera : « Moi, à dix-huit ans, c'est le futur qui m'intéresse. [...] Dans ce pays [la France] où le passé surgit sous mes pas, je suis un poisson hors de l'eau » (*ibid.*,

p. 22). Nous reviendrons plus loin sur les relations que l'on peut tisser entre le lieu et l'époque du récit.

En outre, parmi les seize romans dont l'espace romanesque, tout en étant déterminé, n'est ni le Québec, ni la France, ni un lieu imaginaire, neuf, soit plus de la moitié, ont comme espace romanesque le Canada hors-Québec. Quatre de ces dix romans présentent un personnel romanesque francophone dans un milieu anglo-canadien.

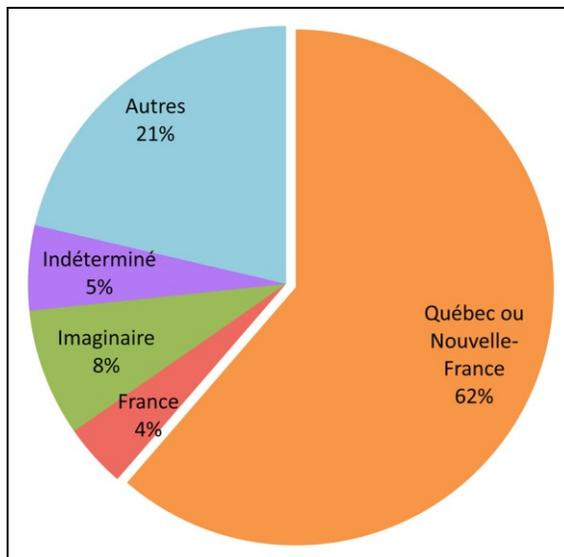


Figure 10 : Répartition des romans québécois du corpus selon le lieu du récit

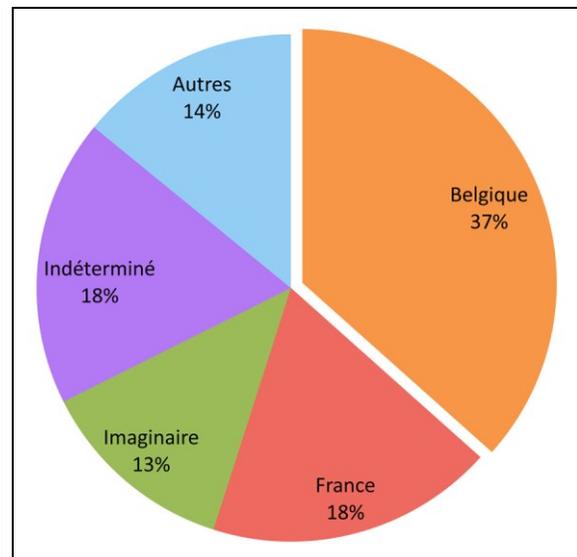


Figure 11 : Répartition des romans belges du corpus selon le lieu du récit

Un simple coup d'œil au graphique de la répartition des romans belges de notre corpus selon le lieu du récit (figure 11) permet de constater que dans le « plat pays », la présence de la Belgique est moins marquée que la présence du Québec dans le corpus québécois. En effet, seulement 26 romans sur un total de 71 plantent leur récit, en tout ou en partie, sur le sol belge, c'est-à-dire 37 % du corpus. Pourtant, Cabanès rapporte que pour Deborah Danblon et Benoît Anciaux, « le cadre spatial des romans belges pour adolescents, souvent situés en Belgique » (Cabanès, 2004, p. 43), est l'une des

principales spécificités de la littérature pour la jeunesse en Belgique. Cabanès soutient que selon Danblon, « les auteurs n'ont plus honte que l'histoire se déroule dans leur pays » (*ibid.*, p. 43). Il apparaît cependant que dans notre corpus, les romans belges se déroulant en Belgique restent minoritaires. De la même manière que dans le corpus québécois, certains romans belges situent leur action en Belgique de manière implicite, d'autres de manière explicite. Dans ces 26 romans, l'importance accordée au cadre national varie également. Pour Frank Andriat, le fait que son roman *Le Journal de Jamila* campe son action à Bruxelles est d'une importance minime. En effet, dans une note au début du roman, il déclare :

Jamila pourrait s'appeler Françoise, Jennifer, Sarah, Kumiko, Ndoole... Si je n'habitais pas à Bruxelles, Jamila aurait peut-être vécu à Paris, à New York, à Jérusalem, à Tokyo, à Dakar, à Rio, à Sydney ou au Caire. Comme tous les adolescents, Jamila veut comprendre ce que les hommes font de la vie, de la Terre qu'ils détruisent en Amazonie, sur les océans et ailleurs (Andriat, 2000 [1986], p. 10).

L'ancrage national est ainsi relégué au second plan, l'accent étant mis sur le caractère prétendument universel et homogène de l'adolescence. Au contraire, des romans comme *La Forêt d'Apollinaire* font de la Belgique, de ses paysages et de son parler un véritable enjeu du texte. Dans ce dernier roman, l'auteur raconte le passage en Belgique de Wilhelm de Kostrowitzky, devenu plus tard Guillaume Apollinaire, et fait grand cas de l'influence que ce séjour aura sur la vie et sur l'œuvre du poète : « De la rencontre de Maria Dubois, son premier amour, à la découverte émerveillée des Hautes Fagnes, cette "saison en Ardenne" marquera à jamais la sensibilité de l'auteur du *Pont Mirabeau* », peut-on lire en quatrième de couverture (Libens, 1999 [1998]).

Dans ce corpus, treize romans ont la France comme espace narratif, soit 18 % du total. Après la Belgique, la France est ainsi le lieu du récit le plus représenté. La présence de la France est donc plus marquée qu'au Québec, où elle était anecdotique (13 romans sur 71 en Belgique, alors qu'au Québec, nous en comptons 3 sur 75). De même, la présence de la France n'est pas aussi liée à l'histoire qu'elle l'était dans le corpus québécois, puisqu'un peu plus de la moitié des romans ayant pour cadre spatial la France (sept titres) s'inscrivent dans une époque contemporaine. Trois se déroulent dans la première moitié du XX^e siècle, un au XIX^e, un au XVIII^e et un au XVII^e siècle.

La proportion de romans dans lesquels le lieu du récit est indéterminé est également très grande. Treize romans, soit près d'un cinquième du corpus, ne s'ancrent pas dans un lieu déterminé, alors que, selon Ottevaere-van Praag, spécialiste du roman pour la jeunesse, les repères spatio-temporels sont généralement donnés d'emblée dans ce genre de roman, ceci afin de faciliter la compréhension du lecteur et de favoriser l'identification (Ottevaere-van Praag, 1996, p. 118-123).

La catégorie « autres » regroupe dix titres dont le lieu du récit, tout en étant déterminé, n'est ni la Belgique, ni la France, ni un lieu imaginaire. Deux de ces romans situent leur action en Europe, quatre la situent en Amérique. Les autres continents se partagent les quatre autres romans de la catégorie.

Une comparaison de la proportion d'auteurs du corpus hors-traduction ayant écrit au moins un roman situant son action en tout ou en partie dans l'espace où le texte a été édité confirme la tendance dégagée par les précédentes données, à savoir que l'arrimage géoculturel dans l'espace d'origine du roman est beaucoup plus important au

Québec qu'en Belgique. En effet, les graphiques ci-dessous (figures 12 et 13) montrent qu'au Québec, un peu plus de 70 % des auteurs du corpus hors-traduction ont décidé d'ancrer au moins un de leurs romans au Québec, alors que seulement 45 % des auteurs belges du corpus hors-traduction ont fait le choix de faire évoluer les personnages d'au moins un de leurs romans sur le sol belge.

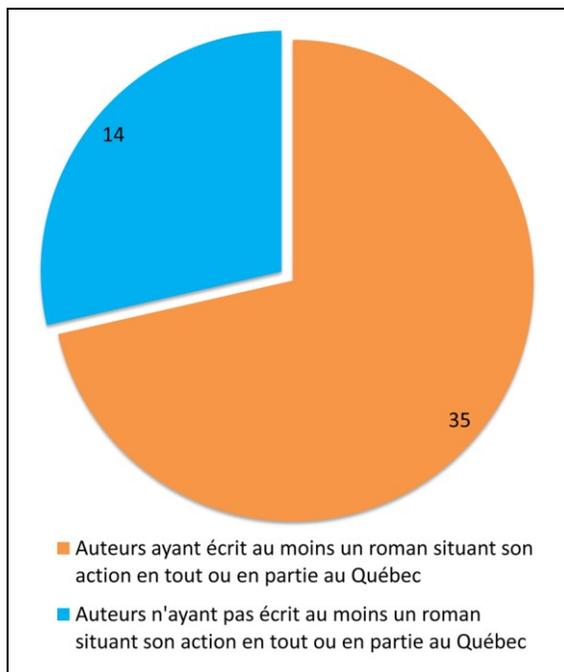


Figure 12 : Proportion d'auteurs du corpus québécois hors traduction ayant écrit au moins un roman situant son action en tout ou en partie au Québec

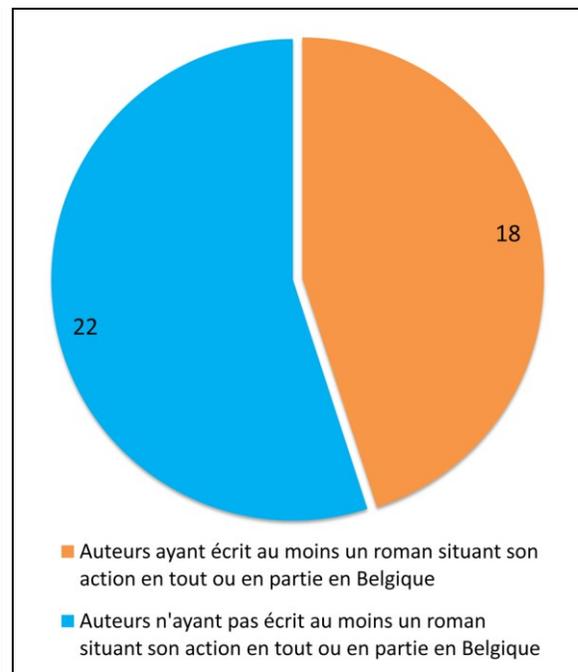


Figure 13 : Proportion d'auteurs du corpus belge hors-traduction ayant écrit au moins un roman situant son action en tout ou en partie en Belgique

Arrimage géoculturel et statut éditorial : quelles tendances?

Puisque nous avons choisi de nous pencher sur les textes originaux comme sur les traductions et les rééditions, il est dès lors significatif de voir dans quelle mesure l'arrimage géoculturel des textes varie selon leur statut éditorial. Les graphiques ci-dessous (figures 14 et 15) illustrent la répartition des romans de notre corpus en fonction du lieu du récit et du statut éditorial.

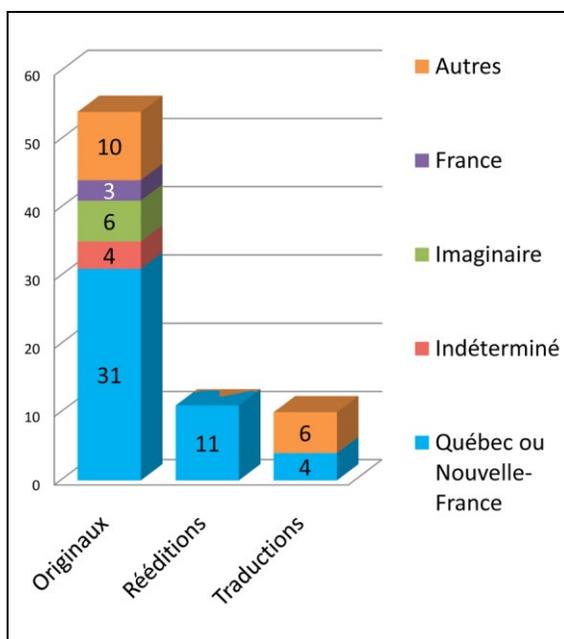


Figure 14 : Répartition des romans québécois du corpus selon le lieu du récit et le statut éditorial

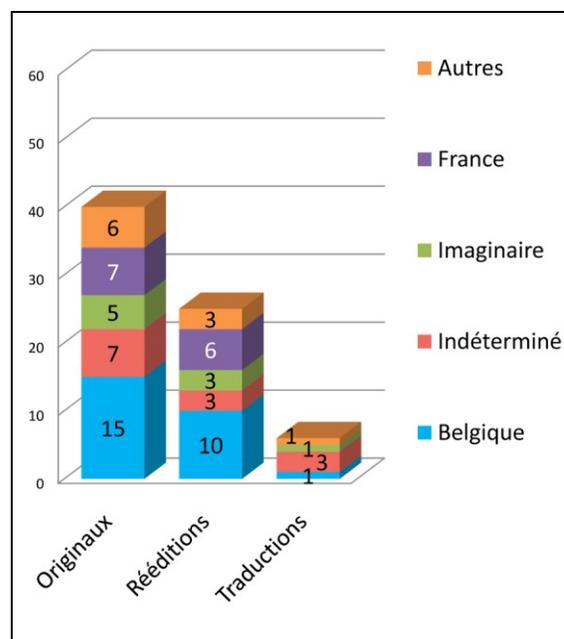


Figure 15 : Répartition des romans belges du corpus selon le lieu du récit et le statut éditorial

Des 54 romans pour adolescents qui ont connu leur première édition au Québec en 2000, 31 ont en tout ou en partie pour décor le territoire du Québec ou de la Nouvelle-France, c'est-à-dire 57 % du total. Les 11 rééditions, quant à elles, présentent toutes un paysage québécois. Nous ne pouvons nous prononcer sur les raisons de cette situation : sont-ce là les romans qui se sont le mieux vendus? s'agit-il d'une politique éditoriale? est-ce plutôt le genre de ces romans qui a entraîné ce choix, ou alors la notoriété des auteurs en question? Quoi qu'il en soit, il reste qu'en 2000, les éditeurs québécois pour la jeunesse ont tous choisi de ne rééditer que des romans nationalement ancrés. Enfin, des dix romans en traduction, neuf se déroulent au Canada. Parmi ces neuf, quatre s'ancrent en tout ou en partie dans un espace québécois (nous reviendrons sur ces cas particuliers dans les prochaines sections). Le dernier roman en traduction met en scène de jeunes Canadiens anglais vivant en Afrique. En somme, bien que les rééditions ne totalisent que 15 % de notre corpus, 24 % des

romans ayant pour cadre le Québec ou la Nouvelle-France sont des rééditions. Le choix des textes réédités, qui marquent tous un ancrage géoculturel québécois, et, dans une moindre mesure, le choix des textes traduits, qui s’ancrent – ou que l’on transforme afin qu’ils s’ancrent – dans une réalité sinon québécoise, du moins canadienne, pourrait témoigner d’une volonté, consciente ou non, du milieu éditorial québécois pour la jeunesse de présenter à ses lecteurs des romans présentant un « social localisé » correspondant à leur société réelle.

En Belgique francophone, 38 % des romans ayant connu leur première édition entre 1997 et 2003 campent leur récit en Belgique (15 titres sur 40), alors que 40 % des rééditions (2 % seulement en plus; 10 titres sur 25) font de même. En contrepartie, la France sert de décor à 18 % des romans originaux, et à 24 % des rééditions. En ce qui concerne les romans dont l’espace narratif reste indéterminé, la proportion est de 18 % dans le cas des publications originales, contre 12 % dans le cas des rééditions. En somme, il semble que le fait de situer les textes dans le pays des lecteurs auxquels ils s’adressent n’est ni une priorité de la majorité des auteurs, ni un projet éditorial. Il est intéressant de rappeler au passage que le mandat éditorial que s’était donné la collection « Espace nord junior », renommée « Espace nord zone J » en 2000 (cette collection a fait paraître 34 des 71 romans belges de notre corpus), était d’ « offrir une nouvelle vie à des ouvrages de littérature belge de langue française accessible à un public jeune » (Éditions Labor, 1999, p. 5). Il semblerait donc que la principale préoccupation éditoriale soit de publier des textes écrits par des Belges (ce qui se vérifie également dans les autres collections), que leur récit soit campé en Belgique ou ailleurs.

En effet, parmi les 44 auteurs de notre corpus belge, seulement six ne sont pas Belges (et quatre parmi ces six sont les auteurs des romans traduits). Nous reviendrons plus loin sur ce que nous appellerons la trajectoire des agents, à savoir le parcours des auteurs des œuvres de notre corpus.

Arrimage géoculturel et mandat éditorial : l'influence des collections

Il apparaît dès lors évident que le mandat éditorial des maisons d'édition et des collections composant le paysage éditorial pour la jeunesse au Québec et au Belgique francophone a une influence sur l'arrimage géoculturel des textes publiés¹⁸. Nous voyons sur le graphique ci-dessous (figure 16) que la proportion de romans ayant pour cadre le Québec varie selon les collections. Les collections « Ado », « Jamais lu », « Titan+ », « Faubourg Saint-Rock » et « Watatatow » n'ont publié en 2000 que des romans ancrés dans la réalité québécoise. Les collections « Grande Nature », « Titan jeunesse » et « Graffiti » n'ont pour leur part publié qu'un seul roman chacune ne se déroulant pas au Québec (il est à noter que dans les deux premiers cas, il s'agit de traductions de l'anglais et que dans le troisième, il s'agit d'un roman historique se déroulant en France durant l'époque médiévale). Ces sept collections partagent la caractéristique d'avoir presque exclusivement publié, au cours de l'année qui nous intéresse, des romans de style réaliste, le plus souvent ancrés dans l'époque contemporaine. La collection « Deux solitudes jeunesse », quant à elle, est rappelons-le composée uniquement de traductions de textes provenant du Canada anglais. Les noms

¹⁸ À propos du rôle déterminant des collections et des maisons d'édition dans la littérature pour la jeunesse, voir Delbrassine, 2006, p. 18-19.

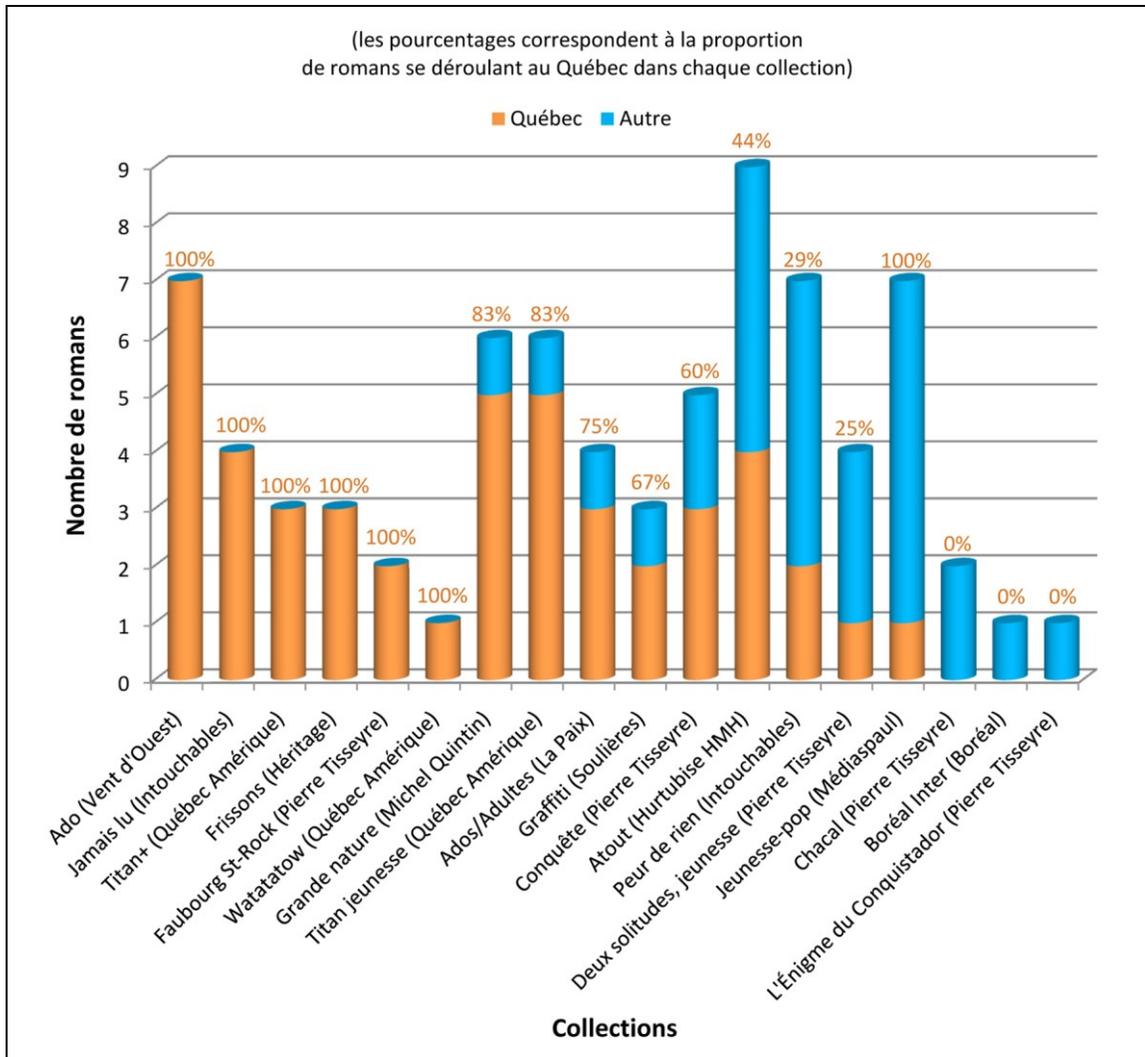


Figure 16 : Répartition des romans québécois du corpus selon le lieu du récit et les collections

de lieux et les marques culturelles des textes originaux sont conservés. *Le Message de l'arbre creux* de Janett Lunn est le seul roman paru en 2000 dans cette collection qui ancre une partie de son récit au Québec; c'était déjà le cas dans le texte original. Nous reviendrons plus tard sur ce cas particulier. La collection « Frissons », également constituée uniquement de traductions au cours de l'année 2000, a adopté une ligne éditoriale différente : bien que les textes originaux soient états-unis, les traducteurs ont changé les données culturelles de sorte que l'espace narratif se déplace des États-Unis, dans la version originale, au Québec. Les protagonistes y fréquentent le cégep,

utilisent des expressions québécoises, et évoluent dans des villes québécoises. Enfin, des collections comme « Jeunesse-pop », « Peur de rien » et « Chacal », en publiant essentiellement de la science-fiction, des récits d'horreur, de suspense ou des romans fantastiques, laissent une moins grande part à l'arrimage géoculturel national.

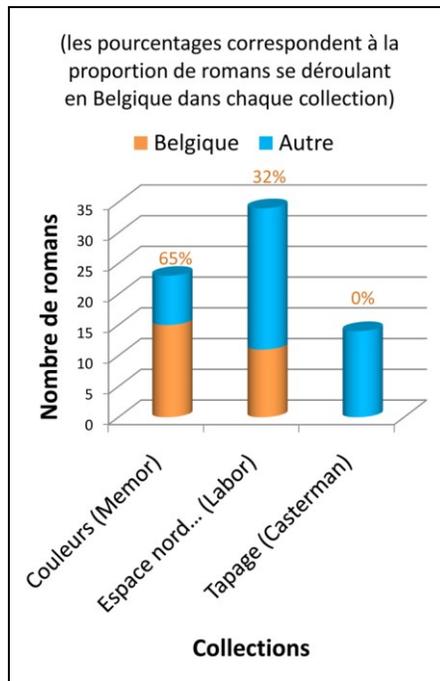


Figure 17 : Répartition des romans belges du corpus selon le lieu du récit et les collections

Le graphique ci-dessus (figure 17) présente les données correspondantes pour la Belgique. Chez Memor, 15 des 23 romans se déroulent en Belgique. Seulement deux romans de cette collection n'ont pas de lieu narratif déterminé, et les six autres ont pour cadre la France ou un autre pays d'Europe, en partie tout au moins (le roman *Jabagua* fait voyager ses lecteurs entre le Portugal et la Guyane brésilienne à l'époque de la colonisation ; voir Raemdonck, 1997). Ces romans sont tous réalistes, et la plupart s'ancrent dans l'époque actuelle. La collection jeunesse d'« Espace nord » chez Labor, dont nous avons exposé la politique éditoriale plus tôt, a fait paraître pour les

adolescents entre 1997 et 2003 21 romans en réédition (dont une réédition de roman traduit) et 13 romans originaux. Dans l'ensemble de cette production romanesque, 11 textes seulement situent leur action en Belgique, alors que 12 la situent en France ou dans un endroit indéterminé, le plus souvent assimilable à l'espace européen francophone. Enfin, dans la collection « Tapage » des éditions Casterman, largement diffusée en France et plus commerciales que les deux autres collections, aucun roman ne situe son action en Belgique. Dans cette collection, le nombre de romans présentant des lieux indéterminés atteint des sommets, avec six titres sur 14, soit 43 % de l'ensemble. Un tel gommage des repères spatiaux a très certainement à voir avec le marché français de cette maison d'édition.

Arrimage géoculturel et trajectoire des agents

Si le mandat éditorial que se donnent les maisons d'édition influence nécessairement l'offre éditoriale, il n'empêche qu'à la base, ce sont les auteurs qui décident de la teneur de leur texte. Aussi proposons-nous d'observer l'arrimage géoculturel des textes en fonction de la trajectoire des agents, autrement dit du parcours des auteurs.

Les graphiques ci-dessous (figures 18 et 19) permettent d'emblée de constater que si, dans les deux cas, la plupart des auteurs vivent et sont nés dans l'espace où ils publient, la proportion d'auteurs nés à l'étranger et s'étant établis au Québec ou en Belgique par la suite est beaucoup plus importante du côté de la « belle province », où elle est de 20 % (voir détails en annexe C). Parmi ces douze auteurs, la moitié vient de

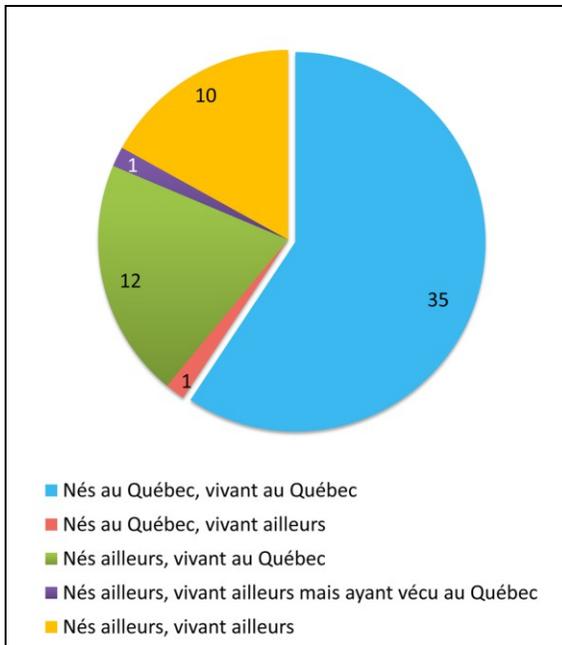


Figure 18 : Répartition des auteurs québécois du corpus selon leur trajectoire

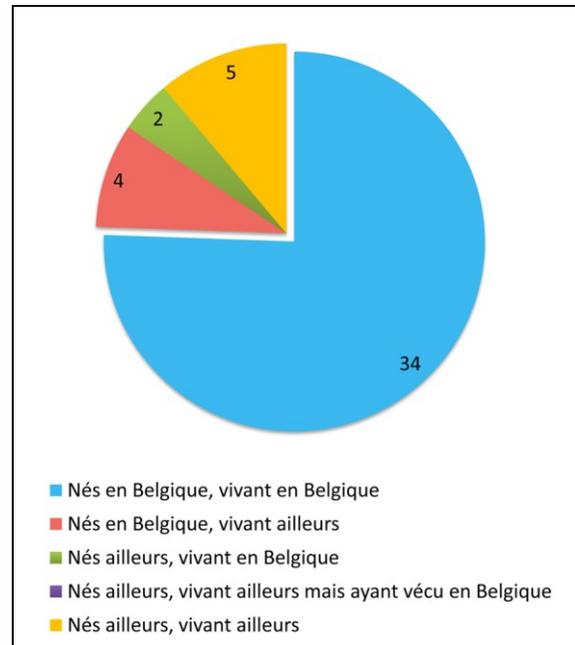


Figure 19 : Répartition des auteurs belges du corpus selon leur trajectoire

France. Certains de ces douze auteurs étaient encore enfants ou adolescents lors de leur arrivée au Québec (Jean-Michel Schembré est arrivé d’Algérie à l’âge de deux ans; Robert et Jean-Pierre Davidts avaient respectivement 6 et 11 ans lorsque leur famille a quitté Liège; Marcel Braitstein est parti de la Belgique en 1951, alors qu’il avait 16 ans; Marie-Célie Agnant a laissé Haïti derrière elle à l’âge de 17 ans), et d’autres sont venus s’installer au Québec à l’âge adulte (Laurent Chabin a quitté son Europe natale en 1994 pour s’installer à Calgary, puis à Montréal; Jean-Michel Lienhardt, Alain Marillac et Maryse Rouy, tous trois d’origine française, sont arrivés au Québec au milieu de la vingtaine; Daniel Mativat, Français également, s’est installé au Québec au moment de faire sa maîtrise et y est toujours). Nous n’avons pas trouvé d’information quant à l’année d’arrivée au Québec d’Andrée-Paule Mignot, d’origine française, et Dominique Demers, née en Ontario, mais nous savons qu’elles vivent au Québec depuis longtemps. André Vacher, quant à lui, est né en France, vit en France mais a vécu pendant une

quinzaine d'années au Québec et au Canada, qu'il a parcourus en long et en large à la recherche d'aventures et de connaissances. De ce séjour en terre américaine, il a tiré plusieurs romans qui ont pour cadre les grandes étendues sauvages canadiennes et québécoises, à l'époque actuelle ou sur fond historique.

Les dix auteurs qui sont nés, vivent et ont vécu hors du Québec sont tous auteurs de textes traduits, sauf Jean-Louis Trudel, auteur de science-fiction franco-ontarien. Enfin, du côté québécois de notre corpus, la seule auteure née au Québec et vivant ailleurs est Norah McClintock, Montréalaise anglophone partie vivre à Toronto, qui publie en anglais mais dont le roman *Crime à Haverstock* a été traduit en 2000 pour la collection Atout d'Hurtubise HMH.

En ce qui concerne la Belgique, la proportion d'auteurs nés et vivant dans le pays de publication est plus grande qu'au Québec, avec 75 % des auteurs. Trois des cinq auteurs n'étant pas nés, ne vivant pas et n'ayant pas vécu en Belgique sont auteurs de romans traduits en français; les deux autres sont Claude Clément, ayant publié en 1997 aux éditions Casterman, et Jhemp Hoscheit, dont le roman *La Secte de Sisyphe* a fait l'objet d'une coédition luxembourgeoise (éditions Cahiers luxembourgeois) et belge (éditions Memor).

Par ailleurs, contrairement à la situation au Québec, le nombre d'auteurs ayant quitté la Belgique pour aller vivre ailleurs est plus important que le nombre d'auteurs nés ailleurs et venus vivre en Belgique. En outre, trois des quatre auteurs nés en Belgique qui ont quitté leur pays l'ont quitté pour la France : Diane Meur est partie vivre à Paris vers l'âge de 17 ans, et elle y vit encore; Luc Delisse a quitté sa Belgique natale

pour la France en 1996; Nadine Monfils vit également à Paris; René Sterne, quant à lui, a quitté son pays pour les Îles Grenadines, où il est décédé en 2006. Les deux auteurs qui sont venus s'établir en Belgique sont Jean-Marc Gay, d'origine française, et André Fernez, né aux Pays-Bas.

Il se dégage de ces chiffres qu'il paraît plus attractif d'entrer dans l'institution littéraire québécoise que dans l'institution littéraire belge, qui subit pour sa part une forte attraction du pôle français. Alors que le Québec attire des auteurs nés à l'étranger, qui viennent y vivre et décident d'y publier, certains auteurs belges semblent préférer la France, non seulement comme lieu de publication, mais aussi comme lieu de vie. Paradoxalement, l'identité des auteurs est davantage plurielle et internationale au Québec, alors même que les romans y sont plus nationalement ancrés (rappelons que 62 % des romans québécois de notre corpus situent leur action en tout ou en partie au Québec, alors que seulement 37 % des romans belges font de même pour la Belgique). Cela traduit, de manière certes implicite et involontaire, une certaine facette de l'imaginaire national belge et québécois. En effet, les prises de position dans les récits, à première vue plus ouverts en Belgique qu'au Québec, ne trouvent pas leur écho dans le parcours des agents. Le Québec pourrait donc être, dans l'imaginaire national, une terre attractive, ouverte au multiculturalisme, mais davantage portée à se tourner vers elle-même, alors que la Belgique pourrait se percevoir, d'une certaine manière, comme moins attractive et, par le fait même, davantage tournée vers le monde en général, et la France en particulier, qui paraissent quant à eux beaucoup plus attractifs.

Voyons à présent dans quelle mesure le parcours des agents influence l'arrimage géoculturel des textes (voir figures 20 et 21). En Belgique, les seuls textes de notre corpus dont le récit se déroule en Belgique ont été écrits par des auteurs nés et vivant en Belgique. Au Québec, la distribution est plus variée. S'il est vrai que la plupart des romans situant leur action en tout ou en partie au Québec ont été écrits par des auteurs nés et vivant au Québec, et que c'est dans cette catégorie d'auteurs que la proportion de ces romans est la plus élevée, il reste que près de 40 % des textes rédigés par des auteurs s'étant installés au Québec après être nés ailleurs présentent un décor québécois. Notons toutefois que ces romans ont été écrits par Robert Davidts, arrivé au Québec à l'âge de 6 ans, par Marie-Célie Agnant, arrivée à 17 ans, et par Dominique Demers, originaire de Hawkesbury, ville ontarienne située à la frontière du Québec. Notons également que, sans situer leur roman au Québec, deux auteurs s'inspirent de leur pays d'adoption : Andrée-Paule Mignot, d'origine française, a décrit la Déportation des Acadiens dans le roman *Nous reviendrons en Acadie*, et Laurent Chabin, venu de France lui aussi, a publié en 2000 trois romans situant leur intrigue au Canada. *Le pays de l'Iroquois* et *Le Caillou d'or*, écrits par André Vacher, écrivain français ayant sillonné le Canada durant quinze années, témoignent quant à eux d'une réelle fascination de l'auteur pour le travail des pionniers arrivés en Amérique à la fin du XVII^e siècle. Le paysage québécois est ici plus que le décor du roman, il en est en quelque sorte l'enjeu.

En ce qui a trait aux auteurs nés à l'extérieur du Québec et n'y ayant pas vécu, nous avons déjà abordé le cas des trois romans de la collection « Frissons », qui ont été écrits par des auteurs étatsuniens et resitués dans un contexte québécois au moment

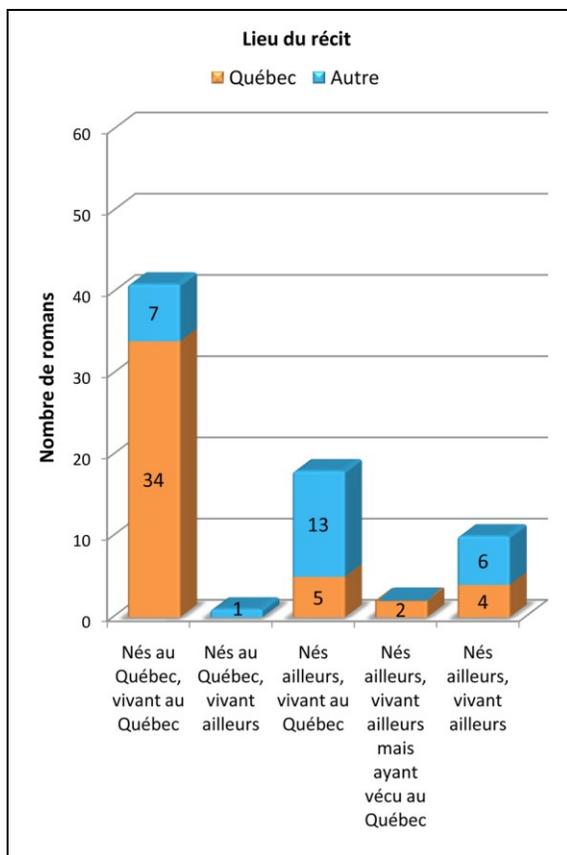


Figure 20 : Répartition des romans québécois du corpus selon la trajectoire des agents et le lieu du récit

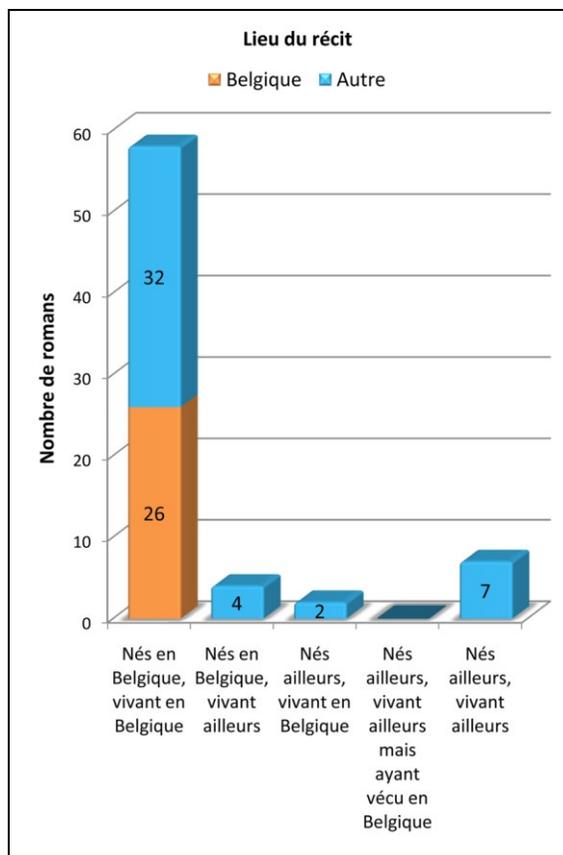


Figure 21 : Répartition des romans belges du corpus selon la trajectoire des agents et le lieu du récit

de la traduction. Un quatrième roman écrit par un auteur hors-Québec, traduit pour la collection « Deux solitudes, jeunesse », situe toutefois en partie son récit sur le territoire de l'actuel Québec : *Le message de l'arbre creux*, de Janet Lunn, raconte le périple de Phoébee Olcott, qui fuit la Nouvelle-Angleterre en pleine guerre d'indépendance pour gagner le Bas-Canada. Phoébee sera peu confrontée à la langue française, mais tiendra des réflexions intéressantes sur le pays qu'elle découvre :

[...] des gens habitaient le long du Richelieu depuis très longtemps [...]. Elle se demanda ce que ce serait de vivre dans un endroit où plusieurs générations d'une même famille avaient vécu, où les limites de la forêt avaient été repoussées, et où la terre avait été labourée depuis si longtemps que, chaque printemps, elle n'attendait que les fermiers pour l'amender pour la prochaine récolte. [...] Elle pensa aux Français qui demeuraient sur ces fermes, dans ces villages, ces Français qui avaient

perdu leur guerre et qui devaient maintenant être loyaux envers un roi qui ne parlait même pas leur langue (Lunn, 2000, p. 280-281).

En somme, il apparaît encore une fois que le Québec peut présenter, pour les auteurs venus d'ailleurs, une certaine attractivité que l'on ne peut pas constater, dans notre corpus, pour la Belgique. Cette attractivité se ressent surtout dans le domaine éditorial, mais également, dans une moindre mesure, sur le plan textuel. Soulignons au passage que l'un des textes belges de notre corpus, *Pontiac, prince de la prairie*, s'attache lui aussi à raconter l'histoire et les paysages du territoire de l'actuel Québec et des terres avoisinantes, ancrant son récit dans le XVIII^e siècle.

Arrimage géoculturel et époque du récit

Nous avons souligné plus tôt que dans les romans québécois de notre corpus, la France était toujours liée à une dimension historique. Voyons maintenant de quelle manière temps et lieu du récit sont liés dans notre corpus. Les graphiques ci-dessous (figures 22 et 23) montrent à la fois la distribution des romans selon le temps du récit, découpé selon de grandes périodes historiques, et le lieu du récit en fonction de cette période (voir détails en Annexe C). D'emblée, il apparaît que les romans québécois sont davantage ancrés dans l'époque contemporaine (73 %) que les romans belges (52 %). Par ailleurs, on constate qu'au Québec, la grande majorité de ces romans se déroulant à l'époque contemporaine situent leur action au Québec (69 %), alors qu'en Belgique, la proportion des romans se déroulant à l'époque contemporaine qui situent leur action en Belgique n'est que de 35 %.

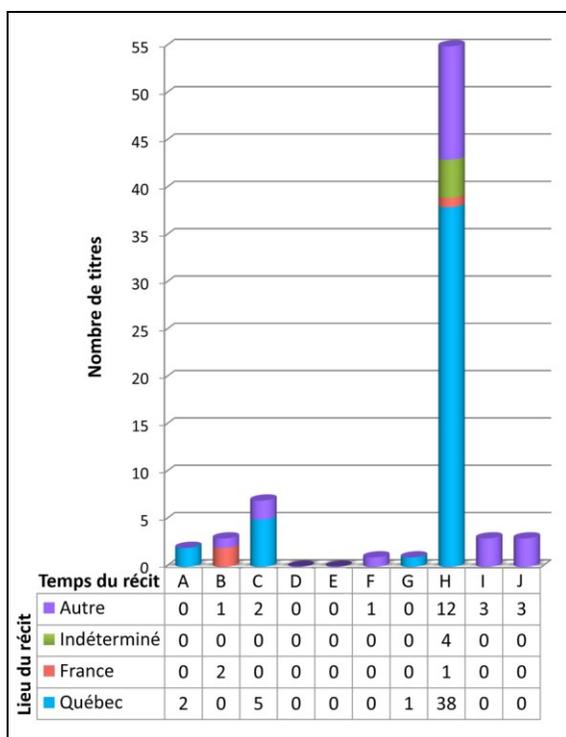


Figure 22 : Répartition des romans québécois du corpus selon le temps et le lieu du récit

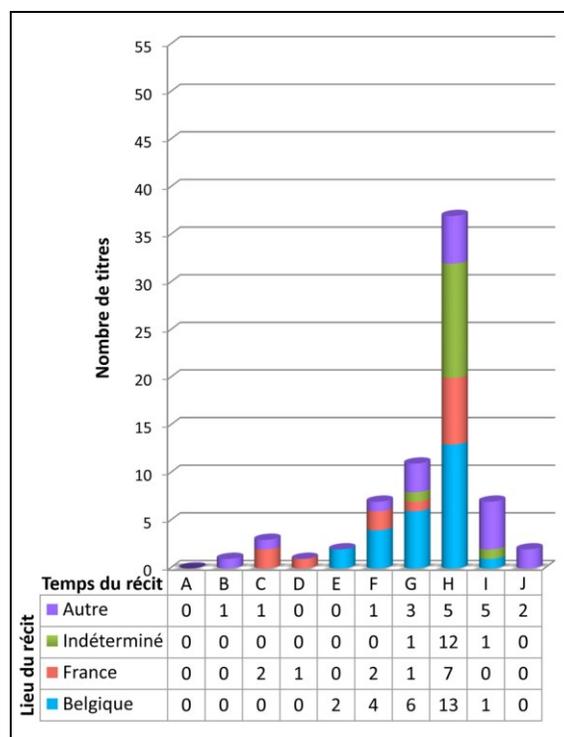


Figure 23 : Répartition des romans belges du corpus selon le temps et le lieu du récit

Légende du graphique

A : Préhistoire	F : Les Grandes Guerres (1914-1945)
B : Moyen Âge	G : L'après-guerre (1945-1975)
C : Âge des conquêtes	H : Période contemporaine (1975-2003)
D : Début XIXe (1800-1850)	I : Futur
E : Fin XIXe – début XXe (1850-1914)	J : Mythique

À l'inverse, il est intéressant de remarquer que dans notre corpus, 82 % des romans québécois qui ont le Québec pour décor s'ancrent dans la période contemporaine, alors que 50 % seulement des romans belges qui posent la Belgique comme lieu du récit font de même. Les romans belges situant leur action en Belgique campent à 38 % leur récit entre 1914 et 1975, alors que les romans québécois arrimés au Québec le font dans une proportion de 2 % seulement.

Ce qui apparaît clairement ici, c'est que les romans pour adolescents québécois au tournant du XXI^e siècle s'attachent pour la plupart à dépeindre le monde dans lequel vivent leurs potentiels lecteurs, c'est-à-dire le Québec de la fin du XX^e siècle. En Belgique, les romans sont moins ancrés dans l'ici et le présent, en offrant un plus vaste éventail de romans historiques dont le décor n'est pas majoritairement la Belgique. Soulignons au passage que dix des quatorze romans de notre corpus québécois situant leur intrigue avant l'époque contemporaine (soit 71 %) ont été écrits par des auteurs qui font partie des 22 % d'auteurs n'étant pas nés au Québec mais y ayant vécu ou y vivant encore. Ainsi, dans l'univers romanesque, le Québec semble principalement tourné vers le présent et vers l'avenir, ainsi que le suggérait le personnage de Jean-Louis Trudel dans *Nigelle par tous les temps* (voir *supra*, p. 49).

Ancrage paratextuel

Avant de conclure ce chapitre, nous souhaitons jeter un regard sur l'appareil paratextuel des œuvres de notre corpus dans toute sa variété, que ces éléments soient apportés par l'auteur lui-même ou par la machine éditoriale qui entoure la publication (voir Annexe D). Tout d'abord, puisque nous avons analysé en profondeur l'arrimage national lié au lieu du récit, nous nous sommes demandé si cet arrimage était signalé dans le résumé figurant en quatrième de couverture des romans. Dans le corpus québécois, 38 % des résumés en quatrième de couverture situent géographiquement le récit (27 titres sur 71; nous n'avons pas tenu compte des quatre romans dont le lieu du récit reste indéterminé tout au long du texte). Le pourcentage de romans dont la quatrième

de couverture annonce le lieu du récit et dont l'action se situe au Québec s'élève quant à lui à 36 %, ce qui reste très près des 38 % globaux. En Belgique, la proportion est plus élevée : 56 % des romans spatialement déterminés (32 titres sur 57) annoncent le lieu de l'action en quatrième de couverture, et ce pourcentage s'élève à 57 % lorsque le roman situe son action en Belgique.

Nous nous sommes également penchée sur la présence ou l'absence de notice biographique concernant l'auteur dans les romans, en prêtant attention à la mention des origines et/ou du lieu de vie. Il s'avère que 50 des 75 romans québécois de notre corpus (67 %) présentent une courte biographie de l'auteur, alors qu'en Belgique, 67 romans sur 71 (94 %) font de même. Les tableaux ci-dessous (tableaux 1 et 2) montrent la distribution des notices biographiques dans les romans en fonction du parcours des auteurs.

Tableau 1 : Répartition des romans québécois du corpus en fonction de la présence ou de l'absence dans le livre de notice biographique sur l'auteur

Ensemble des romans québécois du corpus		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	34/75	45 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	16/75	21 %
Aucune notice de l'auteur	25/75	33 %
Romans écrits par des auteurs nés et vivant au Québec		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	17/43	40 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	11/43	25 %
Aucune notice de l'auteur	15/43	35 %
Romans écrits par des auteurs nés au Québec et vivant ailleurs		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	1/1	100 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	-	-
Aucune notice de l'auteur	-	-
Romans écrits par des auteurs nés ailleurs, mais vivant ou ayant vécu au Québec		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	9/20	45 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	5/20	25 %
Aucune notice de l'auteur	6/20	30 %
Romans écrits par des auteurs nés et vivant hors du Québec		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	7/11	64 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	-	-
Aucune notice de l'auteur	4/11	36 %

Tableau 2 : Répartition des romans belges du corpus en fonction de la présence ou de l'absence dans le livre de notice biographique sur l'auteur

Ensemble des romans belges du corpus		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	51/71	72 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	16/71	22 %
Aucune notice de l'auteur	4/71	6 %
Romans écrits par des auteurs nés et vivant en Belgique		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	42/58	73 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	13/58	22 %
Aucune notice de l'auteur	3/58	5 %
Romans écrits par des auteurs nés en Belgique et vivant ailleurs		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	2/4	50 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	2/4	50 %
Aucune notice de l'auteur	-	-
Romans écrits par des auteurs nés ailleurs, mais vivant ou ayant vécu en Belgique		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	2/2	100 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	-	-
Aucune notice de l'auteur	-	-
Romans écrits par des auteurs nés et vivant hors de Belgique		
Notice avec mention des origines et/ou lieu de vie	5/7	72 %
Notice sans mention des origines ni du lieu de vie	1/7	14 %
Aucune notice de l'auteur	1/7	14 %

Cette analyse du résumé en quatrième de couverture et de la notice biographique permet de constater que si l'arrimage géoculturel, notamment national, était textuellement plus important au Québec qu'en Belgique, la situation semble s'inverser au plan éditorial. Les éditeurs belges paraissent en effet particulièrement soucieux de situer clairement à la fois le texte et l'auteur dès les abords du livre.

L'examen des illustrations de couverture ne confirme toutefois pas cette logique. Les graphiques ci-dessous (figures 24 et 25) illustrent la proportion de romans nationalement ancrés dont l'illustration de couverture fait référence au Québec ou à la Belgique, soit de manière absolue (l'illustration montre sans équivoque un motif lié au Québec ou à la Belgique), soit de manière relative (l'illustration montre un motif pouvant être rattaché au Québec ou à la Belgique, mais qui reste incertain avant la lecture du roman).

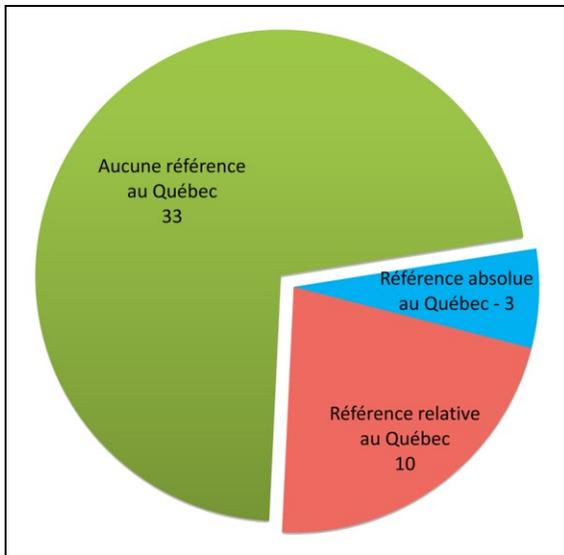


Figure 24 : Répartition des romans québécois du corpus en fonction des références au Québec que présente leur illustration de couverture

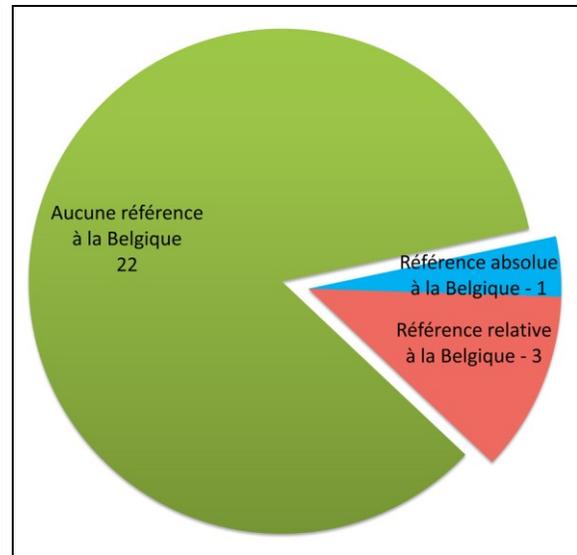


Figure 25 : Répartition des romans belges du corpus en fonction des références à la Belgique que présente leur illustration de couverture

Au Québec, nous avons déterminé que 13 des 46 romans nationalement ancrés (28 %) présentaient un ou plusieurs motifs renvoyant à l’imaginaire national québécois (forêt enneigée, lac bordé de conifères, amérindiens et coureurs des bois...). Parmi ces 13 illustrations, trois proposent selon nous une référence absolue au Québec (voir les illustrations en annexe E) : sur la couverture de *Rouge poison*, on reconnaît distinctement l’Oratoire Saint-Joseph; l’illustration qui orne la couverture du roman *Le Poids du colis* présente en filigrane une carte aéroportuaire du Québec et de l’est de l’Ontario; la couverture du *Vol des chimères* met quant à elle à l’honneur le portrait reconnaissable de Jacques Cartier, personnage incontournable de l’histoire du Québec.

En Belgique, nous n’avons relevé de motifs renvoyant à l’imaginaire national belge que sur la couverture de quatre des 26 romans nationalement ancrés (15 %), dont une seule présente une référence absolue (voir annexe E). Il s’agit de l’illustration en couverture de *Quai des mystères*, qui présente en avant-plan, juste derrière la jeune

protagoniste, un panneau sur lequel on peut lire, en français et en néerlandais, un avertissement de danger. Ce bilinguisme franco-néerlandais est une caractéristique particulière à la ville de Bruxelles, dont est ici représenté le port. Deux des romans dont nous avons qualifié les références à la Belgique de « relatives » présentent la mer du nord, alors que la troisième présente le paysage urbain de Gand.

Si les nombres absolus que nous avons obtenus sont discutables (en effet, tout dépend des références de l'observateur), la tendance demeure claire. Les adolescents québécois qui prennent entre leurs mains un des romans nationalement ancrés de notre corpus québécois ont plus de chances de reconnaître en l'illustration de couverture de ce roman les paysages qui l'entourent, que leurs homologues belges n'ont de chance d'y reconnaître leur pays.

Nous terminerons cette analyse de l'ancrage paratextuel par quelques mots à propos des citations en exergue, qui cette fois relèvent davantage de l'auteur que de l'appareil éditorial. Au Québec, 19 des 65 romans de notre corpus hors traduction présentent en exergue un total de 37 citations, alors que neuf romans belges seulement présentent un total de dix citations parmi les 65 romans belges (corpus hors traduction). En plus de pouvoir être comprises comme une manœuvre de littérisation du texte¹⁹, les citations mises en exergue peuvent également servir à rapprocher le texte d'une littérature nationale en particulier. Les graphiques ci-dessous (figures 26 et 27) illustrent la répartition de l'origine des auteurs cités en exergue au Québec et en Belgique. La

¹⁹ Claire Le Brun voit « dans ces utilisations à différents degrés de la "grande littérature", des signes envoyés vers le centre du champ littéraire. Partageant la connaissance et l'amour des œuvres légitimées, les auteurs pour la jeunesse réclament une meilleure position ». Pour Le Brun, l'exergue « paraît être le label de littérisation que certains auteurs posent sur une production culturelle au statut contesté » (Le Brun, 1998, p. 59).

portion des auteurs nationaux apparaît d'emblée plus importante au Québec, où elle compte pour 36 % des auteurs cités, qu'en Belgique, où elle n'en représente que 20 %. Ces proportions s'accroissent lorsque l'on observe le pourcentage de citations d'auteurs nationaux sur l'ensemble des citations : dans le corpus québécois, 15 des 37 citations en exergue sont tirées d'œuvres québécoises, à savoir un peu plus de 40 %, alors que dans le corpus belge, la proportion reste de 20 %, chacun des auteurs n'étant cité qu'une seule fois. En outre, la proportion de citations d'auteurs français est très révélatrice : si seulement 14 % des citations mises en exergue dans le corpus québécois sont issues d'œuvres d'auteurs français, cette proportion est de 60 % dans le cas du corpus belge. Il semble donc encore une fois que les romans pour adolescents en Belgique francophone tentent de s'approcher du pôle français.

Ce regard sur l'appareil paratextuel montre que dans ce domaine également, notre corpus québécois est beaucoup plus nationalement ancré que notre corpus belge.

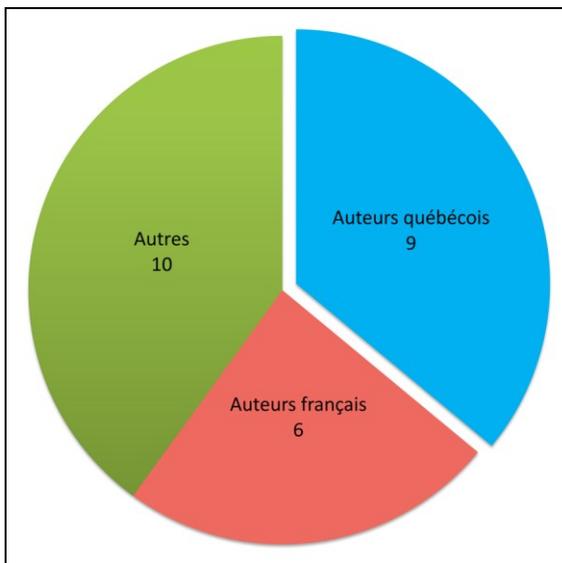


Figure 26 : Origine des auteurs des citations en exergue dans les romans québécois du corpus

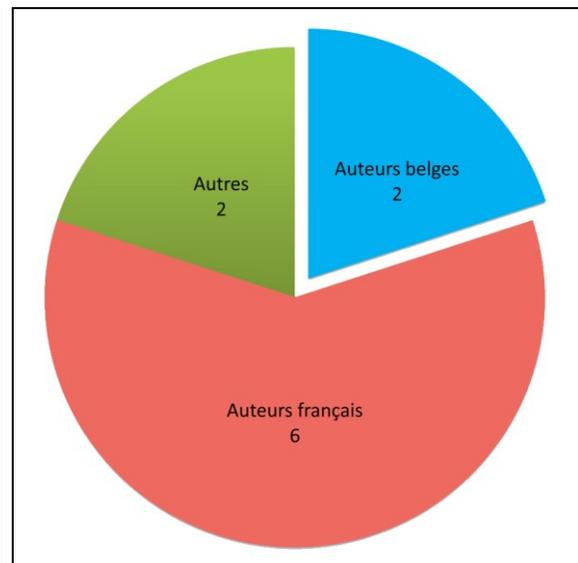


Figure 27 : Origine des auteurs des citations en exergue dans les romans belges du corpus

SYNTHÈSE CONCLUSIVE

Le roman pour la jeunesse, nous l'avons déjà souligné, est fortement marqué par le public auquel il s'adresse. Suivant Prud'homme, pour qui l'intentionnalité est un des trois critères qui définit la littérature pour la jeunesse, on peut parler, plus encore que d'intentionnalité, d'une *surintentionnalité* qui laisse nécessairement ses traces dans le texte (voir Prud'homme, 2005, p. 22). Cette intentionnalité ou *surintentionnalité* relève non seulement de l'âge du lecteur (prise en compte des intérêts liés à l'enfance ou à l'adolescence ainsi que des différences de savoir et d'expérience), mais également de l'espace d'où le texte est issu. Il semble en effet que l'auteur veuille fournir au lecteur des textes dans lesquels il puisse se reconnaître, des personnages auxquels il puisse s'identifier, un cadre romanesque qu'il puisse visualiser par son expérience de ce lieu. Ainsi, l'inscription du social dans le roman pour adolescents relève le plus souvent d'une articulation duelle : il y a, d'une part, inscription d'un social *mondialisé*, qui tient au fait que l'imaginaire de l'enfance et de l'adolescence tend à s'homogénéiser de par le monde (notamment depuis la *Convention relative aux droits de l'enfant* adoptée par l'ONU en 1989), et, d'autre part, inscription d'un social localisé, induit par « une *sociodestination* qui affiche [...] son rapport au social, à l'historique, une destination "appliquée" pour ne pas dire "adaptée" au social » (Prud'homme, 2008, p. 11). Or si, suivant Prud'homme, nous voyons dans cette inscription du social localisé les traces d'une « propension à un arrimage géoculturel » (Prud'homme, 2005, p. 24) qui ferait coïncider « les frontières du littéraire pour la jeunesse » avec les « frontières géographiques » du lieu d'origine des textes (*ibid.*, p. 22), comment expliquer que les

romans belges de notre corpus, contrairement aux romans québécois, ne témoignent que d'un mince arrimage géoculturel à leur nation d'origine?

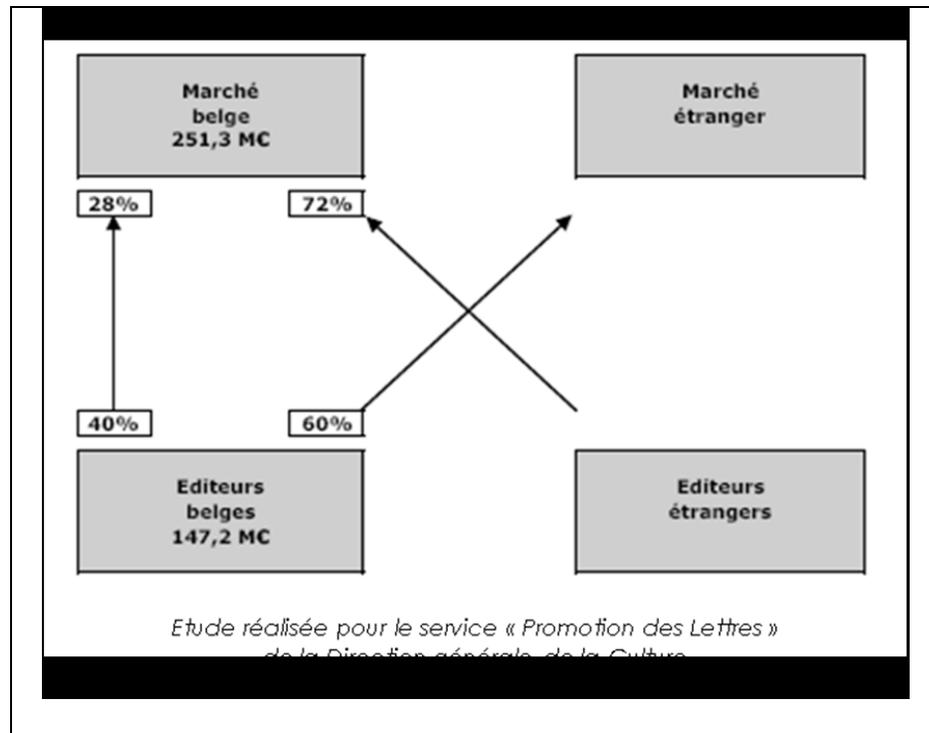


Figure 28 : Le marché du livre de langue française en Belgique. Données 2004-2005

Le dépouillement exhaustif d'un corpus considérable que nous avons proposé dans ce chapitre démontre que la posture et le niveau d'autonomisation de l'institution littéraire de laquelle sont issus les textes influencent davantage l'inscription du social localisé que le lieu de publication ou d'écriture des textes. Puisque c'est le lecteur visé qui, à l'origine, influence le texte, il paraît évident que les textes belges, adressés pour une bonne part au marché étranger, laissent une moins grande place à un social localisé à l'échelle de leur nation que les textes québécois, adressés en premier lieu au marché québécois. Le graphique ci-dessus (figure 28) illustre bien les lignes de force du marché du livre de langue française en Belgique au cours de l'année 2004-2005 : 60 % de la production éditoriale belge est destinée au marché étranger, dans lequel, pour la

littérature pour la jeunesse tout au moins, la France occupe une place importante. Dès lors, le jeune Français se place en quelque sorte comme public cible idéal des romans belges pour adolescents, ce qui explique pour une bonne part la position privilégiée de la France dans ces romans, tant en ce qui concerne le lieu du récit que les références intertextuelles mises en exergue. Si, comme le soutient Prud'homme, « les œuvres fortement marquées par leurs origines socioculturelles demeurent [...] la plupart du temps entre les frontières de leur pays » (Prud'homme, 2008, p. 12), les Belges ont peut-être raison de faire le pari de l'Hexagone²⁰. Malheureusement, pour des raisons multiples, il semble que les romans des éditions Memor et Labor de notre corpus n'aient réussi à se tailler une place de choix ni sur le marché belge, dans lequel, pour l'ensemble du marché du livre, 72 % des ouvrages proviennent de l'étranger, ni sur le marché français, déjà inondé par la production française. Le triste sort de ces deux maisons d'édition, qui ont dû cesser leurs activités au début de la décennie, témoigne de cette position problématique.

Ainsi, l'étude quantitative approfondie présentée dans ce chapitre permet de tirer des conclusions généralisables concernant l'influence du degré d'autonomisation et de la posture des institutions littéraires sur l'inscription du social dans les romans pour adolescents et, partant, sur la construction de l'imaginaire dans ce discours romanesque. Il est désormais évident que plus que le lieu d'origine, c'est l'institution qui laisse ses traces dans les textes. Les conditions de sociologie externes liées à cette

²⁰ Remarquons toutefois que, malgré le fort arrimage géoculturel national que notre analyse a révélé dans les romans québécois adressés aux adolescents, la littérature québécoise pour la jeunesse a fait au cours des dernières décennies « des percées significatives sur les marchés internationaux » (Pouliot, 2010, p. 213).

institution se réfractent ainsi dans les romans, et y influencent les modalités de construction de l'imaginaire national. Pour approfondir cette étude, le second chapitre de ce mémoire propose une analyse textuelle basée sur une approche thématique et appliquée à un corpus de textes légitimés par l'institution, qui permettra de cerner l'imaginaire national construit par les textes phares de la littérature pour adolescents au tournant du XXI^e siècle, en Belgique francophone et au Québec.

CHAPITRE 2

L'imaginaire national dans les romans de dix auteurs belges et dix auteurs québécois publiés entre 1995 et 2005

Le précédent chapitre a permis de démontrer que, d'un point de vue éditorial et en ce qui concerne le lieu du récit, le roman québécois participe davantage à la construction d'un imaginaire national que le roman belge. Toutefois, dans les deux espaces romanesques et sous une forme ou une autre, l'imaginaire national se dessine en filigrane. Dans ce second chapitre seront étudiés les romans publiés en première édition entre 1995 et 2005 de dix auteurs belges et de dix auteurs québécois dans lesquels certaines facettes de l'imaginaire national sont développées. Nous souhaitons montrer par cette étude textuelle liée à différents motifs que l'institution littéraire n'influence pas seulement *quantitativement* l'inscription de marques nationales et la construction de l'imaginaire qui s'y rattache, mais également *qualitativement*.

CONSTITUTION DU CORPUS

Plusieurs critères ont présidé au choix des auteurs dont les titres seront analysés ici. Du côté du Québec, où l'inscription d'éléments participant à une construction de l'imaginaire national est plus fréquente, le choix s'est fait à partir du double critère de la reconnaissance institutionnelle et de la présence effective de motifs liés à un imaginaire

national. Marie-Danielle Croteau, née en 1953 à Saint-Élie d'Orford, a été finaliste pour divers prix prestigieux, dont le prix du Gouverneur général du Canada, le prix Saint-Exupéry et le prix Brive/Montréal. Dominique Demers, née en 1956 à Hawkesbury en Ontario mais vivant aujourd'hui au Québec, a également été finaliste au prix du Gouverneur général du Canada pour *Maïna*, et a remporté le prix du livre M. Christie (Sceau d'argent, 12-15 ans) pour *Ta voix dans la nuit*. Sylvie Desrosiers, née à Montréal en 1954, a reçu pour son roman *Le Long Silence* le prix Brive/Montréal. Deux fois récipiendaire du prix du Gouverneur général pour *La Liberté? Connais pas* et *Un été de Jade*, Charlotte Gingras est née à Québec en 1943. Pour *Le Trésor de Brion*, Jean Lemieux, né en 1954 à Saint-Jean-sur-le-Richelieu, a reçu le prix du livre M. Christie ainsi que le prix Brive/Montréal. Michèle Marineau, née à Montréal en 1955, a reçu le prix M. Christie pour *Rouge Poison*. Michel Noël, né à Messines en 1944, qui se définit lui-même comme un « Québécois d'origine amérindienne » (Éditions Hurtubise HMH, 2009), a notamment reçu le Prix du Gouverneur général pour *Pien*. Stanley Péan, né à Port-au-Prince en 1966 et ayant grandi à Jonquières, a remporté le prix du livre M. Christie pour *Le Temps s'enfuit*. Anique Poitras, née en 1961 à l'Épiphanie, a reçu pour *La Chute du corbeau* et *L'Empreinte de la corneille* le prix M. Christie ainsi que le prix du Salon international du livre de Québec. Enfin, Robert Soulières, né à Montréal en 1950, a remporté, parmi d'autres prix, le prix M. Christie pour *Un cadavre de classe*. En outre, la grande majorité de ces auteurs ont vu leurs romans faire l'objet de rééditions ou de traductions, et plusieurs de leurs titres sont apparus dans les Palmarès de Communication-Jeunesse. Ils sont tous les dix bien reconnus par le milieu littéraire pour

la jeunesse du Québec, et leurs romans, chacun à leur manière, illustrent une part de l'imaginaire national du Québec.

Du côté de la Belgique où, comme nous l'avons souligné précédemment, l'institution littéraire pour la jeunesse est moins développée et où le nombre d'auteurs actifs dans le secteur de la littérature pour la jeunesse (et spécialement dans le secteur du roman pour adolescents) est plus restreint, le critère de la reconnaissance institutionnelle n'a pas pu revêtir la même importance²¹. Évidemment, le critère de la présence de motifs nationaux reste de prime nécessité pour cette recherche. Pierre Coran est peut-être l'auteur retenu qui jouit de la meilleure posture institutionnelle. Poète, conteur et romancier né à Mons en 1934, Coran, dont le vrai nom est Eugène Delaisse, a été candidat au prix Hans Christian Andersen en 2000 et en 2006. Ce prix international, décerné tous les deux ans à un auteur pour l'ensemble de son œuvre par l'IBBY (*International Board on Books for Young people*), est très prestigieux. Coran a également reçu, entre autres, le Prix de la Communauté française pour le Rayonnement de la Littérature de Jeunesse en 2006. Armel Job, né en 1948 à Durbuy, auteur de romans pour adultes et pour la jeunesse, a obtenu plusieurs prix, parmi lesquels le prix du jury Giono pour *Les Fausses innocences* en 2005, le prix de la Personnalité Richelieu en 2007 et le prix Rossel des jeunes et le Grand prix France / Wallonie-Bruxelles pour *Helena Vannek*. Frank Goetghebeur, alias Frank Andriat, né en 1958 à Ixelles, n'a pas

²¹ Non seulement le nombre de prix littéraires pour la jeunesse en Belgique est moins important en Belgique qu'au Québec, mais en plus, il semble que les Belges ne soient pas toujours mis en vedette par ces prix. Cabanès souligne en effet, suivant les propos de Lucie Bookstaël, alors responsable de l'édition des romans pour adolescents chez Labor, « qu'il [est] navrant [...] qu'il faille se battre pour que des titres de littérature belge fassent partie de la liste proposée aux enfants et aux adolescents » dans le cadre de prix décernés par les jeunes lecteurs (le prix *Versele*, par exemple) (Cabanès, 2004, p. 71).

reçu de prix aussi prestigieux, mais est néanmoins l'un des auteurs belges pour la jeunesse les plus connus, les plus étudiés dans les écoles secondaires, et donc les plus lus en Belgique francophone, ce qui représente une autre facette de la reconnaissance institutionnelle. Il en va de même pour Gudule (pseudonyme d'Anne Liger-Belair), née en 1945, dont l'impressionnante (et inégale) production romanesque et albumique témoigne d'une confiance certaine de la part des maisons d'édition. Le cas de Gudule soulève toutefois un questionnement : Gudule est née en Belgique et y a vécu jusqu'à ses 19 ans, mais elle réside aujourd'hui en France. Peut-on, dès lors, la considérer comme une auteure belge? La même question se pose pour Jean-Marie Defossez, qui a remporté de nombreux prix mineurs pour plusieurs de ses romans : cet auteur est né en Wallonie en 1971 mais vit désormais en Loire Atlantique, en France. Le fait que tous deux soient présentés dans le *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*²² témoigne du fait que l'institution littéraire belge pour la jeunesse les reconnaît encore comme auteurs belges, ce qui semble justifier leur présence dans notre corpus. Enfin, Xavier Deutsch (né à Leuven en 1965), Nicolas Keszei (né à Uccle en 1975), Claude Raucy (né à Saint-Mard en 1939) et Évelyne Wilwerth (née à Spa en 1947), malgré leur moins grande reconnaissance institutionnelle, ont été retenus en raison de la qualité des représentations du pays présentes dans l'un ou l'autre de leurs romans, de même que Christian Libens (né à Verviers en 1954), qui est en outre chargé de mission au Service de la Promotion des Lettres et administrateur de l'Association des écrivains belges de langue française.

²² Voir SGGL 2010. Notons par ailleurs que Jean-Marie Defossez a reçu en 2006 une Bourse d'Aide au projet de la Communauté française de Belgique.

Concernant le lieu de publication, tous les romans québécois composant le corpus pour ce chapitre ont été édités au Québec, alors que 23 des 56 titres belges ont été publiés en France, et trois au Québec. Des 23 titres publiés en France, 18 ont été écrits par Gudule ou Jean-Marie Defossez, qui n'ont publié de romans pour adolescents qu'en France entre 1995 et 2005. Cette importante proportion de romans publiés en France (à Paris, pour être plus exacte), par les auteurs jouissant de la plus grande légitimité dans la sphère littéraire belge, ne peut que confirmer le fait que pour un auteur belge, la publication en France est gage de réussite littéraire.

Le présent chapitre, se divisant en différentes thématiques exposant des facettes de l'imaginaire national, permettra de voir comment se construit cet imaginaire national. Contrairement au chapitre précédent, où l'approche était avant tout éditoriale et institutionnelle, ce chapitre propose une analyse textuelle et thématique liée à des motifs. Notre approche est ici transversale : nous passerons d'un texte à l'autre pour saisir dans leur ensemble les modulations des auteurs variés sur différents motifs, notre objectif étant de dégager, dans l'ensemble de ces discours romanesques, les grandes tendances de la représentation d'un imaginaire national, dans un espace et dans l'autre.

DES ŒUVRES À GÉOGRAPHIE VARIABLE

La constitution du corpus pour ce chapitre à partir du critère de la reconnaissance institutionnelle présente l'inconvénient d'inclure au sein des textes étudiés certains romans n'établissant pas ou trop peu de lien avec le pays d'origine de l'auteur. Ainsi le lecteur, à la lumière du chapitre précédent, ne sera pas surpris d'apprendre que parmi

les 55 romans belges du corpus constitué, 23 seulement (soit environ 42 %) situent la plus grande part de leur action en Belgique, alors que parmi les 35 romans québécois, ce sont 25 romans (soit environ 71 %) qui posent le Québec comme principal lieu du récit.

Parmi les dix auteurs sélectionnés pour la Belgique, trois seulement n'ont publié entre 1995 et 2005 pour les adolescents que des romans situant leur action en tout ou en partie en Belgique : Christian Libens, Nicolas Keszei et Armel Job. Et encore : l'ancrage belge dans leurs romans n'est pas toujours explicite.

Dans *Peau de clown* de Nicolas Keszei, par exemple, les références à la Belgique sont assez peu nombreuses : mention du Delhaize, enseigne belge de supermarché, du Quick, chaîne de restauration rapide belge, évocation de l'émission de télévision caritative Télévie, organisée par la chaîne belge RTL-TVI, réflexion sur les équipes de foot rivales, celle du *Royal Sporting Club Anderlecht* et le Standard de Liège... La mise en texte de cette dernière référence est particulièrement intéressante, en ce qu'elle présuppose la connaissance par les lecteurs non seulement des deux équipes rivales, mais également des couleurs représentatives de ces équipes. Rémi et Kamel, des amis inséparables, s'adonnent au vol de systèmes de son de voitures pour financer leur voyage au Kenya. L'opération, maintes fois répétée, tourne mal le jour où Rémi, pour récupérer une écharpe du club de foot d'Anderlecht à ajouter à sa collection, dépasse les 2 minutes 30 prescrites pour le vol (parce que c'est statistique : « dans les quartiers banlieusards, toutes les trois minutes, il y aura toujours un con de travailleur éreinté pour se relever et aller pisser. [...] En faisant sa vidange [...], le travailleur éreinté jette toujours un coup d'œil par la fenêtre » [Keszei, 2002, p. 18]). Rémi sera abattu par un de

ces travailleurs éreintés, mécontent que l'on ait endommagé sa voiture. « Rémi baigne dans une mer de sang. *D'Anderlecht, le voilà passé supporter du Standard. Son écharpe est rouge. Plus beaucoup de blanc* » (*ibid.*, p. 20; nous soulignons).

Avant ces vols qui ont tourné au drame, un des tours pendables favoris des garçons était de transformer des pavillons de banlieue, blancs de préférence, en « maison[s] de schtroumpf, toute[s] bleue[s] » (*ibid.*, p. 12). Outre le fait que les schtroumpfs soient belges, de par leur créateur Peyo, notons que Kamel et Rémi utilisaient pour cette opération des cartouches d'encre Waterman, « parce que ça sonne plutôt belge » (*ibid.*, p. 15). Ainsi, de nombreuses marques belges jalonnent le début du roman, mais cessent complètement après une vingtaine de pages. Cela a sans doute à voir avec la mort de Rémi, que Kamel, l'inséparable ami, doit affronter seul. Rémi était pour Kamel, d'origine algérienne, « un sacré morceau de Belgique ». Tout se passe comme si, en disparaissant, Rémi apportait avec lui toute la belgitude que Kamel, pourtant né lui aussi en terre belge, avait amassée au cours de sa jeune vie. Dès lors Kamel, apatride, n'aura pour se maintenir en vie que le cirque et les rêves de voyage.

Christian Libens et Armel Job, pour leur part, proposent des romans fortement ancrés dans la réalité belge, dans lesquels le lieu du récit revêt une importance toute particulière. Chez Libens, c'est la célébration de la nature ardennaise; chez Job, c'est le tableau du milieu rural et multilingue de la Belgique du milieu du XX^e siècle.

Evelyne Wilwerth, quant à elle, présente à travers les pages de *Quai des mystères* et de *Les Canards en plastique ne meurent jamais* différentes facettes de la ville de Bruxelles. Son roman *16-1=14*, toutefois, ne se déroule pas en Belgique : ce

roman raconte le voyage d'un groupe d'adolescents belges... au Québec²³. Les références et la culture belge servent ici de point de comparaison pour les découvertes culturelles, architecturales et langagières que les jeunes protagonistes feront dans la « belle province ».

En ce qui concerne Frank Andriat et Pierre Coran, leur production romanesque comprise dans le corpus peut se diviser en deux catégories : les romans situant explicitement leur action en Belgique et ceux qui situent leur action en France, implicitement ou explicitement. Dans le cas de *Rue Josaphat*, de *L'Amour à boire*, de *Manipulations* et de *Intrusions*, les quatre romans d'Andriat de notre corpus explicitement ancrés dans l'espace belge, le lieu du récit prend une place beaucoup plus importante que dans les autres romans de l'auteur : noms de rues, itinéraires dans la ville, parcs et lieux reconnaissables... Cela a non seulement pour effet de donner une dimension belge au récit, ce qui permettrait aux lecteurs belges de mieux s'identifier aux personnages : cet ancrage géographique participe aussi d'un enrichissement des textes, leur conférant une profondeur que les autres titres ne possèdent pas, ou alors dans une moindre mesure.

De même manière, les disparités entre les romans pour adolescents de Gudule parus au cours de la période qui nous concerne sont étonnantes. Il a déjà été mentionné que la production de cette auteure est quantitativement riche et qualitativement inégale. En plus de ses 13 romans pour adolescents de plus de 12 ans parus en version

²³ On retrouve le même schéma du déplacement géographique dans *Trop moche pour toi* de la même auteure, paru en 2007 et ne faisant donc pas partie de notre corpus : Pervenche, jeune adolescente belge mal dans sa peau, suit sa grand-mère Zoa en Turquie.

inédite entre 1995 et 2005, elle a publié durant ces années, sous divers pseudonymes²⁴, un recueil de nouvelles, plus de 15 nouvelles, près de 15 romans pour adultes, et de nombreux livres pour enfants. Parmi ses romans à l'étude ici, neuf situent leur action en France. Dans l'ensemble, ces neuf romans font peu de cas de l'espace narratif autre que l'école ou la maison, et présentent des récits assez similaires : narration à la première personne (dans six cas sous forme de journal intime) se rapprochant d'une « littérature pétasse » (l'expression est de Gudule elle-même), genre d'écriture qui, déclare l'auteure, « m'a amusée un certain temps [...] car c'était un exercice de style rigolo », mais qui désormais lui « sort par les oreilles » (Labosse, 2007c). La trame de ces romans se résume, à peu de choses près, à celle-ci : une adolescente tombe amoureuse d'un garçon, leur relation se bute à quelques obstacles qui se soldent le plus souvent par un *happy-end* mielleux. La plupart de ces romans comptent sans doute parmi les « trois-quarts de [ses] romans pour la jeunesse vis-à-vis desquels [Gudule a] un regard très sévère » (Labosse, 2007a)²⁵. *Étrangère au paradis* et *Notre secret à nous* sont ceux qui, par leur thème, s'éloignent le plus de la « littérature pétasse » pour aborder des thèmes plus sérieux (la bisexualité dans le premier cas, le viol dans l'autre). Significativement, ces deux romans sont, chez Gudule, parmi ceux qui complexifient davantage l'espace narratif.

²⁴ Anne Liger-Belair utilise comme noms de plume Anne Duguël, Anne Guduël, Anne Carali et, pour la jeunesse, Gudule.

²⁵ Dans ce cas, pourquoi les avoir écrits, peut-on se demander? Sans doute adopte-t-elle la philosophie que Lena propose à sa mère, écrivaine, dans *Étrangère au paradis* :
« – Tu ne peux pas mettre tes scrupules dans ta poche, juste une fois? Qu'est-ce que ça te coûterait? [demande Lena à sa mère].
– Beaucoup. Mon intégrité, en particulier.
– Arrête, il y a plein d'écrivains qui mènent deux carrières en parallèle : la commerciale pour bouffer et la littéraire par passion. Ce ne sont pas des salauds pour autant! » (p. 92).

Le roman *Villa des dunes*, qui aborde les thèmes de la pédophilie et de la délinquance, situe quant à lui son action en Belgique, sur la côte de la mer du Nord plus précisément. Le paysage est beaucoup plus solidement campé que dans la plupart des romans de Gudule ayant la France pour décor. Plus éloignés encore de cette littérature commerciale et facile vis-à-vis laquelle Gudule a un œil sévère sont les romans narrés à la troisième personne de la série des Rose : *La Vie en Rose*, *Soleil Rose* et *La Rose et l'Olivier*. Le premier de ces romans situe son action en Belgique et les deux suivants au Liban. Ainsi qu'il sera démontré plus loin, l'espace narratif occupe dans ces romans une place prépondérante. Parallèlement, le personnage de Rose est beaucoup plus construit que ceux des romans prenant la forme de journaux intimes. L'ensemble des personnages des romans de Gudule compose une foule assez hétérogène. Il y a Delphine, adolescente jolie et dégourdie, qui s'amourache de son professeur d'art plastique dans *L'Amour en chaussettes*. Il y a Gina, jeune fille m'as-tu-vu que tout le monde aime et dont le rêve de participer à une télé-réalité se transforme en cauchemar dans *Regardez-moi*. Il y a aussi Hélène, rêveuse et splendide, qui tombe sous le charme d'un mort pas si mort que ça dans *Le Garçon qui vivait dans ma tête*. Aux côtés de ces personnages relativement superficiels se tiennent toutefois des personnages d'une toute autre teneur, d'une toute autre saveur, d'une bien plus grande profondeur : Rose, adolescente chétive des années 1960, qui tombe entre les griffes d'un quinquagénaire qui multiplie les détournements de mineures, et Anna, jeune fille au physique un peu ingrat, qui subit les assauts du père des enfants qu'elle garde lors de vacances à la mer. Ces deux jeunes filles ont d'autres points communs que le fait de plaire aux hommes

d'âge mûr : leur physique se ressemble à s'y méprendre. Anna déteste son corps : « ce nez d'un kilomètre de long, ce cou trop maigre, ces yeux trop petits, cette coupe trop courte et pleine d'épis » (Gudule, 2000, p. 32). Rose, quant à elle, est « le genre souffreteuse à la limite de l'anorexie. Un nez trop long, des lèvres trop minces, une petite tête aux cheveux ras posée sur un frêle cou de victime, pas de seins, pas de hanches... » (Gudule, 2003, p. 13). Ressemblance étonnante que l'on constate encore chez Rézi dans le roman *La Chambre de l'ange*, qui dépasse les limites de notre corpus parce que paru en 2007 : « D'un peigne sans illusion, j'ébouriffe mes cheveux courts. C'est vrai que cette coiffure accentue ma maigreur, mon nez long, mon cou interminable » (Gudule, 2007, p. 129). Encore un roman dont l'action se déroule en Belgique, dans les années 1960; comme Rose, Rézi est une représentation autobiographique de Gudule.

Jean-Marie Defossez et Claude Raucy font davantage que les autres auteurs varier les lieux de leurs récits. Ne se limitant pas à la France ou à la Belgique, ils font voyager leurs lecteurs au Groenland (*Aïninak*, Defossez), en Afrique de l'Ouest (*Les Enfants soldats*, Defossez), en Italie (*Comme une cicatrice*, Raucy), en Allemagne (*Le Garçon du Wannsee*, Raucy), en Suisse (*Tu voles, Grégoire!*, Raucy) et aux Pays-Bas (*Le Journal de Wieke Van Os*, Raucy).

Enfin, Xavier Deutsch propose aux jeunes lecteurs des romans à géographie variable, faisant naître des pays imaginaires ou transformant au gré de sa plume des pays réels. Si le seul de ses romans à s'ancrer dans la Belgique est *Tombé du camion*, et que celui-ci propose l'image transformée d'une Belgique quasi totalitaire dominée par

l'armée étatsunienne, le pays où vit l'auteur n'est toutefois pas complètement absent de ses autres romans. Dans *La Petite Sœur du Bon Dieu*, Lola, la jeune protagoniste française, a des origines belges par sa mère. Lorsqu'on demande à Lola qui détient le grand Pouvoir, ne sachant trop que répondre, elle s'essaie : « la presse? l'ONU? l'Armée du salut? Greenpeace? la Ligue royale belge protectrice des oiseaux? le CIO? Coca-Cola? MLF? IBM? » (Deutsch, 1995, p. 54). Parmi ces réponses, la Ligue royale belge protectrice des oiseaux semble un peu décalée... Dans *Pas de soleil en Alaska*, lorsque les héros reviennent dans leur Suchum natal (province imaginaire de Russie) après une guerre « de l'autre côté de l'océan », ils racontent que parmi les soldats envoyés, il y avait « [q]uatre Chiliens, dix-huit Sénégalais, quatre cent Mongols, *quatorze Belges*, dix Norvégiens, vingt-quatre Néo-Zélandais, mille Marocains, deux Français » (Deutsch, 1996, p. 21; nous soulignons). Mis à part les Marocains et les Mongols, dont les effectifs sont remarquablement élevés, les Belges comptent un nombre de soldats respectable. Qui plus est, « ce sont les Belges qui avaient les meilleurs fusils. Alors ils les vendaient aux soldats des autres pays *pour s'acheter de la bière* » (*ibid.*, p. 22; nous soulignons). Dans *Allez! Allez!* enfin, il est question des « atrocités commises au Congo par les Belges à l'encontre des indigènes » (Deutsch, 1997, p. 17).

Au Québec, aucun roman de notre corpus n'ancre son récit ailleurs qu'au Québec sans qu'intervienne au moins un personnage québécois ou des références liées à la « belle province ». Dans *Le Temps s'enfuit* de Stanley Péan, la plus grande part de l'action prend place à New York, mais ceci à la faveur d'un voyage spatio-temporel qui fait passer Marlon directement de sa salle de musique à Montréal à une ruelle sordide

de la mégapole étatsunienne. *Et si quelqu'un venait un jour*, roman de Marie-Danielle Croteau qui se déroule sur un atoll polynésien, fait intervenir le Québec par l'entremise de Mira, une jeune québécoise qui, suite à un naufrage, vient partager, avec son lot de souvenirs et de regrets, la solitude de Teiki. Dans *Lettre à Madeleine*, de la même auteure, le lien avec le Québec est plus ténu et tient au fait que dans l'esprit de Kyhana, héroïne du roman vivant en Afrique centrale, revient sans cesse le souvenir de Madeleine, une Québécoise qu'elle a connue. D'autres romans, à savoir les deux tomes des *Carnets du Mouton noir* de Marie-Danielle Croteau, *Un cadavre de luxe* de Robert Soulières, les deux tomes de *La Chambre d'Éden* d'Anique Poitras et *La Disparition* de Charlotte Gingras, mettent en scène des Québécois qui voyagent à l'étranger. Enfin, de tout le corpus, celui qui propose à première vue le moins de liens avec le Québec est *L'Épingle de la reine* de Robert Soulières, relatant une enquête du Chevalier de Chambly dans une France probablement médiévale, dans un récit truffé d'anachronismes. Le Québec est loin de tout cela, mais pourtant le lecteur rencontrera un bon nombre de québécismes (par exemple « gravelle » et « déguedine ») et de références à la « culture » québécoise (Pacini, l'argent Canadian Tire, les déménagements par le clan Panneton le 1^{er} juillet).

De part et d'autre du corpus, le nombre de romans ancrés au Québec ou en Belgique est évidemment suffisant pour que l'analyse que nous nous apprêtons à en faire permette de tirer des conclusions intéressantes et pertinentes concernant la construction d'un imaginaire national dans le discours romanesque pour la jeunesse au Québec et en Belgique entre 1995 et 2005.

LA LANGUE ET L'ACCENT

Un premier regard sur le discours romanesque proposé par ces corpus permet déjà de constater dans l'ancrage national une différence marquée au plan de la langue. Selon Anderson, la langue est une composante essentielle de l'imaginaire national, étant intrinsèquement liée à la genèse des nations :

dès le départ, la nation a été conçue dans le langage, non dans le sang, et [...] on [peut] être « invité à entrer dans » la communauté imaginée. Ainsi, de nos jours, mêmes les nations les plus insulaires acceptent le principe de *naturalisation* (mot merveilleux!), si difficile que puisse être sa traduction concrète (Anderson, 1996, p. 149; l'auteur souligne).

La langue est d'une importance marquante dans ce processus de « naturalisation », comme en témoignent les récriminations d'un boucher raciste dans le roman *Quand la bête est humaine* de Stanley Péan : « Ils m'écœurent : ils viennent chez nous, on les accueille avec toute la bienveillance du monde, mais ils ne sont même pas foutus d'apprendre notre langue! S'il n'en tenait qu'à moi, je les aurais tous renvoyés dans leur pays depuis longtemps! » (Péan, 1997b, p. 96). Le fait de parler français est vu à la fois comme une marque de respect pour les habitants de la terre d'accueil, en l'occurrence ici le Québec, et comme une nécessité absolue pour faire partie de la « communauté imaginée » décrite par Anderson. Ce dernier ajoute :

L'œil est à l'amant – cet œil ordinaire avec lequel il est né – ce que la langue – celle dont l'histoire a fait sa langue maternelle – est au patriote. À travers cette langue, découverte dès le sein maternel, mais dont on ne se sépare qu'à la tombe, des passés sont restaurés, des camaraderies imaginées, des futurs rêvés (Anderson, 1996, p. 158).

Au Québec comme en Belgique, cette langue maternelle ne peut être définie simplement comme « langue française » : les variantes locales imposées au français

normatif teintent cette langue d'une couleur particulière. Au Québec, les auteurs n'hésitent pas à emprunter à la langue spécifique du Québec afin d'enrichir leurs textes, et ces emprunts sont loin de se limiter au registre familier dans le discours rapporté, bien que l'on en trouve bon nombre d'exemples (des jurons tels que « godême » dans *Le Trésor de Brion*, « ostifi » dans *La Chute du corbeau* et *L'empreinte de la corneille*, « crise » et « tabarnak » dans *Journal d'un bon à rien* ou des expressions familières telles que « siffleux » pour marmotte dans *Hiver indien*, « bête puante » pour putois dans ce même roman ou « avoir du bacon » dans *Le Trésor de Brion*, pour n'en nommer que quelques-uns). On retrouve également des éléments du langage québécois dans la narration, par des formes syntaxiques courantes au Québec mais non utilisées en France (comme « être rendu quelque part », qui revient dans un bon nombre de romans, ou « s'ennuyer de quelqu'un ») et par l'emploi de québécismes courants que l'on n'associe pas au langage populaire, soit parce qu'ils n'ont pas d'équivalent en France, soit parce que leur usage est généralisé (par exemple « orignal » pour élan, « blé d'inde » pour maïs, « tuque » et « mitaines » pour bonnet et moufles, « maringouins » pour moustiques).

Si cela peut paraître aller de soi pour un lecteur québécois, ce n'est pas nécessairement le cas en Belgique. La plupart des romans belges du corpus à l'étude présentent si peu de belgicisms que lorsqu'il en croise un, le lecteur est en droit de se demander s'il ne s'agit pas d'une coquille.

Prenons par exemple trois romans de Frank Andriat : *La Remplaçante*, publié en 1996, *Tabou*, publié en 2003, et *Mon pire ami*, roman hors-corpus parce que publié en

2006, trois romans qui mettent en scène des personnages communs. Dans le premier, nous avons compté sept expressions spécifiques au français de Belgique, relevant du lexique, de la syntaxe et des expressions²⁶. Dans le roman *Tabou*, le nombre de belgicisms passe à quatre²⁷. Enfin, dans *Mon pire ami*, aucun belgicisme n'a été relevé suite à notre examen attentif.

Il est intéressant de souligner le contexte éditorial dans lequel sont parus ces trois romans. C'est la maison d'édition Memor qui a publié *La Remplaçante* en 1999. Or, dans une entrevue avec Lionel Labosse en 2007, l'auteur déplorait le fait que ce roman, vendu à plus de 30 000 exemplaires sur le marché belge (le nombre de ventes avait atteint 40 000 à la fin de 2008), n'ait pas réussi à traverser la frontière française. Au moment où Andriat a publié *Tabou* aux éditions Labor, cette maison belge venait, selon l'auteur, de « se lancer sur la France avec, visiblement, de gros moyens » (propos de Frank Andriat dans Labosse, 2007b). Malheureusement, les éditions Labor ont dû, comme Memor, cesser leurs activités en 2007. Enfin, *Mon pire ennemi* a été publié chez Grasset, un éditeur français. Andriat affirme d'ailleurs à cet égard : « [d]epuis mes deux romans chez Grasset-Jeunesse, j'ai l'impression d'exister plus en tant qu'écrivain aux

²⁶ Certaines de ces expressions reviennent à plusieurs reprises dans le roman : le « journal de classe » pour l'agenda scolaire (Andriat, 1999 [1996], p. 22 et 31), et un « banc » désignant l'ensemble du bureau de classe : « Je croise les bras sur le banc et j'y pose douillettement la tête » (*ibid.*, p. 52; voir aussi p. 16, 28, 34, 46, 52, 53 et 109) : on imagine mal le personnage s'installer ainsi sur son siège...). D'autres belgicisms ne sont présents qu'à une reprise : un « frotte-manche » pour un lèche-botte (*ibid.*, p. 40), « dire quoi » pour dire ce qu'il en est (*ibid.*, p. 68), une « cote » pour une note (*ibid.*, p. 90), et l'expression « garder l'église au milieu du village » qui, en Belgique, signifie pacifier (*ibid.*, p. 66).

²⁷ Deux sont de l'ordre du lexique : le verbe « chipoter » utilisé dans le sens de tripoter (Andriat, 2003, p. 24), et « septante », équivalent de soixante-dix (*ibid.*, p. 29). Le troisième belgicisme est l'expression « se retourner *sur* quelqu'un », qui signifie ne pas se soucier de cette personne, ou simplement ne pas se retourner sur son passage (*ibid.*, p. 79). Dans tous les cas, on ne trouve qu'une seule occurrence de ces belgicisms.

yeux de beaucoup de monde » (*ibid.*). Bien entendu, cette plus faible présence de particularismes linguistiques dans les romans belges pourrait s'expliquer par le fait que la langue belge diffère moins de la norme française que la langue québécoise. Mais au-delà, il y a fort à parier que la diminution de la quantité de particularismes linguistiques dans le texte n'est pas sans lien avec le désir de rejoindre un plus large public en séduisant la France. Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg désignent ce genre de phénomènes comme des signes d'un « entrisme adaptatif » :

L'entrisme adaptatif ou de conversion apparaît au cours du processus d'émergence et de légitimation de l'écrivain : lorsqu'il commence à obtenir une certaine reconnaissance en France, l'auteur procède alors à l'effacement des marques belges dans son œuvre et à la francisation de son cadre (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 158).

Ce souci de lisibilité pour les lecteurs français auxquels sont, pour une bonne part, destinés les romans belges pour la jeunesse, nous amène à aborder un autre cas de figure, que l'on peut observer dans les romans *L'Étincelle* de Jean-Marie Defossez, *La Vie en Rose* et *Villa des dunes* de Gudule ainsi que dans *Le Château des contes* de Claude Raucy. Ces romans empruntent aux spécificités du langage belge, mais cela en marginalisant ces spécificités par l'ajout de définitions dans un lexique ou des notes de bas de page (qui sont justifiées par le fait que ces quatre romans sont parus en France ou au Québec, en non en Belgique). Là où la chose devient franchement incongrue, c'est lorsque ces notes ou explications se retrouvent dans des romans publiés en Belgique, comme c'est le cas par exemple dans *Fous pas le camp, Nicolas!* de Claude Raucy, où une note spécifie ce que tout Belge sait, à savoir que la « rhéto » est la dernière année du cycle secondaire (Raucy, 1997, p. 18), ou encore, dans l'édition de 2008 du *Journal de*

Jamila de Frank Andriat, au début de laquelle figure un « avertissement au lecteur » qui explique brièvement le système d'éducation secondaire en Belgique²⁸ (Andriat, 2008 [1986], p. 4)! Significativement, les quatre romans auxquels nous avons fait référence au début de ce paragraphe sont parmi ceux qui accordent le plus de place à la langue belge. On doit alors se poser la question : les particularismes du français de Belgique n'auraient-ils de valeur que comme instruments d'exotisme?

Le roman *Manipulations* et sa suite, *Intrusions*, écrits par Frank Andriat et André-Paul Duchâteau, posent le problème de l'inscription linguistique belge sous un autre angle. Ces romans ont beau camper leur récit dans un cadre de toute évidence bruxellois (références culturelles, toponymie du quartier de Schaerbeek, etc.), le langage n'accuse aucun ancrage belge. Ces romans sont écrits dans un français on ne peut plus *français*, tellement châtié qu'il en devient presque surfait, pouvant amener le lecteur à se demander à quel genre d'adolescent narrateur il devrait croire. Les quelques expressions jeunes et branchées qui rehaussent heureusement le texte ne dénotent aucune belgitude. En réalité, la seule touche belge dans ce français lissé arrive à la toute fin du deuxième roman, *Intrusions*, alors que le protagoniste Marc Duchamp va sonner à la porte de son ami Ludo. En l'absence de cet ami, c'est sa mère, la concierge de l'immeuble, qui lui répond. Ce passage haut en couleurs vaut d'être cité :

- Salut Marc! T'as besoin de quoi?

²⁸ Nous plaçons les glossaires à la fin des romans *Notre secret à nous* de Gudule et *La forêt d'Apollinaire* dans une autre catégorie, puisque les mots qui y sont définis relèvent d'une langue locale et non nationale (le wallon ou les expressions propres à une région précise et limitée). Nous plaçons également dans cette catégorie le paratexte définissant le lexique utilisé dans les romans de Michel Noël, expliquant des mots de langues autochtones ou liés au langage particulier des camps forestiers du nord du Québec, dans *La Disparition* de Charlotte Gingras, traduisant des mots innus, et dans *Le Trésor de Brion* de Jean Lemieux, qui reprend des termes madelinots.

- Je ne vous dérange pas? Votre après-midi n'a pas été des plus calmes!
- Ouille, ouille, ça, tu l'as dit, gamin! [...] Qu'est-ce qui se passe une fois dans cet immeuble? Ça me cabosse la cafetière des stuuts pareils. Tu imagines qu'on croille que je fais pas bien mon boulot? (Andriat et Duchâteau, 2004, p. 84-85).

Un véritable bouquet de clichés! Cette femme enchaîne en quelques phrases des expressions typiquement bruxelloises : « t'as des frites dans les oreilles ou quoi? » (*ibid.*, p. 85), « mon ket » pour mon enfant (*ibid.*, p. 85), « une fois » (*ibid.*, p. 84 et 106), « rester stijf comme des piquets de clôture » (*ibid.*, p. 106), « manneke » pour jeune homme (*ibid.*, p. 107), « plattekeis » pour fromage blanc (*ibid.*, p. 108)... Or, ce langage ne semble être employé que pour son côté cocasse, voire pour être tourné en ridicule. Au cours de sa conversation avec elle, Marc pense : « Bruxelles-plage! Chaque fois que je discute avec la concierge, je me paie une tranche de rire intérieur » (*ibid.*, p. 85). Le regard que porte l'adolescent sur cette « grosse dame bien sympathique [...] plus succulente qu'une gaufre au sucre » (*ibid.*, p. 85) et dont on ne connaîtra jamais le prénom frise la condescendance. À la seconde et dernière apparition de la concierge dans le roman, c'est un autre personnage qui est frappé par son langage : « Madame Davidson se tourne vers [la concierge] d'un air étonné. La fringante secrétaire [...] est visiblement habituée à un autre niveau de langue » (*ibid.*, p. 106). Cette secrétaire ne travaille-t-elle pas dans une école de Schaerbeek, quartier populaire de Bruxelles? Son étonnement et la condescendance de Marc présentent-ils l'avis que le lecteur devrait lui-même avoir devant un individu utilisant un tel langage? Significativement, la mère de Ludo est le seul personnage dans les deux romans dont on transcrive les fautes de prononciation (« croille » (*ibid.*, p. 85) pour croit, « Alleï! » (*ibid.*, p. 106) pour Allez!).

Il faut évidemment garder à l'esprit, lorsque l'on compare l'ancrage linguistique belge et québécois dans nos corpus, que les belgicisms sont encore souvent perçus comme des fautes de français à proscrire²⁹ (voir par exemple Cléante, 2000 et Lebouc, 1998), alors que le langage québécois, peut-être grâce à l'Office québécois de la langue française qui a légitimé un certain nombre de québécismes, semble être plus accepté en littérature. L'élève belge qui oserait un « avoir difficile » ou un « ce plat me goûte » dans une dissertation a certainement plus de chances d'être « corrigé » par son professeur que l'élève québécois qui emploierait « avoir le goût » ou « tomber en amour » dans le même contexte.

Lise Gauvin soutient que « [ce] que l'écrivain québécois a en commun avec ses collègues des autres littératures francophones, c'est [...] une *surconscience linguistique*, c'est-à-dire une conscience particulière de la langue qui devient ainsi un lieu de réflexion privilégié » (Gauvin, 2003, p. 19; l'auteure souligne). Si tel est le cas, il semble que les conséquences de cette « surconscience linguistique » soient bien différentes, en ce qui concerne le roman contemporain adressé aux adolescents, au Québec, où elle incite l'auteur à faire usage de particularismes linguistiques tout en offrant bien souvent une réflexivité sur le langage, et en Belgique, où les auteurs ont plutôt tendance à « sur-

²⁹ Le cas des éditions Mijade est révélateur à ce propos. Mijade, éditeur jeunesse belge, réédite depuis 2007 plusieurs romans pour adolescents parus initialement chez Labor ou chez Memor, suite à la cessation des activités de ces maisons d'édition. Les textes qu'ils republient sont laissés tels quels, sauf en ce qui concerne certains belgicisms, qui sont « corrigés », nous a-t-on affirmé lors d'un entretien téléphonique, ceci afin d'assurer la lisibilité des textes en France.

corriger » leurs textes pour en éliminer toute trace locale parce qu'ils se trouvent dans un état d'« insécurité linguistique³⁰ » (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 58).

L'exemple du roman *Intrusions* nous amène à entrevoir une autre dimension du langage, à savoir celle de l'accent, composante phonique essentielle puisqu'elle est la première que l'on perçoit à l'écoute d'une langue. Bien que l'accent ne soit que très rarement transposé à l'écrit dans l'ensemble du discours romanesque étudié ici, les réflexions sur l'accent, elles, ne manquent pas. Du côté de la Belgique, l'accent belge est quelquefois attribué à des personnages sympathiques. Rose, dans *Soleil Rose* de Gudule, est accueillie au consulat de Belgique par « un charmant rouquin à l'accent wallon » (Gudule, 2004, p. 207), le secrétaire qui offrira à la jeune fille et son amoureux la solution idéale pour résoudre leurs problèmes familiaux. Colette, protagoniste de *L'Amour mauve*, tombe amoureuse d'un garçon qui a « un léger accent de Flandre » (Coran, 2005, p. 13). L'accent belge de ces deux personnages n'est souligné avec aucune condescendance, ce qui n'est pas toujours le cas. En Belgique, en matière de langue comme en matière d'édition, il est évident que le poids français est écrasant. Ainsi, dans *La Chambre de l'Ange*, roman paru en 2007 et dépassant donc les limites de notre corpus, la mère de la protagoniste ressent pour sa belle-sœur française une jalousie haineuse qui tient à leurs origines différentes. L'accent belge est présenté comme honteux :

³⁰ « Le mot [insécurité linguistique] désigne le produit psychologique et social d'une distorsion entre la représentation que le locuteur se fait de la norme linguistique et celle qu'il a de ses propres productions. Il y a insécurité dès que le locuteur a d'une part une représentation nette des variétés légitimes de la langue (norme évaluative) mais que, d'autre part, il a conscience de ce que ses propres pratiques langagières (norme objective) ne sont pas conformes à cette norme évaluative » (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 58).

Chez nos mères, [les] dissonances étaient [...] flagrantes. La mienne, originaire des pays rédimés, *ne pouvait se défaire* d'un accent mi-wallon, mi-allemand de paysanne ardennaise *qui l'affectait beaucoup*. D'autant que le parler aristocratique de sa belle-sœur – née Antoinette de Burgon – la renvoyait sans cesse à sa basse extraction. Elle vouait donc à cette « Française pédante » une rancune tenace (Gudule, 2007, p. 9; nous soulignons).

La France possède une aura tout aussi enviable dans *Helena Vannek* d'Armel Job.

La mère d'Helena jouit dans la famille d'une position toute particulière :

Maman était Française. Elle ne fit jamais l'effort de parler correctement "notre langue de sauvages" [le Flamand], selon son expression. [...] Elle] reprenait continuellement notre accent [en français]. [...] Bien qu'elle n'eût que son certificat d'études, maman estimait que sa qualité de Française valait tous les diplômes du monde (Job, 2005 [2002], p. 17).

Helena n'approuve pas explicitement sa mère, mais le fait même que cette jeune flamande écrive son journal en français paraît lui donner raison. Dans un autre roman du même auteur, *De la salade*, le curé, du fait de son accent, possède un charme certain : « Tout le monde se délecte de son éloquence. Il a une belle voix, *il parle le français avec l'accent des Français*. » (Job, 2000, p. 19; nous soulignons). Au contraire, l'accent belge est encore une fois honteux. Alfredo, le père du protagoniste du roman, s'écoute demander au père Anselme comment il devra « payer » les études de son fils, et regrette le fait que « [d]ans [sa] bouche [...], le verbe compren[ne] au moins trois y » (*ibid.*, p. 58). Le père Anselme, en prononçant « *péer* » (*ibid.*, p. 59; l'auteur souligne), paraît beaucoup plus raffiné et, du coup, plus respectable; plus *français*, en somme.

Au Québec, le fait même que l'accent québécois des personnages ne soit que très rarement signalé témoigne du fait que l'accent n'est nullement problématique, aucunement remis en question dans ce corpus. Dans *Les Carnets du mouton noir*,

l'accent québécois devient même un élément qui incite à l'établissement du contact entre voyageurs (Croteau, 1999b, p. 96). Par ailleurs, la figure du Français est à la fois moins fréquente et moins idéalisée du côté québécois de notre corpus. Dans *Y a-t-il un raisin dans cet avion* (roman de Raymond Plante paru en 1988 et sortant des limites de notre corpus), un groupe d'élèves québécois se retrouve en France pour présenter une pièce de théâtre de leur création. Se questionnant sur la réception que leur réserveront leurs cousins français, François Gougeon, le héros du roman, se moque gentiment des Français : « Qu'est-ce qu'ils penseraient de la pièce, ces Français qui se croient nos cousins et qui imaginent des Indiens folkloriques à tous nos coins de rue et la neige éternelle sur nos montagnes? » (Plante, 1991 [1988], p. 81). Malgré le fait que François ressente très fortement ses lointaines origines françaises (ce qui le mènera à soutenir, devant la tour Eiffel, que les Québécois devraient bénéficier d'un traitement de faveur dans les files d'attente pour les attractions touristiques : « on est cousins ou on ne l'est pas! » [*ibid.*, p. 70]), il est loin d'idéaliser la France. Son regard sur Paris est sans concession : la Seine est brune et vaseuse (*ibid.*, p. 77), les gens ont l'air pressé (*ibid.*, p. 62), éviter les crottes de chiens transforme les promenades dans Paris en un sport dangereux (*ibid.*, p. 19), le service dans les restaurants est tout sauf courtois (*ibid.*, p. 89-90)... et François laisse entendre qu'ils ne font pas assez attention à leur langue (*ibid.*, p. 76-77). Pour François Gougeon, la langue française doit être respectée : comme le lui a fait comprendre son père, sa langue maternelle importe plus que toutes les autres, parce que c'est celle qui lui vient dans ses rêves (*ibid.*, p. 80). Alors, devant son patron qui sert à ses clients des *hot-dog steamés*, il n'hésite pas à proposer des « hot-

dogs vapeur » (Plante, 1991, p. 19), et préfère le remue-méninges au *brainstorming* que propose son professeur de français (Plante, 1991 [1988], p. 82). Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser allègrement et sans complexe des québécismes comme « avoir le goût » et « une blonde »...

Il semble donc que tant du côté du lexique que du côté de l'accent, le clivage soit moins important entre la langue populaire et la langue de la littérature au Québec qu'en Belgique. Cela pourrait expliquer l'ancrage moins important de la langue belge que de la langue québécoise dans la sphère littéraire. Il reste tout de même que l'absence de particularismes linguistiques belges dans plusieurs romans de notre corpus, de même que leur inscription problématique dans d'autres romans, ne peut que renforcer chez le jeune lecteur l'idée que les belgicisms sont indésirables ou même, dans le cas d'*Intrusions*, risibles. Au contraire, l'inscription du français québécois dans les romans du Québec participe d'une certaine manière à la légitimation de cette langue. Discutant des variantes régionales de la langue, Bourdieu écrit dans *Ce que parler veut dire* que les critères du langage (langue, dialecte, accent)

sont l'objet de *représentations mentales*, c'est-à-dire d'actes de perception et d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance, où les agents investissent leurs intérêts et leurs présupposés, et de *représentations objectales*, dans des choses (emblèmes, drapeaux, insignes, etc.) ou des actes, stratégies intéressées de manipulation symbolique qui visent à déterminer la représentation (mentale) que les autres peuvent se faire de ces propriétés et de leurs porteurs (Bourdieu, 1982, p. 135-136; l'auteur souligne).

Il appert dans le cas qui nous intéresse que, dans l'ensemble, les Québécois apprécient et reconnaissent leur langue, alors que les Belges la *perçoivent* mais ne l'*apprécient* pas, la *connaissent* mais ne la *reconnaissent* pas comme valable. En outre, l'usage qui est fait

de la langue belge dans les romans de notre corpus agit à la manière de *représentations objectives* qui invitent leurs lecteurs belges à se faire une idée négative de leur propre pratique de la langue. Cela n'est pas anodin puisque suivant Bourdieu, nous pensons que « les traits et critères [d'une langue régionale], dès qu'ils sont perçus et appréciés comme ils le sont dans la pratique, fonctionnent comme des signes, des emblèmes ou des stigmates, *et aussi comme des pouvoirs* » (*ibid.*, p. 136; nous soulignons). Au Québec, l'emploi dans les romans d'éléments linguistiques québécois ne signifie pas nécessairement que cette langue soit affectivée et entièrement assumée par l'auteur, mais sa présence dans un cadre littéraire, et son emploi sans trace de condescendance, fonctionne comme une stratégie de légitimation. Au contraire, l'habitus linguistique des auteurs belges semble les pousser vers l'hypercorrection que Bourdieu, historiquement, associe à la classe petite-bourgeoise :

Le rapport malheureux que les petits-bourgeois entretiennent avec leurs propres productions (et, en particulier, avec leur prononciation, qu'ils jugent [...] avec une sévérité particulière), leur sensibilité spécialement vive à la tension du marché et, du même coup, à la correction linguistique, chez soi et chez les autres, qui les pousse à l'hypercorrection [...], sont l'effet d'un divorce entre les schèmes de production et les schèmes d'appréciation : divisés en quelque sorte contre eux-mêmes, les petits-bourgeois sont à la fois les plus « conscients » de la vérité objective de leurs produits [...] et les plus acharnés à la refuser, à la nier, à la démentir par leurs efforts (*ibid.*, p. 85).

En somme, tout converge pour démontrer que la langue belge ne constitue en rien une composante positive de l'imaginaire national belge, alors qu'au Québec, dans les romans pour la jeunesse, la langue québécoise permet de rassembler lecteurs et personnages en une « communauté imaginée » qui invite à l'identification nationale et, en cela, participe à l'imaginaire national québécois.

LE RAPPORT À L'HISTOIRE

Si la nation est une « communauté imaginée à travers le langage », elle est également perçue comme « une fatalité *historique* » (Anderson, 1996, p. 149; l'auteur souligne). L'histoire est en effet un élément essentiel et fondateur de la nation et, du coup, de l'imaginaire national, et ce même si (ou d'autant plus que...), selon Gellner, « les lambeaux ou tissus de culture que le nationalisme utilise ne sont souvent que des inventions historiques arbitraires » (Gellner, 1989, p. 87). Le travail de l'historien est en effet, en quelque sorte, un travail de création, la mise en place d'éléments disparates auxquels il donne un sens. Paul Veyne écrit à ce sujet que « [c]omme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise, fait tenir un siècle en une page » (Veyne, 1996, p. 14). Ainsi que le souligne Anderson, « [i]l peut sembler paradoxal que les objets de tous ces attachements soient "imaginés" [...]. Mais, à cet égard, l'*amor patriæ* ne diffère pas des autres affections, où entre toujours une part d'affectueuse imagination » (Anderson, 1996, p. 158). Le roman historique pour la jeunesse est, selon les mots de Thaler et Jean-Bart, « [u]ne petite fabrique de légendes et de mythes qui remontent aux origines de la création d'un pays, qui déroulent la trame des événements qui justifient son existence et sa raison d'être » (Thaler et Jean-Bart, 2008, p. 29).

Au Québec, la littérature pour la jeunesse est véritablement née avec le roman historique (voir Thaler et Jean-Bart, 2008, p. 29). La part qu'il occupe aujourd'hui dans l'ensemble des romans pour adolescents publiés au Québec est toutefois assez mince, comme nous l'avons souligné au chapitre précédent. Au sein de notre corpus québécois, le seul roman dont l'action est campée avant le XX^e siècle est *Maina*, dont le récit prend

place il y a 3000 ans, dans un Québec qui ne porte pas encore ce nom et qui ne connaît pas encore la domination de l'homme blanc. Bien documenté quant aux pratiques de chasse et de pêche de différents peuples autochtones nord-américains, ce roman présente une interprétation intéressante de ce que pouvaient être les croyances de l'époque : esprits tutélaires, grand Manitou, bons et mauvais présages... Certes, ce roman ne présente pas l'histoire du peuple duquel descendent la majorité des jeunes Québécois d'aujourd'hui, mais le lien du sang n'est ici peut-être pas aussi important que le lien territorial. Il serait à ce propos intéressant de savoir si les adolescents québécois de ce début de XXI^e siècle se reconnaissent davantage dans les personnages d'un récit se situant en Gaule, qui sont somme toute leurs lointains ancêtres, ou dans les personnages de *Maina*, avec qui ils n'ont probablement pas de lien de descendance mais dont ils partagent le territoire. À propos de cette présence des liens territoriaux sur les liens de sang, Luc de Heusch écrit :

un récent rapport de l'Institut national d'Études démographiques (1991) établit que plus de dix millions de Français doivent aujourd'hui leur présence en France à l'émigration; plus d'un Français sur cinq possède au moins un parent ou un grand-parent immigré. En remontant plus loin dans le temps, d'autres surprises nous attendent. Alors pourquoi cette lancinante évocation des ancêtres gaulois [...] ? Parce qu'un fantasme [...] persistant nous relie aux plus anciens habitants connus du territoire, intégrés dans une généalogie imaginaire, mythe de fondation de la nation (Heusch, 1997, p. 12).

Quoi qu'il en soit, le roman de Demers met en branle une rhétorique qui rappelle étrangement celle que l'on retrouve au Québec dans les romans historiques contemporains pour la jeunesse qui racontent la Nouvelle-France à travers le personnage du coureur des bois : contestation des valeurs transmises par sa société

d'origine, goût pour la découverte et le voyage, problématisation des idées reçues sur l'Autre, désir de repousser des frontières du territoire. L'importance dans le roman historique destiné à la jeunesse au Québec de la figure du coureur des bois, « personnage emblématique aux aspirations individualistes fortes », est soulignée par Thaler et Jean-Bart (Thaler et Jean-Bart, 2008, p. 30). Tout comme le coureur des bois décrit par ces auteurs, Maïna incarne « la liberté, l'évasion, le voyage, l'aventure, la découverte de mondes inconnus » (*ibid.*, p. 39). Bien que ce soient les circonstances particulières de son mariage forcé avec un homme qui lui répugne qui ont poussé Maïna, fille du Chef, à fuir les siens, elle reste une figure individualiste qui préfère sa liberté et ses aspirations à la vie en société et à ses règles contraignantes. Les hommes du pays de glace que rencontre la jeune femme font quant à eux écho à la figure tout aussi importante que le coureur des bois dans le roman historique québécois : celle « de l'Amérindien, [...] incarnation de l'autre. L'autre, c'est-à-dire l'étranger, celui qui est dehors, de l'autre côté de la frontière du "home" » (*ibid.*, p. 30). Au fil des pages, par sa traversée du sud au nord du territoire actuel du Québec, Maïna repousse les limites de son territoire et se trouve une vocation de réconciliatrice. Les loups lui ont donc donné cette mission, celle de rassembler les peuples, de fonder, à partir de « ses deux pays » (Demers, 2000b [1997], p. 182), un seul territoire. Avec Natak,

ils construiraient un pays. Il y aurait des phoques, des caribous, des loups. [...] Il y aurait de l'eau aussi dans ce territoire nouveau. Des montagnes peut-être. Un vaste ciel. Des arbres? [...] Maïna savait qu'elle portait une forêt en elle. Des bouleaux, des mélèzes, des sapins, des épinettes noires (*ibid.*, p. 206-207).

En somme, par son périple la menant de la vallée du Saint-Laurent à la Baie d'Ungava (en évitant soigneusement l'actuel Labrador, qui appartient à la province de Terre-Neuve depuis 1927), trajet que l'auteure a pris la peine de tracer sur une carte au début de son roman, *Maïna* construit anachroniquement la carte du Québec, justifiant en quelque sorte sa création par l'impression de continuité que construit le paysage. Cette description finale du pays à créer répond à tous les critères du paysage québécois, qui implique d'innombrables panoramas naturels (forêts, taïga, toundra) dans une immensité qu'il est difficile d'imaginer. Qui plus est, le pays de *Maïna* et de *Natak* se construit, comme le Québec, sur un métissage de cultures. « Après s'être enfermé dans une idéologie coloniale, le roman historique renouvelle [...] ses mythes fondateurs » (Thaler et Jean-Bart, 2008, p. 47), écrivent Thaler et Jean-Bart. Ce roman participe certainement, à sa manière, à ce renouvellement.

En regard de ce passé mythique transmis par *Maïna*, Michel Noël présente un passé plus récent mais toujours lié aux Autochtones. Avec son diptyque paru chez Michel Quintin (*Dompter l'enfant sauvage*, tomes 1 et 2 [*Nipishish* et *Le pensionnat*]) et sa trilogie parue chez Hurtubise HMH (*Journal d'un bon à rien*, *Le Cœur sur la braise* et *Hiver indien*), Michel Noël, en racontant l'histoire du jeune métis *Nipishish*, découvre un pan sombre et méconnu de l'histoire récente du Québec. Le parcours initiatique de ce jeune adolescent dans les années 1950-1960 le fait passer, au fil des épreuves, de l'enfance à l'adolescence, du cocon familial à la conscience nationale.

Dans le premier de ces cinq romans, le jeune protagoniste, *Nipishish*, vit (presque) paisiblement dans sa réserve, entouré des siens. S'il constate les injustices et

les abus des Blancs sur son territoire, il ne les voit que de loin, à travers les yeux des adultes et par les camions qui vident la forêt de son bois. Mais le ministère des Affaires indiennes et l'Église catholique ont d'autres plans pour lui : comme les autres enfants de la réserve, il est transporté dans un pensionnat où la priorité sera mise non pas à lui apprendre à lire, à écrire et à compter, mais plutôt à tenter de lui arracher sa culture. L'enfer qu'il vivra dans ce pensionnat est décrit dans le second tome de *Dompter l'enfant sauvage*. La mort de sa mère permettra à Nipishish de quitter le pensionnat pour retourner vivre à la réserve. Dans *Journal d'un bon à rien*, le jeune homme, qui croyait retourner dans le monde auquel il appartenait, est déçu de constater que la vie sur la réserve comporte son lot de problèmes. Cette fois, c'est par lui-même qu'il décide de partir vers la ville, pour tenter sa chance dans une ville de Blancs, dans une école de Blancs. Encore une fois, l'expérience le décourage et, au début du roman *Le Cœur sur la braise*, il quitte brusquement sa nouvelle vie et retourne vers la réserve. Plus que jamais, Nipishish cherche son identité. C'est à travers une lutte pour la sauvegarde de son territoire qu'il réussira enfin à être en accord avec lui-même. Désormais, il ne lui restera plus qu'une quête à accomplir : celle de reprendre possession de lui-même, à travers son dossier confidentiel qu'il volera au bureau des Affaires indiennes. Dans *Hiver indien*, Nipishish et sa douce Pinamen se retireront sur la ligne de trappe, où ils vivront tout l'hiver du produit de leur chasse. Ce n'est que là que Nipishish se résoudra enfin à lire le dossier qui le concerne, ce qui le mènera à aller revendiquer ses droits jusqu'à Ottawa, capitale du Canada, siège du gouvernement qui l'a bâillonné toute sa vie. La fin

du roman correspond à la fin de la quête identitaire du jeune héros, dans un chapitre optimiste portant un titre révélateur : « L'avenir d'un peuple ».

Le récit que forment ces cinq romans est réellement un récit initiatique. À la fin de son *Hiver indien*, Nipishish n'est plus, comme au début de la saga, un enfant qui vit dans sa réserve sans se soucier de ce qu'il y a au-delà : il a réussi à se tailler une place dans un pays qui trop de fois a voulu le faire disparaître. Il a traversé l'épreuve des « pensionnats indiens », des réserves et de la sédentarisation qu'elles imposent, s'est battu contre la destruction des territoires ancestraux des autochtones par la drave, les coupes à blanc, la chasse sportive et excessive, a vécu une escapade dans une de ces familles d'accueil des villes qui « commandent » des Indiens ou des Métis en échange d'un chèque mensuel du ministère des Affaires Indiennes, et toutes ces épreuves l'ont mené à mieux se définir, à trouver son identité.

Ici encore, comme dans *Maina* et dans les romans historiques de la Nouvelle-France, le récit est celui d'un métissage culturel. Nipishish, comme *Pien* dans le roman éponyme, sont de jeunes Métis qui cherchent leur place entre l'univers des Blancs et celui des « Indiens ». En réalité, dans les romans historiques de notre corpus, tout se passe comme si dans l'histoire du Québec, peu importe la période, le thème principal dont découlent tous les récits était celui du métissage. Gage d'ouverture au sein d'un discours romanesque qui, nous l'avons vu au chapitre précédent, pourrait à première vue paraître fermé sur lui-même par la propension qu'il affiche à un arrimage géoculturel national, ce métissage semble également être la clé de la connaissance de soi, de la construction de son identité.

Notre corpus belge recèle des romans historiques d'une toute autre teneur. Dans le cas des romans historiques de Claude Raucy, ce n'est pas tant l'histoire belge qui y est mise de l'avant que l'histoire européenne. *Les mirabelles auront des ailes*, *Le Garçon du Wannsee*, et, en sortant du corpus, *Le doigt tendu* proposent tous trois des variations sur le même thème : la Seconde Guerre mondiale. *Les mirabelles auront des ailes* raconte le périple d'un jeune Français à travers une Europe en guerre, le menant de la Moselle à la Russie pour retrouver son père, engagé de force dans l'armée allemande et fait prisonnier des Russes. Dans *Le Garçon du Wannsee*, c'est l'histoire de David qui est racontée. David est un jeune allemand, catholique malgré son nom, qui côtoie les jeunes hitlériennes et qui, des années plus tard, se repent des erreurs qu'il a commises devant l'apparition de l'enfant qu'il a été. Le Français des *Mirabelles* et l'Allemand du *Wannsee* trouvent leur pendant belge dans *Le Doigt tendu*, à travers le personnage de Pierre, jeune juif belge qui connaîtra la trahison d'un ami et devra fuir, lui aussi, en France. Le destin de ce personnage se tisse à l'échelle de l'Europe; on ne voit pas, dans sa quête initiatique, venir poindre la question nationale.

Chez Armel Job, dont les romans historiques font évoluer leurs personnages de 1930 à aujourd'hui, la Belgique est plus présente. Dans *Les Fausses Innocences*, qui campe ses personnages dans la communauté germanophone du pays, l'auteur évoque le destin d'une jeune Allemande qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, a vu son village devenir belge (Job, 2006 [2005], p. 61-63). Dans *Helena Vannek*, roman ayant la Flandre pour décor, le jeune frère de la protagoniste, Tobie, amène le déshonneur dans sa famille en s'engageant dans la *SS Vlanderen* : « L'effet que ça a fait à papa qui avait

passé quatre ans sur l'Yser en 14, je ne vous le dis pas. » (Job, 2005 [2002], p. 163). Avec *De la salade*, on termine le tour de la Belgique avec un récit planté dans la Wallonie rurale du milieu du XX^e siècle. Dans ce roman, l'histoire est quasi absente. Alfredo, un des deux personnages principaux, n'a pas beaucoup d'affinités avec le passé :

Alfredo vivait dans le présent. [...] De l'histoire apprise à l'école du village, il n'avait retenu que les frontispices qui précédaient les titres de quelques chapitres. [...] Il y avait Jules César dont il pouvait citer la phrase fameuse : « de tous les peuples de Gaule, les Belges sont les plus braves », un serf qui retournait « la glèbe nourricière » sous la muraille d'un château fort, un festin à la cour de Bourgogne, Bonaparte à Liège, le doigt sur le décret de reconstruction du quartier d'Amercœur et enfin le roi Albert scrutant à la jumelle la plaine inondée de l'Yser. L'histoire de l'univers se résumait à ces cinq chromos. Ils suffisaient à clore toutes les interrogations d'Alfredo sur le passé (Job, 2000, p. 79).

Le fait que ces références historiques, résumant pour Alfredo l'histoire de l'univers, soient toutes liées à l'histoire de la Belgique place cette dernière dans une position de force qu'elle n'avait pas dans les romans de Raucy.

Il semble toutefois que dans ces trois romans, l'aspect historique ne soit pas d'un intérêt central. Il se pose plutôt comme un décor, induit une ambiance particulière. Il en va de même pour *La Forêt d'Apollinaire* de Christian Libens : à travers le récit historique romancé du séjour à Stavelot de Wilhelm de Kostrowitsky, qui deviendra Guillaume Apollinaire, ce roman fait l'apologie de la nature ardennaise et de la langue wallonne, véritables enjeux du texte.

Ainsi, du côté belge, le principal élément historique dépeint dans notre corpus est la Seconde Guerre mondiale, qui relie le destin de la Belgique à celui de l'Europe entière. En cela, le clivage est marqué avec notre corpus québécois. Dans celui-ci, la

seule fois où il est clairement question de la Seconde Guerre mondiale, dans *L'Homme de la toundra* de Michel Noël, c'est plutôt pour faire l'éloge de la désertion :

Notre mariage était prévu le même automne à l'église du village quand tout à coup, une simple missive livrée un bon matin par le facteur a fait tout basculer. Mon amoureux devait se rapporter dans les jours suivants à la base militaire de Saint-Jean. On le réclamait sous les drapeaux. La guerre faisait rage en Europe. [...] Il devait [...] être envoyé au front. Il n'avait pas le choix. C'était la conscription! Le recrutement obligatoire des Canadiens français. [...] *Et cette terrible guerre qui se déroulait de l'autre bord, dans les vieux pays, n'était pas la nôtre* (Noël, 2002, p. 36-37; nous soulignons).

La solution qui s'impose à cet homme amoureux n'est autre que la désertion. Comme les Montagnais qu'il a rencontrés lors de sa fuite, il se « préoccupai[t] peu de la guerre » (*ibid.*, p. 40). Cette désertion n'est pas vécue comme une honte, elle est pleinement assumée : « Christophe était un homme brave et si nous avons fui la guerre, c'est au nom de l'amour. Si c'était à refaire, nous n'hésiterions pas à recommencer » (*ibid.*, p. 52).

Il apparaît ainsi qu'au tournant du XXI^e siècle, parmi les quelques romans historiques que l'institution québécoise a retenus, la plus grande part raconte l'histoire du Québec et de ses origines³¹. L'histoire de l'Europe, des « vieux pays » situés « de l'autre bord » de l'océan, est évacuée. En Belgique, l'institution a plutôt reconnu parmi la production de romans historiques les romans présentant une histoire plus européenne que strictement belge. Il est dès lors intéressant de se poser la question : quel est donc le rapport à l'histoire que l'on souhaite mettre en scène?

³¹ Les romans historiques canadiens anglais pour la jeunesse, s'ils sont aussi principalement constitués de romans centrés sur leur propre histoire nationale, se distinguent de leurs équivalents québécois par leur nombre et par l'éventail de périodes historiques qu'ils couvrent (voir Egoff et Saltman, 1990, p. 103-130).

À ce propos, il est important de rappeler les rapports qu'entretient la littérature pour la jeunesse avec le domaine pédagogique. En Belgique comme au Québec, les romans pour adolescents sont utilisés dans les écoles dans le cadre de l'enseignement du français³². Peut-être faut-il trouver là la raison d'une relative désaffection pour le sujet historique belge dans le discours romanesque belge? En effet, l'histoire que l'on enseigne au niveau secondaire en Belgique ne fait intervenir l'histoire belge que dans l'optique plus large de l'histoire européenne et mondiale (voir AGERS, 2000a et AGERS, 2000b). Il n'existe donc pas de cours entièrement consacré à l'enseignement de l'histoire de la nation, contrairement au Québec, où le cours d'histoire de la quatrième année du secondaire est entièrement axé sur l'histoire du Québec et du Canada. « L'enseignement du programme intitulé "Histoire du Québec et du Canada" [...] occupe [...] une place privilégiée, car il permet à l'élève de connaître le cheminement de la

³² Au Québec, cette place du livre pour la jeunesse dans l'enseignement est même prévue par les politiques gouvernementales. La *Politique de la lecture et du livre* du gouvernement québécois, promulguée en 1998, préconise l'enseignement à tous les niveaux scolaires de la littérature, visant à familiariser l'enfant avec la chose littéraire. Cet enseignement passera notamment par des œuvres de la littérature pour la jeunesse. Notons également que cette *Politique de la lecture et du livre* recommande, pour l'éducation de niveau secondaire, une proportion de 80 % pour les œuvres québécoises ou canadiennes-françaises³², ce qui met en excellente position les œuvres québécoises pour la jeunesse (voir MCC, 1998).

En Belgique, nous n'avons pas connaissance d'une telle politique privilégiant les livres pour la jeunesse dans l'enseignement, mais savons que cela n'empêche pas leur utilisation dans les cours de français au secondaire. Par ailleurs, en Belgique, le lien entre le champ de la littérature pour la jeunesse et le champ de l'enseignement se tisse également d'une autre façon : par le fait que beaucoup d'auteurs qui écrivent des romans pour la jeunesse sont eux-mêmes enseignants de français. Dans notre corpus de ce chapitre, c'est le cas d'Armel Job, qui a enseigné le grec et le latin pendant 23 ans au Séminaire de Bastogne, de Frank Andriat, qui enseigne le français à l'Athénée Fernand Blum, de Claude Raucy, qui a enseigné le français pendant 35 ans à l'Athénée de Virton, de Pierre Coran, qui a été instituteur, directeur d'école puis professeur d'histoire et de littérature au Conservatoire royal de Mons, de Christian Libens, qui a enseigné le français dans plusieurs institutions pendant douze ans, et, dans une moindre mesure, d'Evelyne Wilwerth, qui a tâté de l'enseignement à sa sortie de l'université. Pour John Ellyton, fondateur et directeur des éditions Memor, il s'agirait peut-être là d'une spécificité de la littérature belge pour la jeunesse : « il s'agit, selon lui, d'une caractéristique importante de la production belge : l'écrivain prend l'étudiant en compte lorsqu'il écrit, ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'auteurs pour la jeunesse étrangers » (Cabanès, 2004, p. 44-45).

collectivité à laquelle il appartient afin d'en découvrir la nature et la diversité » (Ministère de l'Éducation, 1982, p. 8). En Belgique, « la finalité fondamentale du cours d'histoire est d'aider le jeune à se situer dans la société et à la comprendre afin d'y devenir un acteur à part entière » (Ministère de la Communauté française, 1999, p. 3), mais cette démarche doit se faire en gardant à l'esprit que « le patrimoine n'est pas que régional. Il est aussi européen, occidental et mondial » (AGERS, 2000a, p. 2). L'élève assimilera cette information assez vite, l'histoire de la Belgique n'étant traitée, dans le programme des cours, que comme un exemple parmi d'autres. Comme nous l'avions constaté pour l'enseignement des littératures nationales, nous nous trouvons dans un cercle vicieux. Pour paraphraser Denis et Klinkenberg, nous pourrions dire que des générations de jeunes Québécois sont élevées dans la conviction que la connaissance de leur propre histoire est essentielle à la compréhension du monde dans lequel ils vivent, pendant que les jeunes Belges sont formés à minorer l'importance de l'histoire belge par rapport à l'histoire de l'Europe et du monde³³. Dès lors, il n'est pas étonnant que les romans québécois témoignent d'un intérêt plus marqué pour leur propre histoire que les romans belges, qui la relèguent en quelque sorte au second plan d'une histoire européenne ou mondiale. Dans l'imaginaire national, il semble que le sentiment de l'histoire soit plus fort au Québec qu'en Belgique.

³³ Nous avons cité dans le premier chapitre cette phrase de Denis et Klinkenberg, que nous avons librement adaptée ici : « Dans les deux cas, l'école reflète le degré de reconnaissance et d'institutionnalisation de la littérature en cause, tout en renforçant le phénomène : des générations de jeunes Québécois sont élevés dans la conviction qu'il existe une littérature québécoise, tandis que leurs homologues belges sont au contraire formés à minorer l'importance et la cohérence du corpus littéraire belge » (Denis et Klinkenberg, 2005, p. 42-43).

UN PAYS, UNE NATURE

D'une manière toute différente que la langue et l'histoire, le paysage naturel occupe une place importante dans l'imaginaire national d'un pays. S'il n'est pas, comme la langue et l'histoire, à l'origine même des nations, le paysage est, depuis l'avènement des nationalismes, attaché au nom d'un pays. Il compose ce pays, en dessine les contours, en remplit tout l'espace. Anderson raconte l'influence qu'a eue le train, et la plus grande mobilité qu'il implique, sur l'avènement des nationalismes :

Depuis les fenêtres des trains « longues distances » surgissaient des paysages rapidement changeants pour lesquels il n'y avait d'autres noms que « France », « Angleterre » ou « Inde », pour la simple raison que le guide de ce paysage était la carte mercatorienne que le capitalisme de l'imprimé avait rendue partout accessible, jusque dans les wagons de chemin de fer (Anderson, 1996, p. 10).

Ainsi des paysages, aussi changeants et divers soient-ils, rassemblent les membres d'une « communauté imaginée » par une impression de continuité et d'homogénéité qui ne s'explique que par les frontières invisibles établies sur les cartes. Parce que la toundra s'étend au nord de la carte du Québec, un Montréalais, même s'il ne l'a jamais vue et ne la verra sans doute jamais, peut se sentir lié à ce paysage nordique. De même, un Virtonais qui habite à l'extrême sud de la Belgique peut ressentir un sentiment d'appartenance au paysage de la mer du Nord : Virton et Ostende se situent dans le même pays, la carte de la Belgique en témoigne.

Prenons deux chansons phares, l'une fortement attachée à la culture québécoise et l'autre à la culture belge : c'est cette importance du paysage dans l'imaginaire national qui fait chanter à Gilles Vigneault :

Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver
Mon jardin ce n'est pas un jardin, c'est la plaine
Mon chemin ce n'est pas un chemin, c'est la neige
Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver (Vigneault, 1990 [1965])

et à Jacques Brel :

Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague
Et des vagues de dunes pour arrêter les vagues
Et de vagues rochers que les marées dépassent
Et qui ont à jamais le cœur à marée basse
Avec infiniment de brumes à venir
Avec le vent de l'est écoutez-le tenir
Le plat pays qui est le mien (Brel, 1988 [1962]).

Ici, le pays n'est plus seulement une construction politique et arbitraire, une « fusion volontaire de la nation et de l'empire dynastique » (Anderson, 1996, p. 96) : il devient un paysage habité, ressenti, vécu.

Dans la littérature pour la jeunesse, le paysage est saisi d'une signification toute particulière. Perrot souligne que

[l']une des fonctions principales de ce secteur culturel [celui de la littérature pour la jeunesse] est la nécessaire appropriation par les lecteurs d'un territoire qui est d'abord essentiellement géographique, et qui se définit plus précisément par les aspects de son paysage et ses lieux de mémoire (Perrot, 2008, p. 115).

Dans cette représentation du paysage national, les romans de notre corpus ne sont pas en reste. Au Québec, c'est la nature sauvage, l'immensité souvent un peu effrayante qui est construite au travers des pages. En Belgique, la nature est le plus souvent un espace circonscrit par la présence humaine, un espace limité, contrôlé, « endigué ».

Chez Charlotte Gingras, auteure québécoise, la nature représente davantage qu'un simple décor : bien plus qu'ils n'habitent la nature, la nature habite ses personnages, les pousse à l'action, les transforme profondément. Dans les romans de

cette auteure, la nature est presque hissée au rang de personnage et joue un rôle dans le récit, le plus souvent celui de l'adjuvant qui aide le personnage à dépasser ses problèmes et ses limites.

Mirabelle, héroïne de *La Liberté? Connais pas...* de Charlotte Gingras, se sent enfermée dans le minuscule appartement qu'elle partage avec sa mère, une femme dépressive, possessive et interventionniste. Comme le jeune érable qu'elle observe à travers la fenêtre de la bibliothèque de son école où elle s'enferme pour éviter tout contact avec les autres, elle a l'impression de vivre dans un « environnement hostile au développement de la vie ». Comme lui, elle se sent coincée dans la ville de béton qu'elle habite, « entre l'asphalte, les autos, les bicyclettes et les piétons » (Gingras, 1998, p. 9-10). Ses souvenirs du lac Perdu, situé au milieu d'une pourvoirie nordique, et de la rencontre marquante qu'elle y a faite avec un orignal, lui reviennent sans cesse à la mémoire, comme une bouée à laquelle s'accrocher. Ce lac n'est pas seulement un havre de nature, il se situe en outre à l'extrême limite de l'humanité :

Je me rappelle qu'à la fin il n'y avait plus de maisons, juste une route de terre étroite, de plus en plus étroite, qui montait et descendait entre les épinettes et les bouleaux jaunes. Au bout de la route poussiéreuse, sur un écriteau en forme de flèche, c'était écrit LAC PERDU et en dessous, souligné, CUL-DE-SAC. À partir de là, si on marche vers le nord, je sais qu'on ne rencontre plus personne (*ibid.*, p. 50).

C'est à l'issue d'un retour dans cette nature sauvage, cet espace liminaire situé à la frontière entre l'espace humanisé et l'espace sauvage, que Mirabelle trouvera enfin la force de renouer avec le monde des hommes. Ce retour au lac se présente comme une expédition à caractère initiatique, une quête de liberté dont la première étape correspond à la coupe des cheveux :

Je reviens dans ma chambre, me plante devant le miroir. [...] J'empoigne ma natte d'une main, les ciseaux de l'autre.

Un bruit de déchirure.

J'ouvre la main, la natte tombe comme un cordage trop lourd.

Je coupe. Encore.

Des touffes de cheveux jonchent le plancher de bois verni. Dans le miroir, j'ai l'air aussi sauvage et hirsute qu'un animal libre de la forêt. [...] Elle se prend, la liberté³⁴? (*ibid.*, p. 124).

Ensauvagée, en pleine rupture avec les règles établies par sa mère, Mirabelle sort de chez elle en pleine nuit et fait de l'auto-stop pour arriver, au matin, devant le lac glacé. « Et là je brame. Je brame et brame et brame encore jusqu'à ne plus avoir de voix, jusqu'à ce que la neige rosisse et que le soleil tombe comme une pierre rouge » (*ibid.*, p. 127). L'ensauvagement est complet, et c'est à la faveur d'un rêve que Mirabelle reprendra contact avec l'humanité : « Au milieu du lac, sous les étoiles, sous la pleine lune, tous les êtres humains que je connais sont rassemblés, debout, face à moi » (*ibid.*, p. 127). Cette nécessité d'aller à l'extrême limite de l'humanité, aux plans tant physique que géographique, accorde à la nature une importance toute particulière dans le processus de maturation de l'héroïne.

C'est également par un passage dans le monde non-civilisé ou à demi-civilisé de la nature que Théo, protagoniste d'un autre roman de Charlotte Gingras, *Un été de Jade*,

³⁴ Delbrassine remarque, dans son ouvrage *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, que la « scène du miroir [...] semble [...] être un motif classique du roman adressé aux adolescents » (p. 265). Parmi les romans que nous avons lu pour ce mémoire, deux autres présentent une scène du miroir au cours de laquelle, pour se prouver sa liberté et pour prendre le contrôle de sa vie et de son image, une adolescente coupe elle-même ses longs cheveux (voir Ruel, 1993, p. 150 et Gudule, 2007, p. 100-101). Dans deux autres cas (voir Kavian, 2008, p. 188 et Gingras, 2002, p. 35), c'est à un coiffeur que revient l'honneur de couper à ras l'épaisse chevelure de l'adolescente.

trouvera sa place parmi les hommes. D'abord rebuté par le caractère sauvage de l'île sur laquelle sa grand-tante lui a légué une terre, il apprendra peu à peu à se lier au monde des hommes, à apprécier autre chose que les jeux vidéo. La nature présentée n'est pas la même que dans *La liberté? Connais pas...* – le sol rocailleux de l'île aux Eiders, au milieu du Saint-Laurent, ne laisse pousser que des arbres fragiles – mais son rôle dans le récit est similaire. De même, les deux espaces sont typiques de l'imaginaire national québécois : d'un côté, la forêt sauvage nordique creusée de lacs et rivières, de l'autre le Saint-Laurent, large comme une mer, et les falaises qui plongent dans ses eaux glacées.

Les innombrables rivières et lacs québécois trouvent leur place dans le décor de plusieurs romans de notre corpus, de *Maïna*, personnage éponyme du roman de Dominique Demers, qui suit leur cours dans son canot d'écorce, au réseau fluvial qui traverse le territoire des Premières Nations dans les romans de Michel Noël, en passant par la rivière Richelieu, en bordure de laquelle Gabriel et Fanny voient mûrir leur amour dans *Ta Voix dans la nuit* de Dominique Demers. Dans *Le Trésor de Brion* de Jean Lemieux, c'est le golfe du Saint-Laurent, sa faune et sa flore qui sont présentés au lecteur. Dans ce roman, on retrouve une description toute particulière du paysage, parce que sous-marine : « Le fond s'inclinait doucement. Les pierres se faisaient plus rares et cédaient la place à une plaine de sable blond où quelques touffes d'algues esquissaient un paysage de Far West » (Lemieux, 1995, p. 19-20). Sous la plume de Lemieux, les descriptions des falaises et des rochers des Îles-de-la-Madeleine sont toujours motivées par une narration finement menée.

L'eau est également présente par le lac dans lequel Avril, *la Fille de la forêt* créée par Charlotte Gingras, disperse les cendres de sa mère. Dans ce roman, Avril, fille des grands espaces, des lacs et des conifères, doit quitter sa forêt nordique suite à la mort prématurée de sa mère. Avant de partir pour une « ville du sud », elle décide de faire un dernier adieu à ce monde qui est le sien :

Le premier jour de ma nouvelle vie, je me suis levée à l'aube. J'ai pris l'urne de pierre, refermé la porte de notre maison pour la dernière fois et j'ai marché jusqu'au ponton de bois. Au bout de sa corde, mon canot se balançait mollement. J'ai déposé l'urne au fond. J'ai sauté dans l'embarcation, défait la corde et, d'une poussée, je me suis éloignée du bord (Gingras, 2002, p. 10-11).

Notons, en ce qui concerne cet extrait, une nette ressemblance avec ce passage de *La Liberté? Connais pas*, de la même auteure : « Moi, au bout du quai de planches, je défais la corde, je saute dans la chaloupe. Une poussée, elle s'éloigne du bord » (Gingras, 1998, p. 11). Le motif du départ en chaloupe, et plus encore d'un canot, sur un lac calme au milieu d'une forêt de conifères, semble non seulement ancré dans l'esprit de cette auteure : il est également fortement lié dans l'imaginaire national de l'histoire du Québec, truffée de coureurs des bois en canot qui découvrent les grands espaces³⁵. Cette référence peut-être involontaire est encore plus évidente lorsqu'Avril raconte, pour obtenir un emploi d'éboueuse : « Je fais du canot depuis que je suis toute petite et je portage sur ma tête sans difficulté. J'ai marché des kilomètres en raquettes dans la forêt avec un sac à dos rempli de petit gibier » (*La Fille de la forêt*, p. 47). Le motif de la

³⁵ Comme nous l'avons souligné plus tôt, les éléments constitutifs d'un imaginaire national que nous relevons ici ne sauraient se réclamer exclusifs. En effet, ce motif est également fortement lié à l'imaginaire canadien, et occupe une place importante dans les *outdoor survival stories* de la littérature canadienne-anglaise pour la jeunesse, les romans de Farley Mowat par exemple. Sur cette question, voir Egoff et Saltman, 1990, p. 22-33.

traversée de lacs ou de rivières en embarcation à rames ou à pagaie se retrouve également dans le second tome de *La Chambre d'Eden* d'Anique Poitras, dans *La Disparition* de Charlotte Gingras, ainsi que dans *Maina* et dans plusieurs romans de Noël, dont *Pien*, où il fait référence au moyen de transport privilégié par le mode de vie traditionnel des Premières Nations.

Revenons maintenant à Avril faisant ses adieux à son monde. Traversant successivement différents lacs, elle s'adressera à sa mère, au vent et à la nature, racontant ses craintes, mais aussi les souvenirs qu'elle gardera de cet endroit : « Je n'oublierai jamais la douceur de nos soirées de lecture, les feux dans le poêle à combustion lente, les longues nuits d'hiver, la neige molle sous nos raquettes, les aurores boréales, bruissantes, mystérieuses » (Gingras, 2002, p. 11). Au cœur de ses souvenirs, l'hiver, la neige et le froid tiennent une place particulière.

Bien sûr, la neige fait également partie du paysage québécois, et les romans du corpus étudié ici ne la laissent pas de côté : la neige « dure et lisse comme du marbre blanc » (Croteau, 1997, p. 25), celle qui, en tombant, crée « la plus jolie tempête du monde » (Demers, 2001, p. 115), celle avec laquelle les enfants jouent et qui laisse dans la cour « trois pelles en plastique, deux luges, un bonhomme de neige décapité » (Marineau, 1998, p. 27), sans oublier celle qui, en fondant, laisse s'échapper les effluves des « crottes de chien qui dégèlent » (Desrosiers, 1996, p. 49). La glace n'est pas non plus en reste : celle à laquelle rêve Kyhana l'Africaine, cachée dans son arbre, qui « transforme les lacs en miroirs et les fenêtres en dentelle » (Croteau, 1999c, p. 17), mais aussi celle, plus cruelle, qui se brise sous le poids des enfants insoucients (Péan,

1997b, p. 29) ou d'adultes inconscients (Noël, 2001, p. 190). En effet, si l'hiver et ses bordées de neige et de glace sont parfois synonymes de beauté, ils peuvent aussi devenir une effroyable puissance contre laquelle il faut lutter. Ainsi, dans le second tome de *Maïna*, une cruelle tempête de neige force les habitants du pays de glace à se terrer dans leur abri, leur interdisant toute chasse, et leur laissant comme seule nourriture pour survivre la viande humaine (Demers, 2000b [1997], p. 61-70). Dans *L'Homme de la toundra* de Michel Noël, Pierre, suite à l'écrasement de l'avion qu'il pilotait sur la surface gelée d'un lac qui n'a pas tardé à céder, doit lutter contre l'hiver pour sauver sa vie. Pourtant, même lorsqu'elle agit comme puissance meurtrière dans un univers hivernal et hostile, la neige continue d'être l'objet d'une étrange fascination :

Je suis sorti cette nuit, appelé par un croissant de lune qui miroitait dans la cheminée de la tente. Il neige une neige folle, gaie, qui papillonne dans l'air, se pose sur mes joues fiévreuses. [...] Les danseurs célestes embrasent tout à coup la grande scène du Nord, explosent en feux d'artifice, voguent à qui mieux mieux dans le ciel jusqu'à l'aurore en déployant de grandes voiles multicolores (Noël, 2002, p. 176).

Ici, comme dans *La Fille de la forêt* (Gingras, 2002, p. 11) et dans *La Disparition* (Gingras, 2005, p. 99) de Charlotte Gingras, l'aurore boréale est présentée comme un spectacle majestueux et apaisant.

L'hiver n'est pas la seule saison largement représentée. L'été et ses balades en forêt, l'automne et son déploiement de couleurs, et le printemps, symbole de renaissance, trouvent également leurs échos dans les romans de notre corpus, tout comme dans les romans du terroir québécois. Le paysage se transforme profondément au fil des saisons, au point qu'il semble que ce temps cyclique fasse partie d'un imaginaire national. Si certains romans présentent une temporalité relativement

limitée, d'autres déroulent leur récit au rythme des saisons ou même des années. Dans le roman en deux tomes de Dominique Demers qui raconte le long périple de *Maïna* à travers ce que l'on appelle aujourd'hui le Québec, le récit s'étend sur plusieurs années et l'espace romanesque, sur des milliers de kilomètres. Au milieu du récit, Maïna traverse le lieu symbolique d'un passage important et définitif :

Les arbres rabougris devinrent encore plus clairsemés puis disparurent. Maïna et Natak avaient franchi les limites de la taïga. Derrière eux s'étendaient la forêt boréale; devant, le désert glacé : la toundra. Maïna ne s'était jamais imaginé un pays sans arbre. Elle fut effrayée par ce vide immense [...]. Tout son être courait vers la forêt des Presque Loups. Quant à Natak, il renouait enfin avec les paysages qu'il affectionnait, ce vaste pays faussement désert, si riche pour qui savait voir et entendre (Demers, 2000b [1997], p. 28).

À la faveur de ce passage hautement symbolique, tout le paysage québécois est reconstruit : forêts immenses au sud, désert glacé au nord. Le temps aidant, Maïna apprivoise ce paysage sans toutefois oublier le sol qui l'a vue grandir. Elle appartient désormais aux deux mondes, sa tunique métissée en est un puissant symbole : « Ma tunique est de phoque et de caribou. Elle est de mon peuple et du vôtre. [...] Ma tunique est de phoque et de caribou, [...] mais j'y ai aussi réuni un peu de toutes les bêtes de la toundra » (*ibid.*, p. 172-173). Maïna aurait-elle donc appris à voir et à entendre la richesse du pays de Natak?

L'espace temporel du roman *La Liberté? Connais pas...*, autre roman initiatique, s'étend quant à lui sur un peu moins d'un an, et illustre bien le passage des saisons. Le roman débute à l'automne, avec la rentrée des classes, ce qui donne lieu à plusieurs descriptions des arbres flamboyants : « L'automne est la saison idéale de l'année pour observer le spectre des couleurs chaudes qui va du jaune au presque noir, en passant

par toute la gamme des bruns, des ocres, des rouges, des ors » (Gingras, 1998, p. 16). Mais au-delà de ce flamboiement, c'est la chute des feuilles, la préparation de la mort. Arrivent l'hiver et la neige, qui « n'en finit plus de tomber, fine, serrée » bouchant les trois quarts de la fenêtre du demi sous-sol qu'habite Mirabelle (*ibid.*, p. 105). L'adolescente ressent la tempête et le froid à l'extérieur et à l'intérieur d'elle-même. À l'issue de cet hiver reviendra le printemps, et Mirabelle commencera à croire au bonheur. Les bourgeons, « petits poings fermés en attente du printemps » (*ibid.*, p. 125), éclosent au même rythme que les rêves d'avenir de l'adolescente. L'érable qu'elle observait depuis la fenêtre de la bibliothèque, qu'elle croyait mort à l'automne, revit.

Cette importance de la survie de la nature est un motif récurrent dans les romans de Gingras. Dans *La Liberté? Connais pas...*, elle n'est perceptible qu'à travers la résurrection de l'érable. Elle est beaucoup plus évidente dans ses autres romans publiés entre 1995 et 2005. Dans *Un été de Jade*, elle prend la forme d'un plaidoyer contre le tourisme envahissant sur l'île aux Eiders et la nécessité de protéger toutes les choses fragiles que nous offre la nature. Dans *La Disparition*, elle se lit notamment à travers le motif des « camions-remorque chargés de bois » (Gingras, 2005, p. 20) qui descendent de la forêt vers la ville. C'est toutefois dans *La Fille de la forêt* que ce discours prend toute son importance, lorsqu'Avril risque sa vie pour préserver un jardin d'arbres dans la Cité où elle a été contrainte de s'établir. Les dernières lignes de ce roman sont sans équivoque. Avril est de retour dans une forêt nordique, et entend au loin une rumeur qui lui laisse présager l'ampleur des luttes à venir :

Il y a [...] cette rumeur dans la forêt boréale. [...] Ils s'approchent. Les travailleurs forestiers ouvrent des percées avec leur machinerie lourde. Coupe à blanc.

Je ne les laisserai pas faire. Je me battraï [...].

Et puis, des rumeurs encore, plus lointaines, plus mystérieuses, me parviennent. Des pleurs? Des plaintes? Je ne sais pas. L'âme de la planète bleue se lamente (Gingras, 2002, p. 156).

Ce passage n'est pas sans rappeler la lutte que livrent Nipishish et les siens dans *Le Cœur sur la braise*, roman sur lequel nous nous sommes penchée dans la section sur l'histoire. Rappelons qu'au début du roman, le jeune Métis rentre à la réserve après un séjour dans la ville qui a mal tourné.

[Le visage du conducteur] se crispe et s'assombrit quand nous croisons un monstrueux camion qui déboule vers la ville que nous fuyons, dangereusement chargé de longs billots écorchés vifs, tordus, dégoulinants de sève. [...] Nous sommes silencieux. Je n'aime pas voir ces gros camions chargés de bois. Ils saccagent nos forêts, vident nos territoires sous nos yeux, sans que nous puissions faire quoi que ce soit pour les arrêter. Les compagnies forestières sont toutes-puissantes, nous sommes si petits. Elles n'ont pas de cœur. Chaque camion nous appauvrit davantage, nous maintient dans la misère. Un jour, si nous n'y prenons pas garde, il n'y aura plus de forêt et nous, les Indiens, nous disparaîtrons de la terre. Nous n'aurons plus de raison d'être (Noël, 2000, p. 15-16).

Le dernier chapitre du roman bouclera la boucle : les Autochtones s'allient pour repousser les bûcherons qui devaient raser leur pinède. Le territoire est reconquis et la forêt sauvée :

Tranquillement, sûre d'elle, chaque famille se plante au pied de chacun des grands pins qui bordent la pinède. Ils font corps, ne font plus qu'un. Il y a des Indiens muets partout, fiers et solidaires : dans les rangs des policiers, parmi les bûcherons, autour du fardier. Nous avons envahi les lieux. Nous sommes présents [...] (*ibid.*, p. 161-162).

Nature sauvage, salvatrice et destructrice, immense et majestueuse, marquée par le cycle des saisons dont on voit défiler le spectre, nature qu'il convient d'aimer, de

respecter et de protéger : telle est la nature dans les romans québécois de notre corpus, profondément ancrée dans l'imaginaire des personnages.

Les romans belges de notre corpus laissent une place beaucoup moins importante à ce thème. Les rares fois où il en est question, c'est à travers des réflexions des personnages sur le monde qui les entoure; la nature devient très rarement un prétexte à l'action. Par ailleurs, il n'est presque jamais question de protéger la nature de son propre pays, mais plutôt la nature sauvage, lointaine, sur laquelle les jeunes héros n'ont pas de prise. C'est le cas par exemple dans *Le Journal de Jamila* de Frank Andriat, roman qui sort du corpus étudié dans ce chapitre, dans lequel Jamila, après avoir regardé un documentaire à la télévision, songe avec tristesse au sort de la forêt amazonienne que l'« homme blanc » s'applique à détruire (Andriat, 2000 [1986], p. 72).

Dans le roman *L'Arbre de Marie* de Nicolas Keszei, le personnage principal, Richard, voudrait bien sauver un arbre de la coupe, un « chêne probablement deux fois centenaire » (Keszei, 2004, p. 5), mais pour des raisons bien différentes de celles qui poussaient Avril ou Nipishish à l'action. Cet arbre, qui se dresse fièrement au centre d'une prairie de l'Ardenne belge, est « une réminiscence de [son] passé, une porte ouverte sur [son] avenir » (*ibid.*, 5). C'est l'arbre autour duquel Richard et Marie ont grandi, dans lequel ils se sont aimés, l'arbre dans lequel Richard, adolescent, a appris la mort de sa bien-aimée. La protection de la nature relevant de préoccupations collectives ou cosmiques a donc bien peu à voir avec le désarroi de Richard qui assiste, impuissant, au spectacle de la coupe imminente de son arbre, désarroi généré par une préoccupation personnelle.

Si la protection de la nature est moins présente dans les romans belges de notre corpus que dans les romans québécois, le paysage naturel belge, quoiqu'aussi moins mis de l'avant, fait tout de même l'objet de certaines représentations. Les romans sont rares où il pousse réellement à l'action, mais c'est le cas notamment dans *L'Amour mauve* de Pierre Coran. Le père de Colette reste enfermé chez lui depuis l'accident qui a eu lieu sur le bateau dont il était le capitaine, accident qui lui a fait perdre l'usage de ses yeux. C'est en faisant appel à son goût du large et des oiseaux que sa fille réussira à le faire sortir de sa tanière, à le faire renouer avec le monde : Colette amènera son père marcher au Zwin, parc naturel prisé par les amateurs d'ornithologie :

La promenade est un enchantement.

Le Zwin est l'un de ces jardins comme on les imagine dans les contes d'enfance. Cet ancien bras de mer, avant d'être ensablé, amenait les bateaux jusqu'aux ports de Damme et de Bruges.

Aujourd'hui, les dunes et les digues le protègent des humeurs de la mer du Nord qui parvient encore à pousser la marée jusque dans les chenaux. (Coran, 2005, p. 87)

Dans *La forêt d'Apollinaire*, la nature, sans être réellement le moteur du récit, en est le prétexte. Christian Libens y raconte le séjour de Guillaume Apollinaire à Stavelot, en Wallonie, mêlant savamment le récit historique et la fiction. Pierre, personnage fictif, s'applique à faire découvrir au jeune poète encore inconnu la « beauté pure » de son coin de pays :

Verte, blanche, jaune ou brune, la Fagne monte des sapins noirs de l'Hertogenwald puis redescend en charmilles sculptées par le vent. Ouverte à nos pieds, la lande nous confie ses caprices de belle adolescente, ses humeurs de fille farouche, ses flamboiements de femme (Libens, 1999 [1998], p. 64).

Cette nature belge, « mer verte qui lave tout » (*ibid.*, p. 95), devient inspiration pour le poète, tout comme la langue et la culture de cette région.

Par ailleurs, la forêt se fait plutôt rare. Il y a bien la forêt où Virginie se réfugie pour se « guéri[r] du monde » (Andriat, 1997, p. 20) et découvrir son identité dans le roman *La Forêt plénitude* d'Andriat, que l'on pourrait croire belge, mais que l'on apprend française vers la fin du récit (*ibid.*, p. 94). Il y a la forêt d'épicéas odorants que traversent en vitesse Mathieu et sa mère dans *Fous pas le camp, Nicolas!*, faisant le trajet en voiture entre Rochefort et Liège. Il y a encore ce bois de la région de Liège qui, le temps de quelques lignes, envahit l'espace dans *Notre secret à nous* :

Ce que j'avais caché à tout le monde, je lui ai confié. Je m'en souviens, c'était un soir d'avril. Nous avons été nous promener dans le bois des Makralles. Les oiseaux chantaient, la végétation sentait bon. On s'est assis sur une souche, et il a commencé à m'interroger. [...] Je n'ai pas pu résister : le petit bois de mon enfance, les odeurs, les chants d'oiseaux, ce garçon plein de tendresse qui me tendait la main... (Gudule, 2001b, p. 102).

Bien peu de forêts en somme, et toujours circonscrites par la présence humaine qui la borde de toutes parts, comme c'est clairement le cas dans les premières pages du roman de Xavier Deutsch, *Tombé du camion*. Dans la forêt où par une nuit de pluie il s'est réfugié pour allumer un feu, défi qui ne sert peut-être qu'à vaincre la futilité du monde, Tom est encerclé par cette présence humaine : les avions au-dessus de sa tête, les routes tout autour, la maison à un quart d'heure de marche. Cette forêt reste toutefois plus proche du *topos* du *locus amœnus*, en ce que la présence humaine y reste moins oppressante qu'ailleurs, que d'une représentation chargée de connotations nationales. Une telle représentation trouverait plutôt ancrage dans les éléments

humains qui encerclent la forêt, notamment « cet étrange aquarium allumé que fait le bus du TEC³⁶ en glissant vers Yvoir » (Deutsch, 2003, p. 16) et le « pompiste de Wanlin, sur l'E411, qui se retrouve tout seul devant l'enseigne Total à songer que cela valait mieux lorsque cela s'appelait Fina³⁷ » (*ibid.*, p. 13). La perception de la nature comme un paradis à reconquérir qui pointe ici est présente tout au long du roman, et si les descriptions de la mer du Nord font penser à la Belgique, c'est pourtant aux Pays-Bas que le père du personnage principal l'emmène pour lui faire réaliser l'importance de la liberté.

La forêt est également encerclée de présence humaine dans *Un Cocker en or*, roman écrit par Claude Raucy et Chrisitan Libens, lorsque la cousine des États-Unis se perd dans la forêt ardennaise. Après quelques heures de marche seulement, elle tombe sur un chalet habité. La possibilité de se perdre existe, mais les probabilités de déboucher dans un village quelconque semblent plus grandes.

La présence de l'élément humain sur l'élément naturel trouve son apogée dans

De la salade d'Armel Job :

Dans la campagne, [Alfredo] se réjouit de la moindre chose que le travail corrige; un champ labouré avec des sillons rectilignes, une emblavure soigneusement roulée, une prairie échardonnée, une simple clôture, un tas de cailloux, pourvu qu'on les ait ramassés. La fagne, les taillis l'agacent. Dans la forêt, il n'aime rien tant que les épicéas parce qu'ils sont alignés en quinconce, élagués, éclaircis, impitoyables au moindre sous-bois. Il prend plaisir à la rivière quand elle est garrottée de digues,

³⁶ Le TEC est le réseau de Transport En Commun en Wallonie.

³⁷ Total est une compagnie pétrolière qui compte parmi les plus riches compagnies au monde. Cette compagnie française a racheté Fina en 1999, compagnie pétrolière belge fondée par des Anversois en 1920. L'auteur ajoute que Fina valait mieux que Total, parce que la fiche de paie de ses employés n'était alors pas tachée du « sang birman », faisant allusion à un très controversé projet d'exploitation du gaz naturel en Birmanie. De cette manière, l'auteur semble préférer les industries nationales (dans ce cas, belges) face aux multinationales.

ponctionnée de biefs, contrainte de livrer son flux stupide à la roue des moulins.

Le paysan est engagé dans la lutte ancestrale contre la nature (Job, 2000, p. 26-27).

En regard du discours de protection de la nature que l'on retrouvait au Québec, nous sommes ici face à un discours de contrôle de cette nature.

Si la forêt occupe une place négligeable dans le territoire dépeint par les romans du corpus, bien qu'elle recouvre une proportion non négligeable du territoire belge³⁸, la mer du Nord, pour sa part, est manifestement plus présente. Le littoral belge ne s'étend que sur 66 kilomètres, enchâssé entre la France et les Pays-Bas, mais est beaucoup plus ancré dans l'imaginaire national belge que les Fagnes ou la forêt ardennaise. La côte belge, avec ses dunes et ses mouettes, peut représenter un paysage « naturel », bien qu'elle soit très urbanisée; dans ce cas-ci comme dans le cas de la forêt, il s'agit toutefois d'une nature bordée par la présence humaine.

C'est sans doute dans *L'Amour mauve* que la mer se voit décrite le plus « naturellement », lorsque les personnages visitent le Zwin (voir plus haut), même si les cigognes et les canards s'ébattent dans des volières et des enclos (Coran, 2005 p. 87), et que « l'ancien bras de mer » est désormais « [protégé] des humeurs de la mer du Nord » par « les dunes et les digues » (*ibid.*, p. 87; nous soulignons). Les quelque 125 hectares qu'occupent cette réserve naturelle sur le territoire belge sont présentés comme un « paradis », mais un paradis humanisé : l'utilisation du mot « jardin » (*ibid.*, p. 87) pour

³⁸ La Belgique est recouverte de forêt dans une proportion de 22,7 %. Des 692 916 hectares de forêt belge, 544 800 se situent en Wallonie, ce qui augmente le pourcentage de terre boisée dans cette région à 32 % (selon Service Public Fédéral Belge, 2010). Cette proportion est bien entendu moins élevée qu'au Québec, où, sur une superficie de 1,7 million km², les forêts couvrent près de 761 100 km², soit environ 45 % du territoire (selon Ressources naturelles et Faune Québec, 2011).

décrire cet espace n'est pas anodine, lorsque l'on pense que ce mot présuppose un aménagement, une culture, en somme, une action humaine. Ici encore, donc, la nature se plie à la domination humaine. Dans une optique de représentation nationale, soulignons que dans ce roman, les frontières politiques influencent la perception du lieu. En effet, le guide explique à Colette et à son père : « Là-bas, au loin, ce sont les Pays-Bas. Ils ne possèdent qu'un sixième des cent cinquante hectares de la réserve. *Le reste est notre paradis* » (*ibid*, p. 87; nous soulignons). Ainsi, ce n'est pas la réserve dans son ensemble qui constitue un paradis universel, mais la portion belge de cette réserve qui constitue un paradis pour les Belges (« *notre paradis* »). Il y a ici appropriation du territoire, en même temps que dissociation de l'espace sur une base nationale.

Dans *La Vie en Rose* de Gudule, la mer se résume à une kermesse à Ostende, à une cabine téléphonique où Rose se rend deux fois par jour pour téléphoner à son amant, à une maison qui sent la moisissure, à quelques bunkers et à une baraque à frites. De la mer qui rugit, aucun mot. Dans *Villa des dunes*, de la même auteure, l'image de cet espace-limite entre nature et culture se développe à la faveur d'une balade sur la plage à marée haute : « La plage faisait penser à un étroit sentier, bordé à droite par le mur à pic de la digue et grignoté à droite par un friselis d'écume » (Gudule, 2000, p. 81). D'un côté, donc, la digue, celle que décrit l'auteure un peu plus tôt en ces termes :

Une seule rue commerçante ou les magasins de souvenirs s'alignent, les uns à côté des autres. Des bouées, des bobs, de la crème solaire et des maquettes de bateaux de pêche, c'est à peu près tout ce qu'on peut trouver, dans ce bled. Avec le baromètre en coquillage, l'inévitable filet à crevettes et le T-shirt rayé, façon marin (*ibid.*, p. 80).

De l'autre côté, la mer, que le lecteur ne verra jamais dans son ensemble, comme si le regard du narrateur refusait de se perdre au-delà du « friselis d'écume », dans son immensité. Si, sur la route d'Oostdunkerke, le regard des personnages est attiré par la « ligne bleue de la mer à l'horizon » (*ibid.*, p. 18), il se tourne plutôt vers les dunes et la digue à mesure que l'on s'en approche. La mer ne sera dépeinte en trois mots que lorsque les personnages regarderont un bateau disparaissant au loin, « dans les vaguelettes éblouissantes ». Et tout de suite, le regard revient là où quelque chose peut l'arrêter.

Même rhétorique descriptive dans *De la salade*, roman d'Armel Job, alors qu'Alfredo, fils d'immigrant italien, se rend pour la première et dernière fois à la mer du Nord. Le chapitre s'ouvre sur une réflexion sur la mer elle-même : « D'abord, la mer n'est pas bleue. Elle est verte. Ensuite, elle n'est pas plate : elle monte vers l'horizon » (Job, 2000, p. 97). Malgré le fait qu'en s'en approchant, on ne peut « plus détacher le regard de sa surface émeraude » (*ibid.*, p. 97), ce sont plutôt les dunes, les vacanciers cordés sur la rive à contempler la mer, le sable, que le texte décrira.

Les Cerfs-volants blessés de Claude Raucy et *L'Arbre de Marie* de Nicolas Keszei posent aussi la mer du Nord comme décor à leur roman, en tout ou en partie, sans s'arrêter à décrire la mer en elle-même. *L'Amour à boire* de Frank Andriat, plaçant la mer au centre de son univers romanesque, en offre une représentation plus complexe. Adeline, une jeune adolescente, condense dans sa personne, sous le regard de Tchapp qui en est aveuglément amoureux, plusieurs sèmes de la mer. Ses cheveux blonds ondulent dans le vent « avec des mouvements de mer » (Andriat, 1999a, p. 8), sur le

tissu de sa jupe bleu vert « se dessinent des vagues » (*ibid*, p. 17); son corps rend Tchap fou de désir, et « [son] désir est un peu comme l'écume qui caresse le sable » (*ibid.*, p. 17). Ensemble, Tchap et Adeline fuguent à la mer du Nord afin d'échapper aux interdits de leurs parents. Tchap mesurera très vite l'ampleur du fossé qui existe entre lui et sa belle, qui préfère à la mer déchaînée les boutiques luxueuses de cette « staaation baaalnéaire où [ses] paaarents [...] passent leurs vacances » (*ibid*, p. 81).

Ah, si vous pouviez déposer vos sacs et filer sur la plage en courant! La mer est là, majestueuse, mouvante, frisée comme une salade : le paysage soudain est élargi. Tout gronde sourdement et c'est beau. Tu repères deux navires qui ondulent au loin. Ils ressemblent à de gros crayons égarés sur une feuille immense (*ibid.*, p. 86).

Est-ce l'aspect déchaîné de cette mer des jours gris qui donne envie au personnage de laisser errer son regard dans ce large horizon? Dans *Villa des dunes*, dont il a été question précédemment, Théo confie à Anna que la mer, il l'aime en hiver, ce que l'adolescente comprend aisément : « À la mauvaise saison, les stations balnéaires sont désertes, livrées aux mouettes et aux intempéries. On doit s'y sentir seul au monde » (Gudule, 2000, p. 109). Dans *Le Sac de Yasser* de Claude Raucy et Martin Lagneaux, autre roman dans lequel la mer occupe une place centrale, Jan aime ce « froid qui ressource » (Lagneaux et Raucy, 2003, p. 12) de la mer désertée à la basse saison. Cette mer vide de touristes apaise par ses vagues qui « effacent les menaces de mort » (*ibid.*, p. 46), et elle permet la franchise : « Ils vont sur la plage. Là, il pourra avouer sans honte qu'il n'a jamais été aussi triste » (*ibid.*, p. 76).

Ainsi, il semble que dès que la culture envahit les digues de la mer du Nord, il n'existe plus de place pour son côté naturel, et que les regards se bornent au rivage

pour enfin contempler une sorte de quintessence de la culture belge, qui ailleurs dans le discours romanesque semble ne se laisser saisir que par bribes. C'est sur les côtes que la culture belge, notamment culinaire, prend toute sa force. C'est là que Rose, devant une baraque à frites, dévore « un gigantesque cornet dégoulinant de ketchup » (Gudule, 2003, p. 96), là que Jan se délecte de l'odeur des « gaufres chaudes » (Lagneaux et Raucy, 2003, p. 11), là que Rosy et Théo amènent leurs enfants « [manger] des moules sur le port » (Gudule, 2000, p. 52), là aussi que l'on mange des dames blanches³⁹ en buvant des chocolats chauds (Andriat, 1999a, p. 94). Tout un menu, qui avec les filets à crevettes et la location de cuistax⁴⁰ et de vélos, parvient à dominer complètement le côté naturel de la mer du Nord pour en faire une nature culturalisée, civilisée.

S'il est une manifestation naturelle qui ne peut être dominée par l'homme et la culture, c'est bien la pluie, qui, à l'instar de la neige dans les romans québécois de notre corpus, est très présente dans les romans belges à l'étude. Le « fin petit crachin froid qui vous glace jusqu'aux os » et qui se transforme en « drache » (Andriat, 1999b, p. 21) interrompt une partie de *foot* dans le parc, près de la *Rue Josaphat* ; il fallait s'y attendre, « comme d'habitude, le temps [était] maussade » (*ibid.*, p. 14). D'ailleurs, ce même auteur écrit dans *L'Amour à boire* qu'en Belgique, « on peut compter les jours sans flotte sur les orteils d'un pied » (Andriat, 1999a, p. 91). La drache surprend également les baigneurs, dans *Villa des dunes*, vidant d'un coup la plage bondée d'Oostdunkerke (Gudule, 2000, p. 108-110), et donne une bonne frousse aux

³⁹ La dame blanche se présente comme une coupe de glace à la vanille nappée de crème chantilly et de chocolat fondu.

⁴⁰ Le cuistax est un vélocipède au nombre de roues et de sièges variables que l'on loue sur la côte belge.

personnages d'*Un cocker en or*, qui tentent désespérément de retrouver une jeune fille perdue dans la forêt ardennaise (Libens et Raucy, 2002, p. 50-54).

La pluie joue dans certains romans un rôle d'autant plus important que sa représentation semble s'attacher au chronotope de l'entrée sur le territoire belge. Dans *Notre secret à nous*, par exemple, la pluie attend Lou, adolescente française originaire de Lille, à son arrivée en Belgique, où elle se rend pour passer les vacances avec sa grand-mère : « Hier soir, quand je suis arrivée, il pleuvait. [...] On a traversé la ville sous des trombes d'eau – les essuie-glaces ne suivaient pas et les gouttes crépitaient sur la capote comme un tambour » (Gudule, 2001b, p. 31). Accueil similaire dans *L'Amour mauve*, lorsque Colette, rentrant de Dakar, est attendue à l'aéroport de Bruxelles par une averse qui semble vouloir souhaiter ironiquement à l'adolescente bouleversée un bon retour au pays (Coran, 2005, p. 60). Dans *Tombé du camion*, le père de Tom amène ses deux fils sur une île des Pays-Bas. En chemin, la pluie les suit depuis la Belgique jusqu'à Amsterdam, où le ciel s'éclaircit et laisse place au soleil (Deutsch, 2003, p. 57). La pluie recommencera à tomber quelques jours plus tard, sur l'autoroute, juste au moment de leur retour en Belgique (*ibid.*, p. 74) :

Il pleut sur l'autoroute, toutes les voitures ont allumé leurs phares, poussant devant elles des bouffées de leur blanchâtre. [...] Quitter les jours bleus d'Ameland et reprendre place dans le calendrier des vendredis ordinaires est une fatalité qui se pratique kilomètre par kilomètre, à laquelle viennent en aide les balises connues, la couleur des plaques d'autoroute aussitôt que l'on rentre en Belgique, les mots « Brussel », puis « Wallonie terre d'Accueil » [...] (Deutsch, 2003, p. 74-75).

Dans ces deux derniers cas, le retour au pays est accompagné d'une nostalgie du voyage, nostalgie mélancolique que vient appuyer la grisaille ambiante. Il est vrai que

dans la réalité, l'homme n'a pas d'emprise sur les conditions climatiques, mais dans le roman, tout élément devient porteur de sens. Ainsi, il semble que la pluie qui s'abat sur les voyageurs de retour au pays participe à faire comprendre au lecteur l'état d'esprit du personnage. Goldenstein souligne à ce propos, dans son ouvrage *Pour lire le roman*, que « souvent le *décor* dans lequel vit le héros suffit à nous faire comprendre sa personnalité » (Goldenstein, 1989, p. 58). Ce phénomène d'extériorisation de l'état d'âme sur les conditions atmosphériques est également évident dans *Quai des mystères*. Marie-Vanille, nouvellement établie dans un quartier mal famé de Bruxelles, déteste son nouveau secteur, sur lequel, est-ce un hasard, la pluie s'abat constamment. À la toute fin du roman, alors que l'adolescente a apprivoisé son nouvel environnement, le soleil brille, et cette fois on ne doute plus de l'intervention divine de l'écrivain. Le canal, qu'elle trouvait hideux au départ, prend sous le ciel lumineux des teintes agréables (Wilwerth, 2003, p. 84).

La pluie semble donc faire partie du paysage naturel belge dans l'imaginaire national, mais est le plus souvent connotée négativement. Il a été démontré que la forêt ne tient qu'une mince place dans le paysage romanesque belge, et que la mer, qui se révèle le haut lieu de l'identité belge dans le corpus, n'est que très peu naturelle. Cette faible représentation de la nature en Belgique tranche avec celle qui en est faite au Québec, multipliant les grands espaces, les forêts de conifères, les tempêtes de neige et les falaises du bord du fleuve. Cela a peut-être à voir avec le fait que, selon Perrot, la représentation de la nature est, dans la littérature pour la jeunesse, « d'autant plus incontournable et détaillée que les traits d'un pays sont plus forts et représentatifs d'un

mode de vie exceptionnel » (p. 116) : peut-être la nature belge ne présente-t-elle pas d'éléments « exceptionnels » par rapport à l'ensemble de l'Europe? Peut-être aussi l'enseignement que reçoivent les jeunes belges et québécois pourrait expliquer, comme pour l'histoire, la différence de degré de représentation du paysage : alors qu'au Québec, le cours de géographie de troisième secondaire, « Géographie du Québec et du Canada », vise à faire connaître et comprendre à l'élève les réalités géographiques de son pays (incluant les paysages, le relief, les zones de climat et de végétation tout autant que la démographie et l'urbanisation; voir Ministère de l'Éducation, 1995), les cours de géographie du cycle secondaire en Belgique se penchent moins sur la géographie belge que sur la géographie européenne et, en ce qui concerne la Belgique, se concentrent surtout sur ses aspects urbains (voir AGERS, 2000c et AGERS, 2000d).

Sans doute enfin la place de l'élément naturel dans l'histoire de la nation est-elle plus importante au Québec qu'en Belgique, ce qui pourrait donner une autre piste d'explication pour la représentation plus substantielle de la nature au Québec. En effet, au Québec, la nature tient une place privilégiée dans la genèse de la nation, dans laquelle elle a joué tour à tour le rôle d'une alliée et d'une ennemie, comme le démontrent suffisamment les romans du terroir et les romans historiques relatant l'époque de la « découverte » et de la colonisation de la Nouvelle-France : de quoi donner définitivement à la nature une place conséquente dans l'imaginaire national. La Belgique, à partir du moment où elle a commencé à construire sa nation, n'a pas eu à lutter contre le froid, les maladies, n'a pas eu à défricher ses terres pour obtenir des terres agricoles, n'a pas eu à découvrir son territoire à pied, à raquettes ou en canot

d'écorce. L'histoire de la Belgique est plus urbaine et industrielle que naturelle. Aussi, la tendance se renversera-t-elle peut-être en ce qui concerne la représentation du paysage urbain?

LA VILLE MISE EN RÉCIT

Si la nature tient une place limitée dans les romans belges de notre corpus, la ville, quant à elle, y est le décor de bien des récits. Or, toute importante qu'elle soit, la ville n'est pas toujours nommée, et dès lors l'ancrage national demeure indéterminé ou implicite. Les villes à la configuration rappelant la France ou la Belgique, aux noms de rues communs et aux parcs sans caractéristiques particulières ou reconnaissables se multiplient dans le corpus. Les romans de Frank Andriat *La Remplaçante*, *Monsieur Bonheur*, *Tabou* et *Depuis ta mort* mettent tous en scène les mêmes personnages qui évoluent dans une ville non identifiable, assimilable tout aussi bien à la France qu'à la Belgique. Les indices linguistiques et culturels participent d'ailleurs, dans ces romans, au brouillage des pistes : les belgicisms tels que *septante* ou *chipoter* (dans le sens de tripoter) y côtoient des références au système éducatif français (collège, lycée, terminale) et les termes français pour désigner les repas (petit déjeuner, déjeuner, dîner). Chez Pierre Coran, même difficulté. Dans le corpus étudié, les romans de Gudule, ainsi qu'il en a été question plus haut, se divisent en deux catégories : ceux qui se déroulent en France, dans lesquels la ville est peu décrite, et ceux qui situent leur action en Belgique, dans lesquels l'espace urbain prend une grande importance.

Néanmoins, dès lors que la ville est nommée, elle occupe dans plusieurs des romans à l'étude une place incontournable. Détaillée au hasard des rues, elle prend vie au fil des pages. Liège et Gand s'y voient reconstruites littérairement, de même que des villes de la côte belge, comme nous l'avons vu dans la section précédente, et de petites villes moins connues telles que Bastogne dans *Un air tzigane* de Claude Raucy ou Niederfeld dans *Les Fausses Innocences* d'Armel Job. Parmi toutes les villes belges, c'est toutefois Bruxelles, la capitale, qui fait l'objet des représentations les plus variées. Nous concentrerons donc notre argumentation sur le traitement qui est fait de cette ville, après avoir brièvement analysé le cas de Liège et de Gand.

Notre corpus donne à lire ces villes à travers les romans de Claude Raucy. Dans *Fous pas le camp, Nicolas!*, Mathieu, le jeune protagoniste, entraîne le lecteur dans ses balades urbaines à travers la ville de Liège. C'est ainsi que se succèdent les noms de rues, de quartiers et de sites : la rue Saint-Gilles (Raucy, 1997, p. 8), la colline du Laveu (*ibid.*, p. 21), l'Église Saint-Jacques et le Conservatoire (*ibid.*, p. 27), le boulevard d'Avroy (*ibid.*, p. 36), le pont d'Avroy (*ibid.*, p. 41), les galeries du passage Lemonnier (*ibid.*, p. 42), la rue Louvrex (*ibid.*, p. 43) et la rue Gustave Thiriart (*ibid.*, p. 44). La recherche de son ami devient prétexte à une énumération de lieux importants de la ville : « C'est grand, Liège. Trop grand pour rencontrer celui qu'on veut. Il n'était ni dans la cour de ton école, vide, ni sur la place de la Cathédrale, ni près de l'Université, ni près du Palais de Justice. Tu cherchais comme un idiot » (*ibid.*, p. 21-22). Malgré ce foisonnement de repères géographiques, la ville ne donne pas l'impression d'être réellement vécue, habitée. Contrairement à ce que nous verrons dans le cas des romans *Rue Josaphat* et

La Vie en Rose, les repères semblent ici peu motivés par le récit et donnent l'impression de n'avoir été placés là que par un souci un peu scolaire de créer un effet de réel.

Le Château des contes, sans doute parce qu'il présente un personnage narrateur qui vient de s'installer dans une nouvelle ville, dans une autre région, rend aux descriptions de la ville, Gand en l'occurrence, une motivation narrative :

Une ville qu'on quittait à peine pour se trouver déjà au milieu des mouettes et des dunes. Et quand la plage nous laissait, il y avait Bruges et ses canaux. Il y avait Anvers. J'ai tellement fait visiter le zoo que je pourrais en être le guide aux yeux fermés. [...]

Et puis Gand, je l'avoue, ça a été le coup de foudre. Je m'y sens chez moi. Un vrai Gantois. *Een echte Gentenaar* (Raucy, 1998, p. 18-19).

Non seulement le roman propose la description d'un bon nombre de lieux gantois (la Hoofstraat [*ibid.*, p. 23], le parc Albert [*ibid.*, p. 27], les bords de l'Escaut [*ibid.*, p. 29], mais également la cathédrale de Saint-Bavon, le beffroi, l'église Saint-Nicolas et autres sites touristiques gantois lors de la visite d'un oncle wallon [*ibid.*, p. 45-52]), il décrit aussi certaines habitudes gantoises :

J'ai pris tout de suite les habitudes des Gantois. J'ai réappris à me servir d'un vélo pour tout : pour filer chez Ti, pour courir au Patershol acheter du poisson, pour faire crisser les cailloux du parc Albert, pour flâner le long des quais, pour faire des courses de vitesse... Comme tous mes amis d'ici, j'irais bien au lit avec mon vélo (*ibid.*, p. 19).

La ville est donc beaucoup plus vécue; pourtant, ce roman ayant été publié aux éditions québécoises du Trécarré s'adresse explicitement aux jeunes Québécois. Dans une note au lecteur, les éditeurs soulignent pompeusement à l'intention du lecteur que « [c]e roman est différent de tous ceux qui existent déjà. Il te permet de lire une aventure captivante qui se passe dans un pays que tu ne connais peut-être pas. C'est pourquoi il

t'offre des renseignements supplémentaires à la suite de l'histoire » (*ibid.*, p. 3). Cette note, présupposant que les romans pour adolescents « qui existent déjà » situent toujours leur action dans un lieu connu du lecteur, place manifestement le lieu du récit, à savoir la ville de Gand, comme enjeu principal du texte.

La ville de Bruxelles est quant à elle présente dans un nombre beaucoup plus important de romans. Dans *La vie en Rose*, le lieu du récit est très rapidement nommé. Dès la première page, on sait en effet que Rose « avait presque seize ans, et venait d'entrer en troisième latine chez les Sœurs de la Trinité, à Bruxelles, Belgique » (Gudule, 2003, p. 13). Le lecteur est entraîné à travers l'avenue Victor-Hugo, la rue Malou et la chaussée d'Ixelles (*ibid.*, p. 50), la Chaussée d'Etterbeek (*ibid.*, p. 125), le palais royal et la rue Ravenstein (*ibid.*, p. 106) : autant de références à des lieux réels qui, en plus d'appuyer la dimension autobiographique du roman, permettent au lecteur belge de s'identifier aux personnages. En effet, bien que ceux-ci évoluent dans les années 1960, la plupart des lieux décrits existent toujours, ce qui tend à rapprocher le lecteur du récit. Bruxelles est dans ce roman une ville grise et hostile dont le quartier de Schaerbeek, dans lequel se concentre la plus grande part de l'action romanesque, se mue en un microcosme étouffant, un labyrinthe truqué où tous les chemins ramènent Rose vers l'avenue Victor Hugo où réside Polochon, quinquagénaire qui profitera de la naïveté de cette adolescente rêveuse. La maison même de ce Polochon a quelque chose de typiquement bruxellois : « [i]maginez trois pièces en enfilade, plafonds moulurés, parquets cirés » (*ibid.*, p. 27) dans laquelle, « comme dans la plupart des vieux

immeubles bruxellois, il n’y a pas de salle de bains » (*ibid.*, p. 199)⁴¹. Comme les conditions climatiques (voir *supra*, p. 134-135), la ville peut donc avoir pour fonction de refléter l’état d’esprit du protagoniste : Rose est malheureuse et perdue dans sa relation avec Polochon, tout comme elle est opprimée par la grisaille de sa capitale.

Bruxelles est toute autre dans *Rue Josaphat*, de Frank Andriat. Le récit se déroule cette fois encore dans le quartier de Schaerbeek, mais cette fois les rues sont vivantes, animées, et malgré qu’elles soient le théâtre de conflits raciaux, elles sont aussi lieu de bonheur et de rencontres multiples. Rencontres entre adolescents de différentes origines ethniques, dans un premier temps, comme les prénoms des jeunes qui se retrouvent au Parc Josaphat pour disputer une partie de football en attestent : Juan, Rachid, Mehmed, François, Osman et Paolo, de même que Constantin et sa jolie sœur Alexandra, qui viennent de Grèce. La rencontre culturelle n’est pas qu’internationale : « Piet, le Flamand, est là aussi. Il ne parle pas très bien français, mais il dribble comme un dieu » (Andriat, 1999b, p. 14). Rencontres entre générations également : les adolescents font la rencontre de Madame Marie-Jeanne, une « vieille » qui aime leur compagnie et qui leur fera redécouvrir leur quartier. De ce fait, l’auteur ajoute à cette urbanité contemporaine une dimension historique. En effet, la vieille dame connaît par cœur l’histoire du quartier, leur fait découvrir la maison de la rue Lefrancq où a vécu Michel de Ghelderode ainsi que la Maison du Peuple construite par Victor Horta, sur la Chaussée de Haecht. Ces apprentissages mettent Rachid, le jeune protagoniste, sur la

⁴¹ Cette configuration en enfilade des pièces est en effet typique de Bruxelles, et on en retrouve une représentation similaire dans *Le Journal de Jamila*, roman hors-corpus de Frank Andriat : « Nous, nous avons le rez-de-chaussée et le sous-sol. En bas, c’est la cuisine, la salle de bain et le living; en haut, ce sont les chambres et le wc. Chaque fois, deux grandes pièces en enfilade » (Andriat, 2000 [1986], p. 52).

piste d'une identification personnelle, culturelle et nationale, mais cette démarche, il la complètera seul. Ayant l'habitude de rencontrer sa douce Alexandra au pied de la statue d'Émile Verhaeren dans le Parc Josaphat, il en vient à s'intéresser, de lui-même, à ce poète dont il découvre que les écrits, malgré leur âge, traduisent ses propres pensées. Le jeune homme réussit enfin à comprendre qui il est, mais l'aurait-il pu sans un réel ancrage géographique? Si on le compare aux autres romans d'Andriat, celui-ci semble riche à bien des égards : le récit est fragmenté selon diverses focalisations, les intrigues s'enchevêtrent, les relations entre les personnages sont relativement profondes. Les romans *La Remplaçante*, *Monsieur Bonheur*, et même *Tabou*, qui pourtant fait la tentative d'un récit à trois voix, ne présentent pas cette profondeur. Ici, l'ancrage national, la multiplication des références historiques (en plus de celles que nous avons évoquées, notons l'histoire du Parti Socialiste en Belgique et l'avènement du droit de vote au niveau communal pour les immigrants) et culturelles (mention du « pain carré », de la bonne bière, des dames blanches...) ainsi que l'inscription du récit dans un quartier précis, clairement délimité et largement décrit, n'induisent pas une fermeture d'esprit, mais bien une ouverture sur le monde. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les seuls personnages importants dont on ne signale pas la rue de résidence soient Daniel et Marie-Claire, un jeune couple aux idées d'extrême-droite. Ils sont les seuls à ne pas participer au « récital urbain » mis en place par Andriat, les seuls à rester pour ainsi dire immobiles dans le chronotope de l'urbanité contemporaine, espace-temps indissoluble qui favorise la rencontre dans ce roman. Ce principe d'ouverture au monde, malgré des

tentatives évidentes et quelquefois maladroites, n'est pas aussi bien rendu dans les autres romans de l'auteur, qui versent dans une géographie allusive et sans ancrage.

Troisième roman de notre corpus situant son action autour du parc Josaphat, dans le quartier de Schaerbeek, *Les Canards en plastique ne meurent jamais* d'Évelyne Wilwerth présente ce quartier sous un jour encore différent. Ici encore, l'auteure met en place un espace narratif orchestré délimité par une série de rues dont les noms sont maintes fois répétés. Dès les premières pages, le lecteur saisit l'importance narrative du Parc Josaphat, alors que se succèdent sept courtes séquences, intitulées d'après le temps du récit (« Été 1992 », « Été 1993 », « Été 1995 », etc.), composées chacune de deux à quatre phrases, nominales pour la plupart. Le lieu de l'action est toujours le même : le parc Josaphat. Au fil de ces phrases habilement scandées, on voit grandir Isalune, Nils, Sonatine et Diego de l'âge des poussettes à l'adolescence, on voit naître leur complicité, on assiste au bonheur de leurs jeux et de leurs folies partagés. La huitième et dernière séquence, intitulée « Été 2006 », compte 72 pages et raconte, par contraste, le malheur qui frappe les adolescents lors de ces vacances scolaires. L'univers des quatre adolescents bascule rue Linné, connue pour sa « prostitution visible », où ils reconnaissent dans une vitrine la mère d'Isalune. Dès lors, entre la rue Fontaine d'amour, où vit Isalune, la rue des Pâquerettes, où habite Diego et l'avenue des Azalées, où vivent Nils et Sonatine à quelques maisons l'un de l'autre, les choses se précipitent. Isalune quitte sa maison, devient boulimique et, lors d'un accident, perd une partie de sa main; Sonatine, suite à une rupture amoureuse, devient quant à elle anorexique. Les garçons cherchent à rétablir l'équilibre de leur groupe en organisant un « mégaexploit »

qui poussera chacun d'entre eux au-delà de ses limites. Durant cet été cauchemardesque, le parc Josaphat, adjacent au triangle que forment les rues Fontaine d'amour, des Pâquerettes et des Azalées, est pour Isalune un lieu apaisant (« C'est magique. Dès qu'elle pénètre dans le grand domaine, elle se détend » [Wilwerth, 2005b, p. 64]), attirant (« Elle a soudain une terrible envie d'aller au parc » [*ibid.*, p. 71]), le lieu de la rencontre avec l'amour et le lieu de la réconciliation avec le monde. Symboliquement, c'est dans le parc, au pied d'un marronnier, qu'Isalune décide d'enterrer ses trois phalanges, quatre phalanges et quatre phalangettes amputées. Dans ce roman fort, tout Bruxelles devient symbole, prend une force d'évocation particulière et établit avec la jeune héroïne une relation fusionnelle.

C'est également à Bruxelles que se situe l'action de *Quai des mystères*, de la même auteure. Cette fois, c'est sur le bord du canal, dans la commune de Bruxelles, que le récit se développe. Le regard qu'y porte Marie-Vanille est dans un premier temps sans concession. Celle qui vient de quitter un riche quartier de Bruxelles pour ce secteur mal famé en a marre :

Marre de cette Allée Verte qui n'est pas verte du tout.

Marre de ce cimetière de voitures. Marre de cette *Charcut House* qui exhale une sale odeur de lardons fumés! [...]

Je lis *place des Armateurs*. Pas de place, mais un pont. Je découvre le canal. Pouah. Eau brunâtre où flottent des débris. Sinistre. Comme tout ce quartier. Un grand panneau bleu indique *Port de Bruxelles* (Wilwerth, 2003, p. 7).

Ce quartier qu'elle a baptisé Supermoche (*ibid.*, p. 8), elle apprendra pourtant à l'aimer.

À la toute fin du roman, son regard sur le canal sera tout différent :

Oh, Baba, regarde la couleur de l'eau... Comment ça s'appelle, cette nuance? Mauve clair... parme? [...] Le quartier le plus moche de la planète a changé de visage. Ou c'est moi qui ai changé! Qu'est-ce que je me suis attachée à ce coin du port de Bruxelles (*ibid.*, p. 84).

Ici, comme dans *Rue Josaphat*, le lieu du récit, en l'occurrence la ville, devient plus qu'un simple décor : elle est hissée au rang de moteur du récit, presque de personnage. L'intégration des différences de classe, pour cette adolescente qui découvre la pauvreté et est confrontée au monde de la prostitution et de l'immigration clandestine, aura été essentielle à son processus de maturation, et c'est le milieu urbain qui a rendu possible ce cheminement. La ville de Bruxelles, décrite avec force détails, ne laisse aucune place à l'interprétation spatiale : l'action se déroule incontestablement en Belgique.

La Bruxelles de *L'Étincelle* de Jean-Marie Defossez s'étend davantage que dans les romans précédents : les deux protagonistes du roman, particulièrement mobiles grâce à la mobylette prêtée par un ami, évoluent dans les communes d'Ixelles, de Schaerbeek, de Bruxelles, d'Etterbeck et de Laeken. À quelques reprises, les descriptions que l'on fait de la ville paraissent sortir d'un guide touristique. Ainsi, on y apprend que la Chaussée de Wavre est « la seule route de Bruxelles avec des pavés rouges » (Defossez, 2004, p. 18). De même, le parc Léopold y est décrit sans que cette description soit motivée par la narration. Emmanuel, le jeune héros du roman, « aime cet endroit un peu sauvage avec ses grands arbres et son étang, ses pelouses qui se piquent de crocus au printemps et son sentier qui monte vers le Muséum des sciences naturelles » (*ibid.*, p. 55). L'adolescent se questionne par ailleurs sur le voûtement de la Senne :

Je regrette subitement que Bruxelles n'ait aucune plage pour y emmener ma belle. Qu'il n'y ait, dans le centre de la capitale, pas un seul bord de rivière accessible. Quel tordu a donc ordonné que la Senne [intervient ici

une note de bas de page qui indique : « rivière qui traverse la capitale belge »] soit cachée sous le béton (Defossez, 2004, p. 73).

Les notes de bas de page, comme celle de l'extrait ci-dessus, accentuent certainement cette allure de guide touristique, et contribuent à donner au lecteur belge l'impression que ce roman n'a pas été écrit pour lui, que l'on y présente la Belgique comme un lieu exotique, inconnu. Plusieurs belgicisms sont ainsi définis (notamment aubette, cote, farde et heure de fourche), ainsi que certaines références culturelles⁴². Si l'imaginaire national est indéniablement présent dans ce roman, il semble plutôt guidé par un désir d'exotisme pour les jeunes Français que par celui de la transmission d'une identité nationale pour les jeunes Belges.

En somme, le paysage urbain fait dans notre corpus l'objet de représentations inégales. Aux côtés des villes anonymes sans importance dans le récit et de villes non-belges peu définies se construisent des villes nommées et réellement habitées qui peuvent devenir enjeu du texte. Dans cet étalage urbain, les villes belges jouissent d'un traitement particulier : décrites abondamment, influençant les humeurs des personnages et inversement, elles se hissent du rang de simple décor à celui d'élément central du récit et, partant, d'élément constitutif de l'imaginaire national, un imaginaire dans lequel la ville est symbole de rencontres, de modernité, d'ouverture et d'intégration des différences de classe, d'origine et de générations. Dans tous les cas, il appert que le paysage urbain tient une place bien plus grande que le paysage naturel.

⁴² À ce propos, soulignons que l'auteur indique en bas de page que « en Belgique, le repas du soir s'appelle le souper et a lieu vers quatre-cinq heures » (p. 115). Information tout à fait étonnante, puisque, selon notre expérience et selon les dires de tous les Belges interrogés, le repas du soir se prend en général à la même heure en France qu'en Belgique, c'est-à-dire vers 19h...

Du côté du corpus québécois, la ville est moins représentée. Plusieurs des romans étudiés se déroulent plutôt dans un cadre rural ou naturel. Notons pourtant qu'entre 1989 et 1999, des 58 romans dans la collection « Roman+ » des éditions La Courte échelle, une quarantaine de romans avaient pour cadre un espace urbain (voir Le Brun, 2000, p. 274). Il faut toutefois souligner que dans l'ensemble de la production romanesque pour les adolescents au Québec, plusieurs collections ont une ligne éditoriale plutôt portée sur la nature ou les régions : comme son nom le laisse supposer, la collection « Grande Nature », chez Michel Quintin, privilégie les récits présentant un cadre naturel; la collection « Ado », chez Vent d'Ouest, travaillant notamment à la création littéraire dans la région de l'Outaouais, propose plusieurs récits se déroulant dans cette région moins urbaine; la collection « Jeunesse-Pop », chez Médiaspaul, offre de nombreux textes de science-fiction ou de fantastique dans lesquels l'espace urbain n'est pas dominant.

Ainsi, la ville semble prendre une moins grande place que la nature et les vastes espaces sauvages dans le discours romanesque à l'étude, supposant du même coup une moins grande place de l'urbanité dans l'imaginaire national. En termes de véritable espace urbain, la ville de Montréal est prédominante et présentée dans l'ensemble du discours romanesque sous des angles multiples.

Dans *L'Appel des loups* de Stanley Péan, Montréal est découverte à la faveur d'un voyage éclair dans cette ville depuis le Saguenay où habitent les protagonistes, Django et Val. Indirectement présentée comme étant « la plus grande ville du monde »

(Péan, 1997a, p. 156⁴³), Montréal offre aux adolescents des instants de bonheur dans ses attraits les plus touristiques, que Django immortalise en photo : « Ici, Valérie et moi simulant la terreur à bord de l'ascenseur du Stade olympique. Là, elle et moi tendrement enlacés au milieu des rosiers du Jardin botanique. Ou encore, frissonnant en face de la section arctique du Biodôme » (*ibid.*, p. 88). Ces détails touristiques ne sonnent pas faux, puisque les personnages découvrent effectivement une ville qu'ils ne connaissent que de loin. Le contexte donne une motivation à ces détails, motivation que l'on ne trouvait pas dans *L'Étincelle*, par exemple.

Quelques mois après la parution de *L'Appel des loups* était publié dans la même collection, « Roman+ », un roman du même auteur, *Quand la bête est humaine*, celui-là profondément urbain et dans lequel la ville de Montréal est présentée dans sa dimension multiculturelle. Marie-Louise Sainte-Fleur, protagoniste dont les parents sont originaires d'Haïti, vit dans un immeuble où les odeurs invitent au voyage : « Le mélange de parfums des cuisines variées imprègne la cage d'escalier et confirme le caractère multiculturel de ce microcosme qui réunit des familles venues d'horizons divers » (Péan, 1997b, p. 22). La concierge dudit immeuble est italienne, la voisine de Marie-Louise est vietnamienne, et au-dessus de chez elle résonne de la musique cubaine. Si Nicolet, ville natale de la jeune protagoniste qu'elle a récemment quittée pour suivre ses parents à Montréal, permet de mettre en place certains *topoi* plus directement liés à l'imaginaire national québécois (« Elle se voit à six ans, dans son habit de ski. [...] Rien à mille lieues à

⁴³ Dans une *note de l'auteur*, Stanley Péan déclare s'être librement inspiré des paroles d'une chanson de Christiane Raby pour écrire *L'Appel des Loups*. Les paroles de cette chanson, reproduites à la fin du roman, parlent d'une escapade dans « la plus grande ville du monde », qui correspond au voyage des amants à Montréal.

la ronde, juste la neige à perte de vue : on dirait une toile de Jean-Paul Lemieux » [*ibid.*, p. 29]), la ville, pour sa part, devient davantage le lieu d'un mélange international des imaginaires.

D'autres romans présentent de la région montréalaise la disparité de niveaux socio-économiques de ses différents quartiers. Dans certains romans, cette disparité se lit à travers l'opposition ville-banlieue. *Le Long Silence* de Sylvie Desrosiers présente la déchéance économique de la famille d'Alice par le déménagement obligé d'un riche pavillon de banlieue avec piscine creusée vers un petit appartement du quartier Rosemont.

Tu es tombée de haut, hein? Toujours habituée d'avoir ce que tu voulais... Chez vous, chacun avait son propre lavabo. Je n'en revenais pas : chacun son tube de dentifrice, sa boîte de kleenex à lui. [...] Quand tu as commencé à cracher dans le même lavabo que tout le reste de ta famille, ça te levait le cœur (Desrosiers, 1996, p. 21-22).

Pourtant, la ville de Montréal et ses petits appartements « pas cher[s] et tout croche[s] » (*ibid.*, p. 16) sont connotés plus positivement que la démesure et le luxe des pavillons de banlieue : « pour un enfant, un plancher, croche ou droit, ça ne fait pas de différence. Ça reste un plancher » (*ibid.*, p. 16-17). Au contraire, la maison de banlieue devient avec le temps synonyme de mauvais goût :

C'était vraiment nono, ça : un cordon doré pour empêcher les enfants d'entrer [dans le salon]. Quand je pense que j'étais impressionné! Les fauteuils en velours rouge, les rideaux en velours vert, les franges dorées, un décor de château pour moi! C'est vrai que ta mère était une sorte de reine : la reine du mauvais goût, parce que c'était assez laid merci (*ibid.*, p. 21).

Dans *La Fille de la forêt* de Charlotte Gingras, on retrouve ce même bilan négatif de la banlieue. Avril, jeune fille des grands espaces, préfère les jardins clos, les graffitis

et le visage multiculturel de la Cité au bungalow de banlieue sans âme du couple fade qui devait l'accueillir. Érik, le nouvel ami d'Avril, partage cette opinion : « Lorsque je suis arrivé dans le quartier de banlieue, j'ai eu du mal à trouver la maison. Elles sont toutes pareilles, avec leurs haies sans un poil qui dépasse et leur pelouse sans pissenlits. Ça me donne envie de cracher dessus. Et leur piscine, de pisser dedans » (Gingras, 2002, p. 64). La Cité, peuplée d'haïtiens, d'italiens, de bulgares, de sikhs et de chinois, plaît davantage à Avril : « J'aimais les cheveux bleus des filles et les turbans des sikhs. Des gars, des filles à la peau sombre marchaient main dans la main. Dans la petite ville du Nord, il n'y avait que moi... » (*ibid.*, p. 49).

Dans d'autres textes, c'est à travers le motif récurrent de la montagne s'élevant au cœur de la ville que se présentent les disparités socio-économiques qui divisent Montréal. Dans le roman *Les vélos n'ont pas d'état d'âme* de Michèle Marineau, Laure, qui était autrefois riche, habite depuis la faillite et le suicide de son père dans un quartier populaire. Pour conserver sa dignité, elle continue toutefois à faire croire à qui veut qu'elle habite « le quartier riche, au flanc de la montagne » (Marineau, 1998, p. 54), quartier similaire à celui qui abrite la vaste maison de pierre de tante Évelyne, dans *La Disparition* de Charlotte Gingras :

dans le quartier des maisons de pierre, à flanc de montagne [...]. Chez ma tante, on mange du gigot d'agneau le dimanche et du saumon fumé n'importe quand, on fait semblant d'écouter du Mozart. Elle s'habille de soie et de cachemire et préfère ses teckels aux êtres humains (Gingras, 2005, p. 89-90).

Ce motif du quartier riche à flanc de montagne est tellement attaché à l'imaginaire de la ville de Montréal que, même si la ville n'est jamais nommée dans *La Disparition*, le

lecteur a peu de doutes quant à l'origine montréalaise de la protagoniste. De même, ce sont en partie ces « quartiers riches de la montagne » (Gingras, 2002, p. 39) qui, dans *La Fille de la forêt*, permettent d'assimiler la Cité du roman à Montréal.

Avec son roman *Rouge Poison*, Michèle Marineau offre quant à elle au lecteur adolescent un roman policier dont la trame dessine au fil des pages la carte des rues du plateau Mont-Royal et de la montagne elle-même. Non seulement cette présence appuyée de la ville participe d'un effet de réel propre à accrocher le lecteur, mais « le Plateau est [également] un agent actif du récit et contribue à révéler les personnages concernés » (Lacroix et Pouliot, 2005, p. 109-110). L'oratoire Saint-Joseph et le cimetière Notre-Dame, lieux profondément ancrés dans l'imaginaire montréalais, jouent dans le roman un rôle déterminant⁴⁴. À maintes reprises, des itinéraires sont tracés, des quadrilatères délimités par des noms de rues, des commerces ou des écoles précisément situés, tout cela restant motivé par les besoins du récit.

Ce n'est pas toujours le cas dans les romans policiers de Robert Soulières. Dans son *Cadavre de classe*, il fait ainsi défiler des noms de rue montréalaises, au rythme de la conduite dangereuse de l'inspecteur :

[...] il met le contact et longe les rues Sherbrooke, Préfontaine, Sainte-Catherine, Ontario, remonte Saint-Denis, bifurque vers Saint-Joseph, brûle deux feux rouges, ne met jamais son clignotant et, finalement, se retrouve à quelques pas de l'église dans une zone de stationnement interdit [...] (Soulières, 1997, p. 327).

Dans *Un cadavre stupéfiant*, on retrouve des passages similaires :

Toujours dans la rue Saint-Denis, l'inspecteur tourne à droite au feu rouge et il accélère en zigzaguant comme Mario Lemieux dans la zone ennemie.

⁴⁴ Pour une étude plus approfondie de l'espace dans ce roman, voir Lacroix et Pouliot, 2005, p. 109-113.

En quelques instants, il roule sur la rue Sherbrooke et croise la rue Bleury. [...] La BM file à vive allure sur Sherbrooke, passe devant l'édifice de la London Life où l'inspecteur a ses REÉR, dépasse le Musée des Beaux-Arts où c'est moins cher le mercredi, puis passe en trombe devant l'hôtel Ritz (Soulières, 2002, p. 24-25).

À quoi riment ces descriptions sur-détaillées ? Bousculant l'horizon d'attente du lecteur par une foison de détails superflus qui dans une certaine mesure nuisent à la lisibilité du texte en tant que récit, en introduisant non pas des pauses dans l'action mais plutôt du bruit dans celle-ci, elles paraissent avoir pour seule motivation d'ajouter à l'humour décapant de l'auteur. En effet, par de nombreux procédés, Soulières parodie dans bon nombre de ses romans, avec un humour tout à fait personnel, le roman pour adolescents et ses contraintes⁴⁵. Dans le cas qui nous intéresse, le caractère parodique pourrait porter sur la représentation surabondante de Montréal et de sa géographie dans le roman québécois pour adolescent de cette période, notamment dans la collection « Roman+ » de la Courte échelle⁴⁶.

⁴⁵ Par exemple, l'auteur présente *Un cadavre de classe* comme étant un roman de 1000 pages (la numérotation n'est pas continue : le roman compte en réalité 208 pages). À la page 164 (correspondant en fait à la page 60), l'auteur écrit, cynique : « Vous venez de terminer l'équivalent d'un roman de la courte échelle ! » (Soulières, 1997, p. 164). Les éditions La courte échelle, de même que de nombreuses collections de romans pour adolescents, ont souvent été critiquées pour les contraintes, les critères et les règles précises qu'elles imposent aux auteurs.

⁴⁶ Comme nous l'avons souligné précédemment, cette présence a notamment été soulignée par Claire Le Brun dans un article qui présente une analyse des chronotopes dans les 58 romans parus dans la collection « Roman+ » de La Courte Échelle entre 1989 et 1999 : « Nous partions avec l'hypothèse de la prédominance d'un espace urbain, hypothèse qui s'est entièrement confirmée : une trentaine de romans ont pour cadre Montréal ou sa banlieue, près d'une dizaine d'autres concernent Québec ou une ville québécoise non identifiée. Dans plusieurs cas, on peut parler d'un Montréal implicite, car, si la ville n'est pas nommée, les repères géographiques abondent : géographie physique, comme le mont Royal; noms de rues et de stations de métro; monuments caractéristiques, tels que le Stade olympique. En plus de servir de décor à la plupart des récits, Montréal sert encore de point d'attache; elle est le lieu de départ ou d'arrivée quand s'opère un important déplacement spatial. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que la diégèse de la grande majorité des romans de la collection a pour cadre Montréal » (Le Brun, 2000, p. 274).

Dans l'ensemble, il apparaît que Montréal et Bruxelles jouissent d'un traitement privilégié dans le discours romanesque adressé aux adolescents, participant au parcours initiatique des personnages en leur permettant de prendre conscience des différences de classe, invitant le personnel romanesque à l'ouverture et favorisant l'action et les rencontres. La représentation du milieu urbain dans les romans de notre corpus, si elle est quantitativement plus riche du côté belge, est qualitativement similaire. Dès lors, il ne semble pas que la ville belge tienne une place plus avantageuse dans l'imaginaire national belge que la ville québécoise dans l'imaginaire national québécois. En outre, vu les correspondances dans les sèmes attachés à la ville de part et d'autre de notre corpus, nous pourrions dire que davantage que d'un imaginaire national, c'est d'un imaginaire occidental urbain contemporain que témoignent ces représentations.

ICI OU AILLEURS...

Nous avons vu jusqu'ici diverses modalités d'inscription participant à la construction d'un imaginaire national, mais qui chaque fois impliquaient un regard *de l'intérieur*. Or, à la lecture des romans de notre corpus, nous avons constaté que l'éloignement pouvait, par contraste, faire mieux éprouver le sentiment d'identité nationale.

Puisque le sentiment d'identité, même national, ne connaît pas de frontières, les personnages de notre corpus qui ont choisi l'éloignement ou qui y ont été contraints continuent de fonctionner, du moins un temps, avec le cadre de références de leur terre natale, ce qui leur permet en outre de problématiser leur identité nationale et le rapport qu'ils entretiennent avec leur nation. Nous proposons donc dans cette section

d'observer ce que le personnel romanesque en migration de notre corpus peut nous révéler quant à l'imaginaire national belge et québécois.

Gudule, dans les deux derniers tomes de sa trilogie sur Rose, et Marie-Danielle Croteau, tant dans ses *Carnets du mouton noir* que dans *Et si quelqu'un venait un jour*, mettent en scène des personnages qui ont, pour différentes raisons, quitté leur pays.

Rose, personnage autobiographique d'une trilogie regroupant *La vie en Rose*, *Soleil Rose* et *La Rose et l'Olivier*, est âgée de 17 ans lorsqu'elle se voit contrainte de quitter sa Belgique natale, après avoir accouché d'un enfant illégitime, né d'une passion hors-mariage à sens unique avec un quinquagénaire violent qui aime un peu trop les adolescentes. Nous sommes dans les années 1960 en Belgique, et la situation de fille-mère de Rose est délicate. Ses parents l'envoient donc chez un oncle, au Liban. Au départ, cet exil l'enchanté : âme romantique, Rose rêve de voyages, d'exotisme... et de s'éloigner du monstre qui lui a fait un enfant.

Heureusement, [lui explique son père,] nous avons trouvé un arrangement : ils diront à tout le monde que tu es mariée – on te vieillira un peu pour l'occasion – et que ton mari t'a abandonnée. Si tu es prête à jouer le jeu, ils sont d'accord.

Rose n'hésite pas une seconde. Ce rôle lui plaît. Repartir à zéro sous une nouvelle identité, également. Mais ce qui lui plaît surtout, c'est l'idée du voyage. *Quitter les brumes déprimantes de la Belgique pour les horizons dorés de l'Orient* (Gudule, 2004, p. 16-17; nous soulignons).

Mais si elle avait hâte de quitter ces « brumes déprimantes », elle ne cessera pas pour autant de faire référence à son pays d'origine, avec lequel elle comparera fréquemment son nouveau pays. Dès son arrivée, elle remarque « les rues bruyantes, grouillantes de monde et, juge-t-elle, assez sales – surtout comparées à Bruxelles, cité propre par

excellence » (*ibid.*, p. 25). Plus tard, elle expliquera son manque de compréhension de l'attitude des hommes par ses origines : « Lorsqu'on vient en droite ligne des froides brumes du Nord où les gens ne se "touchent" pas, comment différencier la pure chaleur humaine du crapuleux pelotage? » (*ibid.*, p. 82). Pourtant, son origine y est-elle vraiment pour quelque chose? Même en Belgique, Rose s'est montrée incapable de décoder l'attitude des hommes...

Quoi qu'il en soit, ces « brumes déprimantes », ces « froides brumes du Nord », semblent être fortement ancrées dans l'image que se font Rose et sa famille de son pays. En effet, lorsque ses parents repartiront du Liban où ils sont venus rendre visite à Rose qui, depuis son arrivée, s'est dégoté un mari doté d'une beauté du sud enchanteresse, ils ne pourront s'empêcher de penser que « Bruxelles va [leur] sembler bien terne, comparé à ce pays » (Gudule, 2005, p. 89). De même, Rose se rappellera la mer du Nord lorsque la grisaille s'abattra sur la magnifique baie de Jounieh, Rose dira :

- Avec cette pluie et ce temps gris, j'ai l'impression d'être à Westende [...], sur la côte belge. Près d'Ostende, tu connais? (Elle fredonne.) *Oui, ça pleuvait, oui ça pleuvait, comme à Ostende et comme partout...*
- Qui chante ça, déjà?
- Ferré, paroles de Caussimon. J'adore cette chanson. Comparer les vagues à des chevaux qui fracassent leur crinière d'écume contre la digue, c'est... [...] Sublime, absolument! (*ibid.*, p. 148-149.)

Son origine belge sera toujours importante pour Rose. « Rose se présente : *elle vient de Belgique*, est l'heureuse mère d'un bébé de neuf semaines, apprécie l'accueil qui vient de lui être fait, et va s'efforcer de rendre son cours intéressant » (Gudule, 2004, p. 74; nous soulignons). Il n'est pas anodin que le premier aspect qu'elle révèle de son identité concerne ses origines... Malgré cela, et malgré les pénibles expériences qu'elle y vivra,

qui lui feront un jour dire à son enfant : « Qu'est-ce qu'on est venus faire dans ce pays de barbares? [...] On était si bien, en Belgique! Tout ce qu'on risquait, là-bas, c'était d'être regardés de travers, tandis qu'ici... » (*ibid.*, p. 59-60), les souvenirs de grisaille et la tristesse des derniers moments de sa vie en Belgique feront en sorte que, bien vite, elle ne voudra plus quitter le Liban. Lorsque les autorités libanaises voudront la renvoyer en Belgique faute de permis de séjour, elle sera chavirée : elle se sent désormais chez elle au Liban, « comme nulle part ailleurs » (*ibid.*, p. 204). Lorsque se conclut *La Rose et l'Olivier*, la jeune femme se sent enfin à son aise dans la famille de son mari (il faut dire que les membres de sa famille qui étaient hostiles à son égard ont tous émigré au Québec), elle attend un nouvel enfant et n'a aucun projet de retourner en Europe.

Par ce déplacement géographique et son intégration finale dans son nouveau pays, Rose affirme son identité, qui n'a plus grand-chose de belge. Le déplacement et l'enracinement dans la patrie d'adoption est donc possible dans les romans de notre corpus, comme en atteste également l'exemple de Mathieu, protagoniste du roman *Fous pas le camp, Nicolas!* de Claude Raucy. Sans entrer dans les détails, notons simplement que Mathieu, moins de deux mois après avoir quitté la Belgique pour l'Italie, écrit à son correspondant : « Florence est ma patrie de toujours » (Raucy, 1997, p. 98). S'il prévoit rentrer en Belgique après son année italienne, il reste qu'à l'instar de Rose, il n'a pas hésité à couper ses racines pour les planter ailleurs.

En ce qui concerne les romans québécois de notre corpus, Anne Rusnak pose l'hypothèse qu'au contraire, « dans la littérature de jeunesse proposée aux jeunes

Québécois, un déplacement dans une contrée lointaine ne serait pas une affirmation mais plutôt une perte de l'identité » (Rusnak, 2008, p. 59). Il est vrai que peu de romans de notre corpus proposent un déplacement sortant du cadre du pays : seuls les personnages de Marie-Danielle Croteau partent hors du Canada. Anne, dans *La Chambre d'Eden*, découvrira Toronto et le Yukon, tandis que Viola, suite à *La Disparition* de sa mère, court sur ses traces aux confins du Labrador. Dans ces deux derniers cas, les personnages quittent le Québec, mais restent dans le pays dont ils sont citoyens.

Le roman *Et si quelqu'un venait un jour* de Marie-Danielle Croteau offre aussi à lire, comme dans la série de Rose, le récit d'une adolescente du Nord atterrie dans un pays du Sud, mais cette fois par accident. Mira, 17 ans, échoue avec le cadavre de son frère jumeau en Polynésie, sur l'atoll de Tamatangi dévasté par un ouragan, où Teiki, un garçon de son âge, est le seul survivant. Après quelques jours de divagation durant lesquels elle ne veut pas reconnaître la mort de son frère et se terre dans le mutisme, elle repense au passé. Le lecteur apprend donc assez tard que Mira est d'origine québécoise (à la page 73), mais le Québec représente beaucoup pour elle. Autant Teiki a appris, après l'ouragan, à vivre seul sur son île, autant elle a du mal à s'adapter : « Car elle avait beau s'accommoder de cette existence primitive, elle ne s'était pas entièrement débarrassée de sa nature nord-américaine. Elle avait parfois un besoin impérieux de se sentir productive » (Croteau, 2002, p. 101). Elle aspire à repartir vers son pays, qui lui manque à bien des égards :

Elle évoquait la ville, les copains, les grands magasins, le bleu dans les cheveux, le rap dans les oreilles, le khôl sur les yeux, les sorties, les spectacles de musique, l'animation, le cinéma, les expositions, les revues, les livres, toutes ces choses qui lui manquaient parfois et que Teiki ne

connaissait que pour en avoir entendu parler, dont il n'avait, lui, ni besoin ni envie, et qui les séparaient pendant quelques minutes, quelques heures ou quelques jours, le temps d'un coup de cafard (*ibid.*, p. 104).

Seulement, les relations humaines étant ce qu'elles sont, Teiki et Mira, prisonniers de leur île, finissent par tisser des liens qui dépassent ceux de l'amitié. Dès lors, les personnages ont plus de mal à envisager la suite des événements. Mira ne veut pas renoncer à un retour au Québec, fût-il temporaire : « Elle était aussi sapin que lui était cocotier » (*ibid.*, p. 113). Métaphore puissante, qui dit la force des racines que les individus plongent dans leur terre natale... Mais avec l'amour, ces racines ont perdu de leur profondeur, au cours du séjour de Mira. Elle repart vers son Québec, mais en promettant de revenir. « Qui prend mari prend pays », dit-on...

Dans *Les Carnets du Mouton noir*, roman autobiographique en deux tomes, Croteau raconte le début du tour du monde qu'elle a entrepris avec son mari et ses deux enfants. Voyageuse dans l'âme, cette femme a rapidement pris conscience de son envie de sillonner la planète :

À quinze ans, je rêvais d'écrire et de voyager. La campagne où je vivais avec mes huit frères et sœurs me paraissait insupportablement exiguë. Je voulais voir le monde. Les montagnes posées au bout de notre ferme dressaient en l'air leurs sommets obscurcis d'ombre me faisaient l'effet d'une barrière aux piquets pointus, infranchissables. Je me croyais prisonnière. Les vastes étendues qui m'entouraient, vertes en été, blanches en hiver, je les parcourais sans les voir. Je descendais à la rivière, un carnet sous le bras, et là, je m'imaginai être ailleurs. Je parlais de la mer sans savoir que je venais de la traverser, sans me rendre compte que les courses à travers les champs me préparaient à l'immensité de l'océan. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai compris la chance qui m'avait été donnée de grandir sous le couvert des ormes, dans le doux roulis du blé mûr (Croteau, 1999a, p. 11-12).

Un attachement rétrospectif au paysage québécois se ressent à travers ces lignes, malgré l'envie qu'éprouvait l'adolescente d'élargir ses horizons. Cette tension entre l'ici et l'ailleurs, les racines et la découverte, revient sans cesse chez Croteau. Avide de paysages, de rencontres, de découvertes, cette famille garde donc pour le Québec un sentiment d'appartenance : « En août 92, nous sommes rentrés au Québec. Pendant deux ans, nous y avons vécu avec l'intensité du voyage, mais goûtant chaque jour *le bonheur et le confort d'être chez soi* » (*ibid.*, p. 20; nous soulignons). À quelques reprises au cours de leur périple, les rencontres avec d'autres québécois seront l'occasion de renouer avec une culture qui leur tient à cœur : « Tout l'après-midi, nous cuisinons en papotant, heureuses de retrouver le goût et la langue du Québec » (*ibid.*, p. 51).

Ce sentiment de communauté, de communion, qui fait que lorsqu'il « reconnaît l'accent », un Québécois « établit le contact » (Croteau, 1999b, p. 96), est lié au concept même de nation qui, rappelons-le, est pour Anderson une communauté imaginée : « même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens: jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, *bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion.* » (Anderson, 1996, p. 19; nous soulignons). Ce phénomène s'observe également dans d'autres romans de notre corpus. Dans *Soleil Rose* par exemple, roman dont il a été question précédemment, un employeur belge installé au Liban ne pourra réprimer sa joie lorsque Rose commencera à travailler pour lui : « Une compatriote! J'en avais assez des métèques, si vous saviez! Tous des feignants! » (Gudule, 2004, p. 197). Il ne connaît pas encore Rose, mais pour la

seule raison qu'ils partagent leurs origines, il la considère déjà comme une employée modèle.

Revenons aux *Carnets du Mouton noir*. À l'occasion de retrouvailles avec la famille de la sœur de la narratrice, les enfants auront le loisir de découvrir ou de redécouvrir certaines facettes de leur culture.

Gabrielle et Arnaud ont vécu en voyage toute leur vie, mais il faut les voir rejouer inlassablement l'Album du Peuple⁴⁷ pour savoir d'où ils sont, au fond.

« Ça prend des racines pour être moins flottants dans ses bottines », chantait Claude Gauthier lorsque nous étions un peu plus jeunes (et lui aussi). Cela est sans doute vrai. Mais il faut faire confiance aux racines. Elles peuvent s'étirer très loin dans le monde sans perdre de leur force. Nos petits bourlingueurs ont pour leur pays une affection peut-être encore plus grande encore que ceux qui n'en sont jamais sortis. Les expatriés volontaires que nous sommes parlent avec passion du bercail. La musique de chez nous occupe une place prédominante, et chaque visite à nos familles, depuis la naissance de nos enfants, s'est accompagnée d'une poussée d'adrénaline bien symptomatique et extrêmement communicative. *Home, sweet home!* (Croteau, 1999b, p. 122-123.)

Les « racines », l'« affection » du pays, la « passion » pour ce « chez-nous » qu'il est toujours excitant de retrouver : des expressions qui montrent bien l'importance pour Croteau de cette « communauté imaginaire et imaginée ». D'ailleurs, le Québec reste toujours pour elle une référence : au Costa Rica, l'auteure raconte qu'elle et les siens aiment à « [s]e balader dans la ville, curieux de tout ce qui la différencie des villes québécoises » (*ibid.*, p. 122).

⁴⁷ Il s'agit d'une série d'albums humoristiques de l'artiste québécois François Pérusse, dont le titre, faut-il le souligner, fait ici encore intervenir l'idée d'un *peuple* québécois, autrement dit, d'une « communauté imaginée ».

Et peut-être cette élasticité des racines, qui « peuvent s'étirer très loin dans le monde sans perdre de leur force », permettra-t-elle à la Mira-sapin du roman *Et si quelqu'un venait un jour* de tenir sa promesse et de retourner vivre sur l'atoll avec Teiki...

Comme Rusnak, nous constatons que le désir d'appartenance au *home* natal est très fort dans les textes québécois pour la jeunesse, et que « le fait de ressentir un attachement profond pour son *home*, pour sa famille, pour son pays est de prime importance dans la littérature québécoise proposée aux jeunes à la fin du XX^e siècle » (Rusnak, 2008, p. 59). Il se construit à travers les récits que nous venons d'étudier un imaginaire national québécois dans lequel les racines sont solides et primordiales, cette image revenant régulièrement dans le discours romanesque. Leur élasticité permet heureusement le déplacement, mais ces racines ne sont pas aussi rhizomatiques⁴⁸ que dans l'imaginaire national belge. En réalité, pour aller plus loin dans la métaphore botanique, on pourrait parler dans le contexte belge de stolons plutôt que de rhizomes : à la manière des tiges de fraisiers, les personnages belges, malgré leurs racines premières, pourraient se réenraciner au contact d'un nouveau sol. L'exemple de la Rose de Gudule et, dans une moindre mesure, celui du Mathieu de Claude Raucy, a permis de démontrer que de nouvelles racines peuvent s'enfoncer dans la terre d'accueil de sorte que cette terre soit entièrement appropriée.

⁴⁸ Notre utilisation du terme « rhizome » se détache du concept philosophique qui en a été forgé par Deleuze et Guattari. Il ne faut y voir ici que la métaphore botanique du réseau sous-terrain de racines.

SOI ET L'AUTRE : ÉTRANGER EN SON PAYS, OU LE CHASSÉ-CROISÉ DES IDENTITÉS

Le départ de son pays n'est pas toujours nécessaire à cette sensation d'étrangeté qu'expérimentent, chacun à leur manière, Rose, Mira et l'équipage du Mouton Noir. L'étrangeté peut se vivre autrement, lorsqu'il y a inadéquation entre la culture d'un individu et le pays dans lequel il vit depuis toujours. Cette remarque d'Émile Ollivier est révélatrice à cet égard :

Un pays pas plus qu'un domicile n'est un attribut biologique. On ne naît pas comme une tortue avec un toit, en l'occurrence avec un pays sur la tête. C'est par le processus complexe de socialisation qu'on acquiert la langue, les coutumes, le sentiment d'appartenance à une culture, à un pays ou à un territoire (Ollivier, 2002, p. 93).

S'il est possible d'acquérir un sentiment d'appartenance, il est aussi possible que le « processus complexe de socialisation » qui mène à cette acquisition soit problématique et que, du coup, l'identification au pays soit défailante. Au Québec comme en Belgique francophone, cela peut s'observer par un simple passage de la frontière linguistique : un personnage peut se sentir chez lui au Québec ou en Belgique francophone, sans ressentir d'appartenance pour le Canada anglais ou pour la Belgique néerlandophone.

Sylvie Desrosiers, dans le roman *Quatre jours de liberté* qui dépasse les limites de notre corpus (il est paru en 1989), donne à lire les réflexions de Paulette, qui se retrouve à Toronto dans le cadre d'un voyage scolaire :

On est montés dans le grand hall d'entrée et, ça m'a fait tout drôle, j'ai vu, ou plutôt j'ai entendu, que nous étions les seuls à parler français. Je savais que ce serait comme ça, mais c'était un choc.

Je suis déjà allée en Gaspésie, c'est beaucoup plus loin que Toronto et je ne me suis pas sentie dépaysée, même si les gens ont vraiment un drôle d'accent et qu'ils sont un peu difficiles à comprendre. Ici, c'est comme les plages aux États-Unis, c'est un pays étranger. C'est vraiment bizarre,

presque désagréable de se sentir étranger dans son propre pays en fin de compte, parce que la langue de la majorité, c'est l'autre (Desrosiers, 1989, p. 48).

Le discours est on ne peut plus clair : Paulette ne ressent aucune « communauté », imaginée ou non, avec le Canada anglais, parce qu'elle ne partage pas la langue de cet espace. C'est d'ailleurs en raison de leur langue commune que l'adolescente, au milieu de tous ces Torontois, se rapprochera de Laurent, avec qui elle ne partage que l'origine québécoise. Le discours de son dépaysement devient presque politique, lorsque l'adolescente dit se sentir étrangère au Canada comme sur les plages états-uniennes. Quatre ans plus tard, en 1993, paraissait le roman de Jean Lemieux, *La Cousine des États*. Ce roman, qui sort également des limites de notre corpus, rend le discours encore plus politique, et le sentiment de n'être pas chez soi est ressenti par Michel au sein même du Québec. L'action se situe dans les années 1960. Lorsque Sandra, sa cousine états-unienne, avoue à Michel qu'elle l'envie de vivre au Québec, là où, selon elle, il est chez lui, l'adolescent répond :

- Chez nous? On a beau dire, on n'est pas chez nous. As-tu entendu parler du FLQ?
- Les bombes dans les boîtes aux lettres? Gerry prétend que ce sont des communistes [...].
- Moi, je suis content chaque fois qu'ils font sauter quelque chose. Il est temps qu'on fasse l'indépendance (Lemieux, 1993, p. 120).

Parmi les romans de notre corpus qui abordent cette thématique, aucun ne scande aussi clairement une pensée politique. Le rejet de l'indépendance du Québec par une très mince majorité lors du référendum de 1995 y serait-il pour quelque chose? Quoi qu'il en soit, la problématique revient tout de même, mais en des termes moins revendicateurs.

Dans le premier tome de *La chambre d'Eden*, Sara Lemieux découvre la ville de Toronto, mais contrairement à Paulette, elle n'y est pas que touriste. Elle s'y installe avec son père suite au décès de sa mère. « Mon chat et moi, nous détestons cette ville », écrit-elle dans son journal (Poitras, 1998a, p. 23). Plus tard, elle ajoute : « Je suis une adolescente québécoise, prisonnière d'une tour d'habitation au bord du lac Ontario » (*ibid.*, p. 25). Ce sentiment d'être prisonnière tient partiellement au fait qu'elle a du mal à vivre dans une langue qui n'est pas la sienne : « Je ne me fais pas à l'idée de parler *English*, de vivre en anglais » (*ibid.*, p. 32)⁴⁹. À l'instar de Paulette, la première personne avec qui elle nouera un véritable lien, en dehors de son père et de sa belle-mère, est d'origine québécoise. C'est avec lui qu'elle approfondira ses connaissances du jeu théâtral : Sylvain est « un comédien québécois, exilé comme [elle] en Ontario » (*ibid.* : p. 33). C'est lui et sa troupe de théâtre qui ont permis à Sara de survivre à quatre années d'exil à Toronto. Lorsqu'elle quitte l'Ontario pour revenir au Québec, où elle a été acceptée dans un conservatoire de théâtre, Sara se rend compte que si elle a réussi à s'adapter à Toronto, c'est d'une manière un peu superficielle : « [c]omme un arbuste lorsqu'il sent ses racines transplantées dans un pot; il a beau continuer de pousser, il rêve du jardin auquel on l'a arraché » (*ibid.*, p. 78). C'est donc toute à la joie de replonger ses racines dans son jardin natal que Sara « [s]'envole pour le Québec, le *pays* le plus merveilleux du monde! » (*ibid.*, p. 88; nous soulignons).

⁴⁹ Ce passage en rappelle un autre, du roman *Élisa de noir et de feu*, écrit par Raymond Plante et paru lui aussi en 1998. Élisa a vécu pendant quelques années ce qu'elle nomme désormais son « exil américain » (Plante, 1998, p. 50), alors qu'elle a dû suivre sa mère et le nouvel amant de celle-ci au Texas. La transition n'a pas été facile : « Déracinée, tu as perdu tes amis. Autour de toi, tout le monde parlait anglais. [...] Tu es devenue une ombre, tu t'es murée. Un an de silence » (*ibid.*, p. 72). Contrairement à Sara, elle ne s'adaptera pas à son nouveau milieu anglophone, et repartira au Québec après quelques mois.

Cette division littéraire du Canada et du Québec tranche avec la représentation qui est faite de la Belgique dans les romans de Claude Raucy, celle d'un pays unifié malgré les différences de langue et de culture qui existent entre le nord et le sud, la Flandre et la Wallonie. Olivier, héros du *Château des contes*, est finalement ravi, malgré ses appréhensions, de quitter sa Lorraine pour découvrir Gand et la Flandre. Son plus grand choc culturel, il le vivra en apprenant qu'en Flandre, Tintin est appelé Kuifje et Milou, Bobbie (Raucy, 1998, p. 26), c'est tout dire! Fédérateur, Raucy multiplie les rencontres intercommunautaires : Sophie, francophone dans *Les Cerfs-volants blessés*, a pour meilleure amie Louise, une Flamande « presque parfaite bilingue » (Raucy, 2005, p. 25). La maman de Jan, héros du *Sac de Yasser*, est francophone et se prénomme Clara; son papa, néerlandophone, s'appelle Pieter. Pieter lit le journal en français tandis que Clara feuillette des magazines flamands. Ils représentent une famille harmonieuse évoluant sereinement à Gand, dans une Belgique mixte mais unie. Le jeu des prénoms et des patronymes joue encore dans *Fous pas le camp, Nicolas* : Nicolas, vivant à Liège et parfaitement francophone, a pourtant un nom à consonance flamande, Poelmans. « Il s'appelait Nicolas Poelmans, tout simplement. Un nom flamand sur des rêves wallons, comme si souvent en Belgique » (Raucy, 1997, p. 68).

Si les romans de Raucy insistent sur l'unité du pays, son œuvre soulève cependant la problématique délicate de l'immigration. Dans deux de ses romans à l'étude, Raucy aborde le thème de l'immigration clandestine, des sans-papiers, de ceux qui restent, malgré eux, étrangers sur leur terre d'accueil : *Le Sac de Yasser*, écrit avec Martin Lagneaux, et *Un air tzigane*. Dans les deux cas, le projet de dénoncer la

marginalisation des étrangers échoue en raison d'une construction romanesque dans laquelle l'auteur ne laisse nulle place à l'intériorité de ces étrangers. Pire encore, dans *Le Sac de Yasser*, le roman s'amorce sur ce que le personnage de Jan perçoit comme une injustice : les contrôleurs du train demandent ses papiers à un jeune passager, Yasser, pour la simple raison, estime Jan, qu'il a « le teint des figues sèches » (Lagneaux et Raucy, 2003, p. 7). De prime abord, l'attitude raciste des contrôleurs semble être condamnée. Or, l'auteur donnera raison aux contrôleurs et justifiera leur méfiance, puisque Yasser transportait effectivement une bombe dans son sac, qu'il avait l'intention, en apprenti-kamikaze, de faire exploser à la date ô combien symbolique du 11 septembre! Ainsi, sous la plume de Raucy, le pays est unifié dans son aspect intercommunautaire, mais il est loin de l'être au plan culturel, au plan de l'immigration.

Ce problème de l'intégration des immigrants, légaux cette fois, est soulevé en profondeur dans *Le Journal de Jamila* de Frank Andriat, roman qui dépasse les limites de notre corpus. L'auteur, préoccupé par le multiculturalisme qui caractérise désormais Bruxelles⁵⁰, aborde également ce thème dans son roman *Rue Josaphat*. Offrant plusieurs figures de personnages issus de l'immigration, Andriat propose une vision plus nuancée de leur situation. Il y a d'une part Rachid et sa bande, qui malgré les regards un peu appuyés de certains adultes racistes, sont parfaitement intégrés à la foule bigarrée de leur coin de Schaerbeek. Il y a d'autre part leur pendant, K, véritable cas social dont l'intégration est beaucoup plus difficile et les réactions, plus violentes. Ce jeune homme

⁵⁰ Cette préoccupation s'explique en partie par le fait qu'Andriat enseigne dans une école secondaire située dans une des communes de Bruxelles les plus touchées par l'immigration et, du même coup, par le racisme, à savoir Schaerbeek.

se révolte contre le racisme qu'il ressent autour de lui et qu'il n'accepte pas, d'autant plus qu'il est lui-même né en terre belge.

L'assistant social, il se croit malin. Il n'arrête pas de parler d'intégration, de relations. Qu'est-ce qu'il rêve? Monsieur K et les gens comme lui, la société n'en veut pas. Elle dit : « Tu pues, le réfugié, dégage, retourne dans ton pays! » Et il espère, ce con d'assistant social, qu'avec des mots comme ça, K, il a envie d'aimer les gens. Mon pays, mec, je le connais même pas. Je suis comme toi, *made in Belgium*, mais ton nom, il ne sonne pas comme Kalachnikov ou kung-fu. Alors, c'est facile de s'intégrer! (Andriat, 1999b, p. 77).

Au plan discursif, cette aliénation identitaire se traduit par un refus de la part du personnage de dévoiler son nom de même que par une narration qui entremêle les première, deuxième et troisième personnes du singulier. Ce roman nuancé offre une vision à multiples facettes de la société belge, dans laquelle toute velléité nationaliste est subordonnée à une leçon de tolérance et d'ouverture interculturelles et intergénérationnelles. Ainsi, ce qui semble s'inscrire dans un environnement typiquement belge paraît être systématiquement mis au service d'un social mondialisé, d'une société-monde sans frontières politiques. Les seuls personnages qui y militent pour la Belgique et y revendiquent l'appartenance à ce pays sont David et Marie-Claire, couple détestable pour qui l'extrême-droite est « la voix peuple » (*ibid.*, p. 20). De quoi enlever à quiconque tout désir de clamer son identité nationale...

Pour revenir au corpus québécois, Marie-Louise, protagoniste d'origine haïtienne du roman de Stanley Péan *Quand la bête est humaine*, aborde sur un tout autre ton un questionnement similaire à celui de K à propos de l'appartenance à un pays. Lorsqu'Hannibal lui demande, à elle qui est née à Nicolet, pourquoi elle n'a pas suivi ses parents en Haïti, Marie-Louise répond en ces termes : « Comme disait l'autre, mes

racines, ma grand-mère en a fait du bouillon, un jour où il n'y avait plus rien à manger... Et puis, l'été où je suis allée en vacances là-bas, je m'y suis sentie plus étrangère qu'ici » (Péan, 1997b, p. 26). Elle se sent appartenir au Québec où elle est née bien plus qu'au pays qu'ont quitté ses parents; notons qu'ici encore, l'image des racines apparaît, pointant une nouvelle fois l'importance de la terre natale.

La question de l'importance de la terre natale, soulevée dans *Les Carnets du Mouton noir*, dans le premier tome de *La Chambre d'Eden* et dans *Quand la bête est humaine*, est présentée sous un autre angle dans *Un pas dans l'éternité* de Marie-Danielle Croteau. Pour Rock, qui est amoureux d'Anna, le fait que cette dernière soit née aux États-Unis explique peut-être sa constante quête identitaire, « [c]omme si d'être née ailleurs, d'avoir perdu ses parents, [...] avait fait une entaille dans ses racines. Une coupure si profonde qu'Anna flotte, incertaine, toujours en quête de son identité » (Croteau, 1997, p. 94). Soulignons, une fois encore, la métaphore des racines. Cela rejoint les conclusions de l'étude déjà citée menée par Anne Rusnak sur un important corpus de romans pour la jeunesse parus en 1992, de laquelle il ressort que le désir d'appartenance au *home* natal est très fort dans les textes québécois pour la jeunesse. Cette survalorisation du *home* natal dans l'imaginaire national construit par le discours romanesque adressé à la jeunesse au Québec suffit amplement à expliquer le sentiment d'étrangeté que peuvent ressentir des Québécois en exil.

Il existe un sentiment d'étrangeté, d'altérité d'un tout autre ordre dans le discours romanesque de notre corpus québécois : celui que peuvent ressentir les autochtones, devenus en quelque sorte étrangers sur le territoire même de leurs

ancêtres, le territoire même où ils sont nés. Cette aliénation identitaire et sociale est mise en texte dans les romans de Michel Noël et, dans une moindre mesure, dans le roman *La Disparition* de Charlotte Gingras.

Avec *La Disparition*, nous sortons quelque peu de notre cadre spatial, puisque Viola découvre la culture innue à la faveur d'un voyage initiatique dans le Labrador, où sa mère est disparue deux ans plus tôt. Dans le train, elle imagine sa mère : « Éliane regarde les Innus et les trouve bizarres. Ils sont silencieux, ne regardent jamais dans les yeux, ne seront jamais des amis. Ici, dans ce wagon, on est déjà en pays étranger, sur leur territoire » (Gingras, 2005, p. 60; nous soulignons). Grâce aux liens qu'elle tissera là-bas, et spécialement grâce à Dominik, Viola comprendra peu à peu « la vieille colère des Innus » et « la rage qui étrangle » (*ibid.*, p. 113) : colère d'avoir été chassés de leur propre territoire, rage d'y avoir été et d'y être encore trop souvent exploités. « Tu savais que le gouvernement des Blancs n'a aucun respect pour notre terre? Tu savais ça? Et l'histoire de mon peuple, tu la connais? » (*ibid.*, p. 112), demande Dominik à Viola dans un accès de rage. Les mots sont forts et éloquents : le gouvernement du Canada n'est pas celui de Dominik, *kakusseshishkuess* (la fille blanche) le comprend bien. Les Blancs sont Autres, à moins que ce soient eux, les Innus, que l'on ait rendus Autres...

Chez Noël, la question identitaire autochtone prend un autre tour, ses personnages étant Métis. À travers l'épopée de Nipishish dont il a été question plus tôt, Nipishish affronte une série d'événements qui mettront son sentiment d'appartenance sociale à rude épreuve. Enlevé par les autorités, placé dans un pensionnat dans lequel sont niées toutes les traditions autochtones, puis renvoyé du pensionnat, envoyé en

pension dans la ville, puis ramené dans la réserve, se battant contre les autorités du Ministère des affaires indiennes, le jeune garçon né d'une mère blanche et d'un père algonquin est amené à se questionner sur sa véritable identité.

Je m'interroge. Je ne sais plus où j'en suis et ce que je veux vraiment. Tout petit, je vivais dans la forêt et je disais à mon père que plus tard, je voulais devenir un grand chasseur comme lui. [...] Ma voie était toute tracée, mais les Blancs m'ont enfermé dans un pensionnat. En le quittant, j'étais rempli d'espoir : je voulais vivre libre et autonome. [...]

Depuis que je suis revenu parmi les miens, je me sens profondément déçu. [...] Je ne reconnais plus les gens autour de moi. Ils ne ressemblent plus à ceux qui ont peuplé mon enfance. À moins que je ne les découvre aujourd'hui sous leur véritable jour? (Noël, 1999, p. 8-9.)

Comment faire pousser ses racines lorsque la terre dans laquelle elles s'enfoncent n'est plus réputée sienne? Pour Nipishish, cela passera d'une part par la préservation du territoire (*Le Cœur sur la braise*) puis par la récupération de son dossier du Ministère des affaires indiennes, qu'il vole à l'administration de la réserve (*L'Hiver indien*). Ce dossier lui permettra de reprendre symboliquement le contrôle de son existence et de faire la lumière sur son passé et sur la mort suspecte de son père.

Ainsi, le discours romanesque étudié ne fait pas abstraction des problématiques inhérentes à la nation et à l'intégration à l'intérieur de celle-ci, la « communauté imaginée » qu'elle suppose tenant parfois certains individus ou groupes à l'écart. Le roman pour adolescents au tournant du XXI^e siècle invite plutôt à réfléchir à la relation entre soi et l'autre, au rôle de l'Étranger et du métissage identitaire au sein de la nation. Du côté belge comme du côté québécois, des auteurs ont soulevé la question de la difficulté d'intégrer entièrement la « communauté imaginaire et imaginée » que constitue la nation pour toute une série de personnes : les immigrants, les individus nés

dans un pays où leur couleur de peau n'est pas celle de la majorité et dont les parents viennent d'ailleurs, les francophones dans un milieu anglophone et, dans le cadre américain, les Autochtones à qui les terres ont été prises. Cette problématisation de l'imaginaire national montre que cette notion n'est pas incompatible avec celle de l'ouverture et du métissage.

REGARDS CROISÉS : LA BELGIQUE AU QUÉBEC ET LE QUÉBEC EN BELGIQUE

Avant de clore ce chapitre, nous avons pensé qu'il serait intéressant, dans l'optique où les altérités francophones hors-France se présentent souvent comme des comparables possibles, de se pencher sur la représentation qui est faite de la Belgique dans le corpus québécois et vice versa. En réalité, dans le discours romanesque que compose notre corpus au Québec, la représentation de la Belgique se limite à quelques allusions très sommaires. Dans le second tome des *Carnets du mouton noir*, l'auteure souligne que parmi les francophones établis dans la vallée d'Ojochal, au Costa Rica, il y a notamment des Belges (Croteau, 1999b, p. 128). Dans *Un Cadavre stupéfiant*, dans une longue énumération des événements qui ont marqué l'année 1950, Soulière évoque sans approfondir la manifestation sur la question royale qui a eu lieu cette année-là en Belgique : « 500 000 Belges, frites alors! descendent dans la rue pour manifester contre la monarchie » (Soulières, 2002, p. 168). Dans le même roman, l'inspecteur, sans raison apparente (c'est une journée d'été splendide!), cite un proverbe belge en prenant soin d'indiquer son origine : « C'est un proverbe belge qui dit : Pluie en novembre, Noël en décembre » (*ibid.*, p. 103) (« Mais ça n'a aucun rapport », lui répond son beau-fils). On

retrouve bien là le surréalisme et le défaitisme en ce qui concerne les conditions météorologiques belges! Avec les quelques allusions à Jacques Brel ou aux bandes dessinées, ce sont là les seules les références au « plat pays ». Autant dire que dans le discours romanesque étudié, la Belgique reste un pays parmi tant d'autres...

Le Québec tient pour sa part un peu plus de place dans le discours romanesque belge à l'étude. Certains personnages ont vécu, ont voyagé ou vont vivre au Québec. La belle-famille de Rose, dans le roman de Gudule *La Rose et l'Olivier*, décide de quitter le Liban pour s'établir à Montréal, où le père aura l'opportunité de devenir directeur d'une filiale d'un *Sporting club* libanais (Gudule, 2005, p. 109). Dans *Kaïra*, roman de la même auteure, Jeanne Lafutaie, Québécoise, publie des « strips féministes ultra-drôles » dans un journal français de bandes dessinées (Gudule, 2001a, p. 61). Pauline, protagoniste du roman, aura l'occasion de la rencontrer et surtout, de l'entendre : « Je raffole de son accent québécois! » (*ibid.*, p. 152). Zoa, la grand-mère excentrique de Pervenche dans *Trop moche pour toi*, publié en 2007, a passé les trente dernières années au Québec, où elle a créé une école de cirque (Wilwerth, 2007, p. 22).

Deux romans de notre corpus belge proposent carrément un déplacement vers la « belle province ». Dans *Helena Vannek* d'Armel Job, Raoul se rend au Québec pour rencontrer sa tante Mieke, émigrée là-bas avant sa naissance pour se bâtir une vie avec son mari, loin des drames qui ont bouleversé leurs vies en Belgique. Le périple ne dure que quelques pages. Dans *16-1=14* d'Evelyne Wilwerth, le voyage au Québec d'un groupe d'élèves belges est au centre du récit. Dans les deux cas, l'imaginaire national du Québec est présenté avec force clichés, qui n'enlèvent toutefois pas au roman une

certaine richesse. Dans les deux cas également, le voyage se fait l'hiver et les personnages sont confrontés à une tempête de neige dès leur arrivée à l'aéroport, ce qui n'est pas sans rappeler la répétition du motif de la pluie dans le chronotope de l'entrée en Belgique (voir *supra*, p. 134).

À Montréal, la neige en faisceaux tombait des projecteurs de l'aéroport. [...] « C'est la tempête des corneilles », m'expliqua Jean-François (Job, 2005 [2002], p. 166-167).

Couloirs, halls, foule. Une double porte vitrée s'ouvre. Et c'est le choc : la neige! Des milliards de flocons. Des flocons en colère qui le giflent au visage. [...] – Une tempête de neige, c'est un excellent premier contact avec le Québec! (Wilwerth, 2005a, p. 18).

Si, dans le roman d'Armel Job, le séjour dans la campagne québécoise est de courte durée et ne présente du Québec que certains québécismes et la neige, les éléments québécois dans le roman de Wilwerth sont quant à eux très nombreux : la ville souterraine (« Dans la ville souterraine, on oublie [...] l'hiver déchaîné! Trente-deux kilomètres au chaud! » [*ibid.*, p. 25]), les escaliers extérieurs de Montréal (« Un défilé d'escaliers extérieurs... Ils sont fous, ces Québécois. [...] Et avec la neige, ça doit glisser... » [*ibid.*, p. 38]), le Château Frontenac (« Colossal! Gigantesque! Un mastodonte, ce château! » [*ibid.*, p. 41]), le fleuve Saint-Laurent (« En face de lui, la mer. Non! Le fleuve, le Saint-Laurent... Immense, à perte de vue » [*ibid.*, p. 42]; « Rien à voir avec l'Amblève... » [*ibid.*, p. 113]), le journal *Le Devoir* (« C'est, paraît-il, un excellent journal québécois » [*ibid.*, p. 52]), la Biosphère (« Un Atomium habillé! » [*ibid.*, p. 87]), les réjouissances du Carnaval (« ce Palais de neige. Deux mois à quinze personnes pour construire cette horreur glacée! Et ils font ça une fois par an, pour le carnaval... Et leurs bains de neige! Leurs courses de canots sur le Saint-Laurent à travers les blocs de

glace! » [*ibid.*, p. 59])... Wilwerth met même en scène Cécile Gagnon, figure incontournable dans le milieu de la littérature pour la jeunesse au Québec, invitée à venir rencontrer les élèves du groupe (*ibid.*, p. 31-33), et la pièce *Le Collier d'Hélène* de Carole Fréchette, qu'ils vont voir en répétition au Théâtre de Quat'sous (*ibid.*, p. 107-108). L'univers culinaire québécois n'est pas en reste, avec la mention du pâté chinois (*ibid.*, p. 40), du sirop d'érable (*ibid.*, p. 21), du caribou (« C'est un mélange de vin et d'alcool, n'est-ce pas? » [*ibid.*, p. 61]) et du « pudding du chômeur » (*ibid.*, p. 102). Jusque là, les éléments québécois s'intègrent assez bien malgré la surenchère, mais les choses se corsent en ce qui concerne le langage. En effet, plusieurs expressions utilisées sont très vieilles. Par exemple, « capot » est présenté comme étant le mot courant pour désigner un manteau d'hiver (*ibid.*, p. 45, 60, 68 et 94). D'autres sont simplement mal employées (« *Présentement*, on va former un cercle très serré » [*ibid.*, p. 31; l'auteure souligne]⁵¹), ou placées dans un mauvais contexte d'énonciation. Les policiers qui enquêtent sur la disparition d'Airelle, une adolescente du groupe, utilisent par exemple le mot « poupone » (*ibid.*, p. 56) pour décrire l'adolescente en question, dont ils ont vu une photographie. Quand les camarades d'Airelle confient aux agents que leur amie est du genre dragueuse, un des policiers souligne qu'« [e]n québécois, on dit une *agace-pissette* » (*ibid.*, p. 57; l'auteure souligne), et lorsqu'un élève précise qu'elle a embrassé un homme sur la bouche dans l'avion, ils notent : « Elle lui a donné *un bec sur la suce* » (*ibid.*, p. 57; l'auteure souligne) avant de leur demander « Est-ce qu'Airelle boit *du*

⁵¹ Il semble que l'utilisation adéquate du mot « présentement » pose également problème pour Armel Job, comme en atteste cette phrase prononcée par un Québécois dans *Helena Vannek* : « présentement, c'est fini les grandes familles » (Job, 2005 [2002], p. 167).

fort? » (*ibid.*, p. 57; l'auteure souligne). Quel policier, dans l'exercice de ses fonctions, utiliserait un tel vocabulaire? Il n'empêche qu'heureusement, un certain nombre de québécoismes sont judicieusement utilisés, comme « magasiner » (*ibid.*, p. 70), « il fait frette » (*ibid.*, p. 83), et « [avoir] la couenne dure » (*ibid.*, p. 102).

Enfin, le moment du retour vers la Belgique sera l'occasion pour les jeunes de mettre en commun leurs impressions sur le Québec, et, du même coup, de dresser un beau tableau des idées reçues sur le Québec :

- Moi, j'adore les couleurs des maisons! Je vais repeindre mon toit en bleu canard!
- Moi j'adore les escaliers extérieurs! [...]
- Moi, la longueur des rues me rend malade... Et la hauteur des tours. [...]
- Moi je trouve que les Québécois ont plein d'humour et sont cools!
- Ils sont beaucoup plus dynamiques que les Belges!
- Moi j'adore leurs insultes! *Câllice, calvaire, ciboire, tabarnak, maudite marde.*
- Moi j'ai caillé! Moins vingt, c'est pas humain!
- Moi j'ai aimé ce mélange de races⁵². Il y a des gens de tous les coins du monde ici (*ibid.*, p. 119-120).

Est-ce dû au hasard si la représentation du Québec dans le discours romanesque belge est plus riche que la représentation de la Belgique dans le discours romanesque québécois? Le fait que le discours romanesque québécois pose lui-même une vision plus riche de son propre espace que le discours romanesque belge sur la Belgique n'y serait-il

⁵² Les élèves dont il est question viennent de Stavelot, petite ville de la province de Liège, qui ne connaît pas le multiculturalisme des grandes villes belges comme Bruxelles. Soulignons toutefois que ce « mélange de races » ne serait sans doute pas apparu aux élèves s'ils étaient allés dans une petite ville ou un village du Québec plutôt qu'à Montréal...

pas pour quelque chose? Tout se passe comme si le Québec, en montrant par sa littérature que son imaginaire national est digne d'un intérêt littéraire, parvenait à transmettre cet intérêt, et ce même dans un espace où l'imaginaire national de son propre pays tient une place limitée dans sa littérature. Au-delà de la représentation littéraire, il convient de soulever le fait que les identités locales semblent être moins valorisées dans la francophonie européenne qu'au Québec. La relative négation de l'identité locale en Belgique ne peut que faire paraître étonnante et cocasse l'affirmation d'une identité québécoise, d'où peut-être la représentation parfois caricaturale et maladroite du Québec dans les romans belges de notre corpus. Sans doute est-ce la raison pour laquelle l'accent québécois paraît « adorable » aux Belges (avec peut-être une pointe de condescendance), alors que leur propre accent est présenté comme étant honteux ou risible (voir *supra*, p. 95-99). Parallèlement, le Québec est représenté comme une terre de renouveau, comme le lieu de tous les possibles. Terre d'accueil et de réussite professionnelle dans *La Rose et l'Olivier* et dans *Trop moche pour toi*, lieu de création et de libération des femmes où une bédéiste peut créer des « strips féministes ultra-drôles » (Gudule, 2001a, p. 61) dans *Kaïra*, territoire des recommencements et de l'équilibre familial dans *Helena Vannek*, endroit propice à la maturation et à l'initiation à la vie adulte dans *16-1=14* : il semble que, dans l'imaginaire belge (ou européen?), le Québec soit synonyme de liberté, et pas seulement dans les domaines de la langue et de la culture.

SYNTHÈSE CONCLUSIVE

Tout au long de ce chapitre, nous avons étudié différentes modalités par lesquelles le Québec et la Belgique se donnent à lire à travers le discours romanesque adressé aux adolescents entre 1995 et 2005. Dans l'ensemble, il apparaît que l'imaginaire national construit au fil des textes est beaucoup plus « enraciné » au Québec qu'en Belgique.

En ce qui concerne les particularismes de la langue locale, nous avons vu qu'ils sont relativement présents dans notre corpus québécois, suggérant une certaine légitimité des parlers locaux, alors qu'en Belgique, leur emploi, assez rare, relève le plus souvent soit d'une forme d'exotisme dans des romans publiés en France, soit d'une ridiculisation des belgicisms et de l'accent. Le discours historique fait également l'objet d'un traitement différent de part et d'autre de l'Atlantique : alors qu'en Belgique, les récits historiques du corpus à l'étude traitent principalement de l'histoire européenne, les récits historiques du corpus québécois font plutôt la lumière sur l'histoire nationale, mythique ou récente. Le paysage naturel national tient également une place plus importante au Québec qu'en Belgique, où la nature est le plus souvent dominée par la culture dans les représentations textuelles.

Nous avons également pu constater, en nous penchant sur les romans mettant en scène des personnages en déplacement international, que les racines qui relient les personnages québécois à leur terre d'origine semblent beaucoup plus profondes que celles des personnages belges, qui eux s'adaptent rapidement à leur nouvel environnement sans vraiment regretter leur terre natale. Les personnages québécois à l'étranger, au contraire, vivent le déplacement comme un déracinement, et, s'ils

s'adaptent à leur nouvelle vie, ils restent toujours portés à nouer le contact avec d'autres Québécois et continuent de fonctionner avec le système de références de leur patrie d'origine.

Deux aspects font l'objet d'un traitement assez similaire dans les deux espaces : la ville, qui devient dans les deux cas symbole d'ouverture et de rencontres, et le sentiment d'étrangeté que l'on peut ressentir dans son propre pays, que ce soit en se déplaçant, au cœur de la Belgique ou du Canada multilingues, dans une région où l'on n'emploie pas la langue de la majorité, ou en tant qu'immigrant, enfant d'immigrant ou Autochtone au Canada. Dans les deux cas, on retrouve là un appel à l'ouverture et à la tolérance. Ces deux aspects représentent toutefois d'une certaine manière un imaginaire moins national qu'occidental contemporain.

En outre, les références culturelles sont plus nombreuses au Québec qu'en Belgique. Au Québec, le discours romanesque fait de nombreuses références à des personnalités québécoises : auteurs⁵³, chanteurs⁵⁴, personnalités liées au monde du sport⁵⁵, personnages politiques ou historiques⁵⁶, humoristes⁵⁷, peintres⁵⁸ et même des

⁵³ Parmi les auteurs québécois cités, notons Pamphile Le May (Noël, 2001, p. 114), Sonia Sarfati (Poitras, 2004, p. 327), Alfred DesRochers (Noël, 2002, p. 53), Anne Hébert (Poitras, 1998a, p. 83 et Soulières, 2002, p. 134), Robert Lalonde (Poitras, 1998b, p. 129), Stanley Péan et Dany Laferrière (Soulières, 1997, p. 984), Denis Côté (que l'auteur place aux côtés de Camus; Soulières, 1999, p. 105), ainsi que Hector de Saint-Denys Garneau et Élise Turcotte (Soulières, 2002, p. 103).

⁵⁴ Parmi les chanteurs québécois cités, notons Leclerc et Vigneault (Croteau, 1999a, p. 15), Willy Lamothe (Noël, 1996, p. 92), Céline Dion (Péan, 1997a, p. 30; Péan, 1997b, p. 87; Soulières, 1997, p. 21; étonnement, Céline Dion est plus présente dans les romans belges que dans les romans québécois), Jean-Pierre Ferland (Péan, 1997a, p. 16 et Poitras, 2004, p. 187), Daniel Bélanger (Péan, 1997a, p. 16), Richard Desjardins (Poitras, 1998a, p. 114), Michel Louvain (Soulières, 1997, p. 400), les Colocs, les Parfaits salauds et Roch Voisine (Lemieux, 1995, p. 109 et 129), ainsi que Claude Gauthier (Croteau, 1999b, p. 122).

⁵⁵ Parmi les personnalités sportives québécoises citées, notons Bruni Surin (Soulières, 1997, p. 984), Mario Lemieux et Rodger Brulotte (Soulières, 2002, p. 24 et 191).

présentateurs télé⁵⁹. En Belgique, mis à part le roman *Rue Josaphat* dans lequel Frank Andriat invoque Michel de Ghelderode, Victor Horta et Émile Verhaeren, le roman *L'Ombre de papier*, dans lequel Jean-Marie Defossez accorde une place centrale à la toile *Le double secret* de René Magritte, et *La Vie en Rose*, dans lequel Gudule évoque elle aussi Michel de Ghelderode et Magritte ainsi que Johnny Hallyday, les allusions à des personnalités belges sont rares. Si les références à la bande dessinée en général sont assez nombreuses, les renvois à des auteurs ou à des personnages en particulier sont beaucoup moins fréquents.

En somme, il semble que le discours romanesque québécois adressé aux adolescents au tournant du XXI^e siècle propose aux lecteurs une image plus complexe du Québec que celle que propose de la Belgique le discours romanesque belge à la même période. Cela en dit beaucoup sur la perception qu'ont d'elles-mêmes ces deux nations, lorsque l'on se rappelle la fonction idéologique de la littérature pour la jeunesse : celle-ci, malgré l'évolution qu'elle a connue depuis sa naissance au XVIII^e siècle, demeure un véhicule privilégié de transmission de valeurs. Dans les deux cas, la place qu'occupe l'imaginaire national témoigne d'une idéologie. Au Québec, on est face à une promotion de l'identité nationale, identité qui doit être certes problématisée et remise en question, mais dont on peut tirer une certaine fierté. Avant d'être citoyen du

⁵⁶ Parmi les personnages politiques ou historiques québécois cités, notons Duplessis (Noël, 1996, p. 36), Jacques Cartier (Noël, 2002, p. 40), le gouverneur Frontenac (Soulières, 2004, p. 88), Claire Kirkland-Casgrain, Thérèse Casgrain et Simone Monet-Chartrand (Soulières, 2002, p. 132) et Pierre-Elliott Trudeau (*ibid.*, p. 166).

⁵⁷ Parmi les humoristes québécois cités, notons Anthony Kavanagh (Soulières, 1997, p. 984) et, indirectement, François Pérusse (Croteau, 1999b, p. 122).

⁵⁸ Parmi les peintres québécois cités, notons Ozias Leduc, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté et Jean-Paul Riopelle (Soulières, 2004, p. 69) ainsi que Jean-Paul Lemieux (Péan, 1997b, p. 29).

⁵⁹ Il s'agit de Bernard Derome et « Jean-Luc Bongrain » (Soulières, 1997, p. 50, 100, 724).

monde, nous disent ces romans, il convient d'être d'abord citoyen de sa nation. L'intégration d'un social mondialisé est pour ainsi dire subordonné à l'intégration d'un social localisé le plus souvent à l'échelle du Québec. En Belgique, tout se passe comme s'il y avait dans l'idéologie transmise un refus du nationalisme. Les textes que nous avons étudiés font plutôt la promotion d'une identité individuelle sur laquelle la nation n'a pas de prise ou, au contraire, d'une identité globale qui transcende les nations.

CONCLUSION

Lorsque nous avons abordé ce projet de recherche, nous avons posé comme hypothèse qu'en raison des différences marquées entre les institutions littéraires belge et québécoise (en ce qui concerne la littérature générale comme la littérature pour la jeunesse), l'imaginaire national représenté dans les romans québécois serait plus riche que dans les romans belges. Dans un premier temps, une analyse quantitative de l'ensemble de la production romanesque adressée aux adolescents au tournant du XXI^e siècle (75 romans publiés en 2000 au Québec et 71 romans publiés de 1997 à 2007 en Belgique) a permis de vérifier que sur un plan statistique, cette hypothèse était fondée. En effet, alors que dans notre corpus québécois, 62 % des romans ont en tout ou en partie le Québec ou la Nouvelle-France pour cadre (57 % des publications originales, 100 % des rééditions et 40 % des traductions⁶⁰), seulement 37 % des romans belges situent leur action en Belgique, en tout ou en partie (38 % des publications originales,

⁶⁰ Rappelons qu'en effet, les trois romans en traduction parus dans la collection « Frissons » ont été recadrés par leur traductrice, de sorte que l'action de ces romans, sans doute située aux États-Unis dans leur version originale, se déroule au Québec dans leur version française. Le roman *Le message de l'arbre creux* de Janet Lunn, également en traduction dans notre corpus, propose quant à lui un déplacement de la Nouvelle-Angleterre au Bas-Canada à l'époque de la guerre d'Indépendance des États-Unis.

40 % des rééditions, 0 % des traductions). Dans un second temps, une analyse qualitative et textuelle d'un corpus constitué des romans parus entre 1995 et 2005 de dix auteurs belges et dix auteurs québécois légitimés par l'institution a confirmé les conclusions du chapitre précédent. Non seulement la Belgique est présentée dans un nombre limité de romans du corpus belge, mais la représentation qui en est faite dans ces romans est également moins complexe et plus problématique que la représentation du Québec dans les romans québécois du corpus. Aux plans de la langue, de l'histoire et du paysage, les romans québécois pour adolescents présentent un ancrage beaucoup plus important. Ces aspects, surtout en ce qui concerne la langue et le paysage naturel, semblent faire partie intégrante de la vie des personnages des romans québécois. La langue et l'accent y sont, dans une certaine mesure, valorisés, et la représentation de la nature, glorifiant les grands espaces sauvages, devient le plus souvent symbole de liberté et de puissance. Par ailleurs, l'enracinement paraît être vital dans les romans québécois pour la jeunesse, alors qu'en Belgique, les racines des personnages semblent relativement superficielles, facilitant le déplacement dans d'autres contrées. La ville est peut-être le seul motif qui fasse l'objet d'un traitement similaire dans les deux corpus, mais ce traitement s'éloigne dans les deux cas d'une représentation du fait national pour représenter une réalité qui tient davantage de la contemporanéité urbaine occidentale.

Nous avons également posé une hypothèse en ce qui concerne le clivage des imaginaires nationaux à l'échelle de la Belgique et du Canada (voir *supra*, p. 26-27). Rappelons que contrairement à la Belgique, le Québec n'a jamais connu dans son

histoire littéraire de moment où les deux communautés linguistiques participaient ensemble à une même littérature. Nous pensons donc que le fait que la Wallonie et la Flandre aient construit ensemble, au XIX^e siècle, une littérature belge de langue française, de même que le fait qu'aujourd'hui, il n'existe pas vraiment une identité « belge francophone » qui relierait les Wallons et les Bruxellois francophones, entraînerait, dans le discours romanesque belge à l'étude, une représentation de la Belgique moins clivée que celle du Canada dans le discours romanesque québécois. Cette hypothèse s'est également vérifiée : alors que le personnel romanesque en déplacement au Canada dans notre corpus québécois se sent étranger, déraciné (voir notamment Poitras, 1998a et Desrosiers, 1989), le personnel romanesque belge qui s'installe en Flandre se sent chez lui et s'adapte facilement (voir notamment Raucy, 1998). Claude Raucy nous offre en outre maints exemples de relations intercommunautaires qui lient francophones et flamands dans une entente harmonieuse. Paradoxalement, la mer du Nord semble même représenter la quintessence de la culture belge dans le discours romanesque belge francophone que nous avons étudié, alors même que cette mer se situe en territoire flamand. L'imaginaire national belge serait donc moins clivé à l'échelle de la nation, mais la dislocation du territoire (et de la littérature) entre deux langues principales crée peut-être un malaise chez les auteurs qui le ressentent comme unifié.

La littérature pour la jeunesse foisonne de récits d'initiation. Le roman pour adolescents en particulier est, le plus souvent, un récit initiatique. En Belgique, les romans que nous avons étudiés semblent nous dire que devenir adulte, c'est intégrer

une communauté sinon mondiale, du moins européenne ou occidentale. Au Québec, devenir adulte pourrait impliquer l'intégration d'un paysage, d'une langue, de valeurs et de références nationales. Pour les lecteurs adolescents québécois, les romans deviennent une initiation à leur pays, à leur nationalité. Ils construisent dans l'esprit des lecteurs une « communauté imaginée » (Anderson, 1996), un imaginaire national, en somme. Imaginaire dans lequel les grands espaces et la nature sauvage côtoient des villes multiculturelles et vivantes, imaginaire dans lequel la langue est synonyme d'identité, dans lequel l'histoire de sa nation prime sur l'histoire des autres nations, imaginaire dans lequel les personnages sont profondément enracinés. Ce qui en aucun cas n'empêche l'ouverture au monde et aux cultures : les racines étant élastiques (Croteau, 1999b, p. 122), le déplacement est possible. Toutefois, il apparaît que l'ouverture transparaît davantage par l'intégration dans la « communauté imaginée » de personnages venus d'ailleurs, que par l'intégration ailleurs de personnages québécois. Cela trouve un écho dans la trajectoire des agents, que nous avons étudiée dans le premier chapitre : une seule auteure québécoise de notre corpus du premier chapitre est partie vivre hors du Québec; il s'agit de Norah McClintock, Québécoise anglophone partie s'installer à Toronto. Notons que dans notre corpus du second chapitre, Marie-Danielle Croteau fait figure de voyageuse : elle parcourt le monde sur son voilier, mais sans jamais couper les amarres avec sa terre natale, le Québec. À l'inverse, 12 des 59 auteurs de notre corpus du premier chapitre (soit 20 %) sont nés hors du Québec et sont venus s'y installer. Ajoutons à ce nombre Stanley Péan, auteur de romans du corpus de notre second chapitre, qui est né à Port-au-Prince et a grandi à Jonquière avant de

s'installer à Montréal. Le Québec, dans les romans comme dans la réalité littéraire, semble donc jouir d'un véritable pouvoir d'attraction.

Les romans belges présentent de leur pays une image toute autre. Le paysage naturel y est quasi absent, et presque toujours dominé par la présence et l'action humaine. L'histoire qui prévaut est celle de l'Europe et du monde. Les belgicisms y sont soit cocasses et attachants, soit ridicules. Seule la ville, dès lors qu'elle est nommée, permet au jeune lecteur de s'initier à la réalité belge. Contrairement au Québec, il semble relativement facile de sortir de la Belgique. Le personnel romanesque, lorsqu'il part à l'étranger, ne se sent pas déraciné, et s'intègre assez facilement à son nouveau milieu. Parallèlement, les auteurs réels sont plus nombreux à quitter le pays, le plus souvent pour rejoindre la France : si seulement deux des 45 auteurs du corpus belge de notre premier chapitre (soit près de 5 %) ont quitté leur pays d'origine pour s'installer en Belgique, quatre auteurs nés en Belgique sont partis vivre ailleurs (soit près de 10 %). Ajoutons à ceux-là Jean-Marie Defossez et Gudule, auteurs dont certains romans ont été étudiés au second chapitre et qui, partis vivre en France, y ont publié tous leurs romans pour adolescents entre 1995 et 2005. En outre, alors qu'au Québec, près de 60 % des auteurs du corpus du premier chapitre sont nés et vivent au Québec, cette proportion monte à 75 % dans le cas de la Belgique. Il apparaît donc qu'en Belgique, l'ouverture est davantage textuelle qu'éditoriale : les romans présentent une grande quantité de textes ayant comme lieu du récit un autre espace que la Belgique, mais les auteurs, eux, sont fort majoritairement belges.

Ces grandes différences dans la représentation d'éléments permettant la construction d'un imaginaire national peuvent être expliquées par différents facteurs sociologiques. Dans un premier temps, l'histoire des littératures pour la jeunesse en Belgique et au Québec n'est certainement pas étrangère à cet état de fait. Alors qu'au Québec, la littérature pour la jeunesse s'est développée dans un esprit patriotique et était à l'origine utilisée comme outil de transmission de valeurs nationales et nationalistes, la littérature pour la jeunesse en Belgique francophone repose sur une tradition de contrefaçon qui a légué à l'institution, outre une expertise technique, une propension à publier des textes non ancrés géographiquement. En outre, la position satellitaire de la Belgique par rapport à la France a tôt fait de créer un malaise dans l'institution, faisant de la reconnaissance en France la clé de voûte du succès des auteurs belges. On rejoint ici une seconde piste d'explication, à savoir le degré d'autonomisation et, partant, la force de l'institution : au Québec, depuis les années 1960 et notamment grâce au travail acharné de Communication-Jeunesse, l'institution de la littérature pour la jeunesse a pris son essor. Depuis quelques décennies, les maisons d'édition sont nombreuses et prolifiques. Dans le domaine littéraire, le secteur de la littérature pour la jeunesse est désormais parmi les plus dynamiques au Québec. En Belgique, un tel travail d'institutionnalisation n'a pas eu lieu, de sorte que l'édition belge pour la jeunesse bat de l'aile, notamment en raison du manque de subventions mais aussi, encore une fois, en raison des lois du marché qui donnent une force particulière à la production française et laissent peu de place, sur le marché du livre belge et sur le marché du livre français plus encore, à la production belge. Cela amène à

une troisième piste d'explication : l'influence primordiale du destinataire dans la littérature pour la jeunesse en général, et dans le roman pour adolescents en particulier. Puisque l'auteur belge souhaite le plus souvent une bonne réception en France, il peut penser qu'un arrimage géoculturel trop « belge » pourrait nuire à l'adhésion du lectorat français, et dès lors il ancre son récit dans une Belgique aux particularités fantomatiques, dans un lieu indéterminé ou carrément en France. Quatrième piste d'explication : la non-cohésion identitaire de la Communauté française, qui reste jusqu'ici fortement clivée entre Wallons et Bruxellois, tranche avec le sentiment d'identité québécoise qui rassemble les Québécois en une « communauté imaginée » forte et beaucoup plus homogène. La représentation d'éléments pouvant présider à la construction littéraire d'un imaginaire national ne peut qu'être favorisée par une telle cohésion au Québec, de la même manière qu'elle ne peut qu'être entravée par le clivage dans la Communauté française de Belgique. Enfin, une cinquième et dernière piste d'explication repose sur la recevabilité du discours identitaire ou nationaliste dans chacun des deux espaces. En Europe occidentale, ce genre de discours est souvent associé à une idéologie de droite, voire d'extrême-droite (dans le cas de la Belgique, pensons au *Vlaams Blok*, devenu *Vlaams Belang* en 2004, parti nationaliste flamand reconnu pour ses idées d'extrême-droite). Ce type d'affirmation nationale n'est donc généralement pas bien reçu dans une Belgique francophone où il existe une certaine domination intellectuelle du discours de la gauche. Pour sa part, le discours nationaliste au Québec, à partir de la Révolution tranquille, est historiquement lié à des positions plus à gauche, ce qui en fait certainement un discours plus recevable dans le cadre de

cette littérature formatrice et idéologique qu'est la littérature pour la jeunesse. Si nous n'avons pas encore abordé cet aspect, c'est qu'il relève plutôt de la sociologie politique, ce qui dépasse notre projet. Il nous semble toutefois que l'on ne peut pas faire abstraction de cette différence.

À l'issue de cette entreprise de recherche, nous sommes plus que jamais convaincue de la validité de la double approche que nous avons privilégiée. Une telle approche, alliant une analyse de l'institution littéraire d'ordre sociologique et une analyse textuelle liée à des motifs précis, paraît peut-être inusitée, mais nous pensons qu'elle seule nous permettait d'éviter les écueils engendrés par la difficulté de définir ce qu'est une littérature nationale et de couvrir l'ensemble de la production d'une période déterminée, tout en ménageant un traitement particulier aux œuvres les plus légitimées au sein de cette production. Les conclusions tirées de cette étude basée sur un corpus considérable de 213 romans sont de ce fait doublement justifiées et d'autant plus représentatives et généralisables.

Pour conclure en reprenant l'image maintes fois sollicitée dans le discours romanesque québécois que nous avons étudié, nous pourrions comparer le lien entre l'institution et la production romanesque à celui qui unit cime et racines d'un arbre. Cette recherche a fait apparaître que plus profondément et solidement sont ancrées les racines de l'institution dans sa terre d'origine, plus les branches se ramifieront et plus la représentation nationale pourra bourgeonner, donnant lieu au déploiement d'un imaginaire national riche et vivant.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRIMAIRE

Production romanesque québécoise adressée à la jeunesse au tournant du XXI^e siècle

- Agnant, Marie-Célie (2000). *Alexis, fils de Raphaël*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 221 p.
- Allard, Francine (2000). *Mon père, ce salaud!* Hull, Vents d'ouest, coll. « Ado », 182 p.
- Amiot, Renée (2000). *L'Autre Face cachée de la terre*. Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, coll. « Ados/Adultes », 146 p.
- André, Sylvie (2000). *Un amour en chair et en os*. Hull, Vents d'ouest, coll. « Ado », 159 p.
- Arbour, Claude (2000). *L'Envol*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 146 p.
- Blaimert, Richard (2000 [1998]). *La Liberté des loups*. Hull, Vents d'Ouest, coll. « Ado », 141 p.
- Boulet, Tania (2000 [1996]). *Chanson pour Frédéric*. Boucherville, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 183 p.
- Bradstreet, T.J. (2000 [Before she wakes, 1997]). *Dans l'âme du meurtrier*, traduit de l'anglais par Louise Binette. Montréal, Héritage, coll. « Frissons », 191 p.
- Braitstein, Marcel (2000). *Saber dans la jungle de l'Antarctique*. Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, coll. « Ados/Adultes », 177 p.
- Brûlé, Michel (2000). *L'Implacable destin*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 102 p.
- Chabin, Laurent (2000). *Non-retour*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Chacal », 187 p.
- (2000). *Partie double*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 157 p.
- (2000). *Série grise*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 156 p.
- Clermont, Marie-Andrée, Susanne Julien et Vincent Lauzon (2000). *La Clef dans la porte*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Faubourg St-Rock », 280 p.

- Cyr, Mario (2000). *Ce garçon trop doux*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 122 p.
- (2000). *Nuit claire comme le jour*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 118 p.
- Daniel, Kate (2000 [Sweetheart, 1993]). *Victimes surexposées*, traduit de l'anglais par Louise Potosi. Montréal, Héritage, coll. « Frissons », 189 p.
- Davidts, Jean-Pierre (2000). *La Sangsue*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 118 p.
- (2000). *Le Temps meurtrier*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 111 p.
- Davidts, Robert (2000). *Le Musée des erreurs*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 121 p.
- (2000). *Le Vent de la terreur*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 101 p.
- Demers, Dominique (2000 [1993]). *Les Grands Sapins ne meurent pas*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 154 p.
- (2000a [1997]). *Maïna. Tome 1 : L'appel des loups*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 384 p.
- (2000b [1997]). *Maïna. Tome 2 : Au pays de Natak*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 384 p.
- Desrosiers, Danièle (2000). *Les Ailes brisées*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Faubourg St-Rock », 207 p.
- Dessureault, Guy (2000). *Poney*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », 186 p.
- Doyle, Brian (2000 [You Can Pick Me Up at Peggy's Cove, 1979]). *Je t'attends à Peggy's Cove*, traduit de l'anglais par Claude Aubry. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Deux solitudes, jeunesse », 157 p.
- Dubé, Jean-Pierre (2000). *Salut Doc, ma vache a mal aux pattes! Tome 1 : Sans blagues*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 160 p.
- (2000). *Salut Doc, ma vache a mal aux pattes! Tome 2 : S.O.S.* Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 158 p.

- Duchesne, Suzanne (2000). *Nuits occultes*. Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, coll. « Ados/Adultes », 219 p.
- Ellis, Sarah (2000 [1998] [*Out of the Blue*, 1994]). *Surprise!*, traduit de l'anglais par Michèle Marineau. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 215 p.
- Gauvin, Micheline (2000). *Opération violoncelle*. Hull, Vents d'ouest, coll. « Ado », 139 p.
- Hall, John (2000 [*Dear Sister*, 1995]). *Lien de sang*, traduit de l'anglais par Louise Binette. Montréal, Héritage, coll. « Frissons », 191 p.
- Lamontagne, Louise (2000). *La Corde du temps*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 107 p.
- Lavoie, Michel (2000). *Le Défi de Sophie Bonin-Jutras*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Watatatow », 108 p.
- (2000). *On zoo avec le feu*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 119 p.
- (2000). *Projet gicleurs*. Hull, Vents d'ouest, coll. « Ado », 93 p.
- Lefrançois, Viateur (2000). *Les Inconnus de l'île de Sable*. Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, coll. « Ados/Adultes », 114 p.
- Lepire, Louise (2000 [1997]). *Du sang sur le silence*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 223 p.
- Lienhardt, Jean-Michel (2000). *Anne et Godefroy*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 196 p.
- Lunn, Janet (2000 [*The Hollow Tree*, 1997]). *Le Message de l'arbre creux*, traduit de l'anglais par Dominick Parenteau-Lebeuf. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Deux solitudes, jeunesse », 318 p.
- Marillac, Alain (2000). *L'Antre des veilleurs*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « L'énigme du conquistador », 146 p.
- Marineau, Michèle (2000). *Rouge poison*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 340 p.
- (2000 [1992]). *La Route de Chlifa*. Boucherville, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 245 p.
- (2000 [1994]). *L'Été des baleines*. Boucherville, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 212 p.

- Martel, Julie (2000). *Désillusions*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 163 p.
- (2000). *Le Guet-apens*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 155 p.
- Martin, Christian (2000 [1997]). *Le Poids du colis*. Hull, Vents d'Ouest, coll. « Ado », 115 p.
- Mativat, Daniel (2000). *Siegfried, ou L'or maudit des dieux*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », 261 p.
- McClintock, Norah (2000 [*Sins of the Father*, 1998]). *Crime à Haverstock*, traduit de l'anglais par Claudine Vivier. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 269 p.
- Mignot, Andrée-Paule (2000). *Nous reviendrons en Acadie!* Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 116 p.
- Noël, Michel (2000). *Le Coeur sur la braise*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 164 p.
- Ouimet, Josée (2000). *La Peur au cœur*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal Inter », 136 p.
- (2000). *Le Secret de Marie-Victoire*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 147 p.
- (2000). *Le Vol des chimères : Sur la route du Cathay*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », 219 p.
- Pearson, Kit (2000 [*A Handful of Time*, 1987]). *Du temps au bout des doigts*, traduit de l'anglais par Hélène Filion. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Deux solitudes, jeunesse », 258 p.
- Pelletier, Francine (2000). *Les Eaux de Jade*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 161 p.
- Picard, Gaëtan (2000). *L'Arbre-Roi*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Chacal », 267 p.
- Pontbriand, Claire (2000). *L'Amitié avant tout*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 109 p.
- Roussy, Maxime (2000). *Frayeur sur le Net*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 127 p.
- (2000). *Frayeur sur le Net 2*. Montréal, Les Intouchables, coll. « Peur de rien », 120 p.

- Rouy, Maryse (2000). *La Revanche de Jordan*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 104 p.
- Schembré, Jean-Michel (2000). *Le Noir Passage*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », 216 p.
- Sikundar, Sylvia (2000 [*The Ivory Claw*, 1998]). *La Griffes d'ivoire*, traduit de l'anglais par Michèle Gaudreau. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 158 p.
- Sirois, Guy (2000). *La Clé du monde*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 167 p.
- (2000). *Un voyage de sagesse*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 181 p.
- Soulières, Robert (2000 [1985]). *Casse-tête chinois*. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », 180 p.
- Stanké, Claudie et Daniel M. Vincent (2000). *15, rue des Embuscades*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 92 p.
- St-Denis, Michel (2000). *Le Secret des brumes*. Hull, Vents d'ouest, coll. « Ado », 159 p.
- Sutherland, Robert (2000 [*The Loon Lake Murders*, 1987]). *Meurtres au lac des Huard*, traduit de l'anglais par Michelle Tisseyre. Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, coll. « Deux solitudes, jeunesse », 187 p.
- Trudel, Jean-Louis (2000a). *Guerre pour un harmonica*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 183 p.
- (2000b). *Nigelle par tous les temps*. Montréal, Médiaspaul, coll. « Jeunesse-pop », 161 p.
- Vacher, André (2000). *L'Appel des rivières. Tome 1 : Le pays de l'Iroquois*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 163 p.
- (2000). *L'Appel des rivières. Tome 2 : Le caillou d'or*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 160 p.
- Vachon, Hélène (2000). *Le Piège de l'ombre*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 157 p.

Production romanesque belge adressée à la jeunesse au tournant du XXI^e siècle

- Adam, Gérard (1999 [1996]). *Marco et Ngalula*, avec une lecture de Joseph Duhamel. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 153 p.
- Adamek, André-Marcel (2002). *Retour au village d'hiver*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 133 p.
- Andriat, Frank (1997). *La Forêt plénitude*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 105 p.
- (1999a [version remaniée et augmentée de *Mes copains m'appellent Flash*, 1992]). *L'Amour à boire*, avec une lecture de Michel Torrekens. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 194 p.
- (1999b). *Rue Josaphat*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- (1999 [1996]). *La Remplaçante*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 144 p.
- (2000 [1986]). *Le Journal de Jamila*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 162 p.
- (2003a). *Monsieur Bonheur*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 103 p.
- (2003b). *Tabou*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 107 p.
- Andriat, Frank et André-Paul Duchâteau (2002). *Manipulations*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 123 p.
- Ashton, Charles (1997 [*Jet Smoke and Dragon Fire*, 1991]). *Avions et dragons. Le feu du dragon*, traduit de l'anglais par Patrick Delperdange. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 220 p.
- Baronian, Jean-Baptiste (2001 [1986]). *Lord John*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 219 p.
- Bourgeois, Willy (1997 [1962]). *Les Colosses de feu*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 190 p.
- Carême, Maurice (1997 [1951]). *La Bille de verre*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 156 p.
- Clément, Claude (1997). *Le Mystère de la cigale rousse. Une aventure de Nanon Dupin*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 197 p.
- Cooney, Caroline B. (1997 [1993] [*The Fog*, 1989]). *Les Terreurs de Coralie. Tome 1 : La pension infernale*, traduit de l'anglais par Suzanne Spino (revu par Agnès Bauer). Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 153 p.

- (1997 [1993] [*The Snow*, 1990]). *Les Terreurs de Coralie. Tome 2 : Le secret de l'auberge*, traduit de l'anglais par Suzanne Spino (revu par Agnès Bauer). Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 153 p.
- (1997 [1993] [*The Fire*, 1990]). *Les Terreurs de Coralie. Tome 3 : Les flammes accusatrices*, traduit de l'anglais par Marie-Andrée Warnant-Côté (revu par Agnès Bauer et Emmanuel Scavée). Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 156 p.
- Coppée, Benoît (1999). *Julie*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 144 p.
- Coran, Pierre (2000 [1989]). *L'Éphélide*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 157 p.
- (2001 [1997]). *Les Matous d'Osiris*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 106 p.
- (2003 [1992]). *Terminus Odéon*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 97 p.
- Corentin, Michel et Gil Lacq (1997 [1978] [*L'Énergie du désespoir*]). *L'Énergie d'un fol espoir*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 271 p.
- Couturiau, Paul (1997). *Protection des mineurs*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 123 p.
- Dartevelle, Alain (1997). *Le Cycle de Vertor. Tome 1 : L'astre aux idiots*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 115 p.
- (1997). *Le Cycle de Vertor. Tome 2 : Le grand transmutateur*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 121 p.
- (1998 [1990]). *Océan noir*, avec une lecture de Daniel Fano et Muriel Molhant. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 175 p.
- Delisse, Luc (1997). *La Voyante aux yeux verts : cristal*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 134 p.
- Delperdange, Patrick (1997). *Schubert café. Tome 1 : La main du loup*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 125 p.
- (1997). *Schubert café. Tome 2 : Belle à croquer*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 123 p.
- (1997 [1988]). *Comme une bombe*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 157 p.
- (2000). *Tombé des nues*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 144 p.

- Deutsch, Xavier (1999). *Si ça nous chante*, avec une lecture d'Anne Wlomainck. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 240 p.
- (2003). *Tombé du camion*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 134 p.
- Duchâteau, André-Paul (1998 [1941]). *Meurtre pour meurtre*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 108 p.
- (1999). *Équation à deux « inconnus »*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 176 p.
- (2003 [1994]). *Les Masques de cire*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 146 p.
- Duino, Michel (1999 [1960] [*Terreur en mer du Nord*]). *Terreur en mer*, avec une lecture de Joseph Duhamel. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 192 p.
- Fernez, André (2001 [1996]). *Cerveaux à vendre. Une aventure de Nick Jordan*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 204 p.
- Flanders, John (1998 [1986] [*Het zwarte eiland. Twee Wlaamse jongens in Polynesië, 1948*]). *L'île noire*, traduit du néerlandais par P. Depauw, avec une lecture de Joseph Duhamel. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 287 p.
- Fleischman, Théo (2001 [1948]). *Le Peuple aux yeux clairs*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 104 p.
- Gay, Jean-Marc (2001). *La Province oubliée*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 120 p.
- Gheur, Bernard (1998 [1990]). *Le Lieutenant souriant*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 189 p.
- (2000 [1996]). *La Bande originale*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 224 p.
- (2002 [1970]). *Le Testament d'un cancre*, avec une préface de Françoise Truffaut. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 175 p.
- Gunzic, Thomas (2002). *De la terrible et magnifique histoire des créatures les plus moches de l'univers : comment elles aidèrent Polo, et comment ils sauvèrent le monde*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 140 p.
- Haumont, Thierry (1997 [1988]). *Mémoires d'un chasseur d'échos*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 248 p.

- Holman, Felice (1997 [1978] [*Slake's Limbo*, 1974]). *Le Robinson du métro*, traduit de l'anglais par Jean La Gravière. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 149 p.
- Hoscheit, Jhemp (2000). *La Secte de Sisyphe*. Bruxelles/Luxembourg, Memor/Cahiers luxembourgeois, Nic Weber éditeur, coll. « Couleurs », 119 p.
- Job, Armel (2000). *De la salade!* Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 144 p.
- Keszei, Nicolas (2002). *Peau de clown*, avec une préface de Claude Raucy. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 101 p.
- Lacq, Gil (1998 [1979]). *Les Enfants de la guerre*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 219 p.
- Lagneaux, Martin et Claude Raucy (2003). *Le Sac de Yasser*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 90 p.
- Libens, Christian (1999 [1998]). *La Forêt d'Apollinaire*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 128 p.
- Libens, Christian et Claude Raucy (2002). *Un cocker en or*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 80 p.
- Meur, Diane (2003). *Le Prisonnier de Sainte-Pélagie*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 189 p.
- Monfils, Nadine (2001 [1990]). *Les Fleurs brûlées*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 178 p.
- Mythic (1999). *Son pire ennemi*, avec une lecture de Christine Feyen. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 192 p.
- Nys-Mazure, Colette et Françoise Lison-Leroy (2002). *Flore et Florence*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- Raemdonck, Jean-Paul (1997). *Jabagua*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 107 p.
- Raucy, Claude (1997b). *Fous pas le camp, Nicolas!* Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 105 p.
- (1998b). *Les Mirabelles auront des ailes*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 198 p.
- (2000 [1989]). *Le Doigt tendu*, avec une préface de France Bastia. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- (2002a). *Le Garçon du Wannsee*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 91 p.

- (2002b). *Un air tzigane*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- Raucy, Claude, Anita Drohé et leurs élèves (2000). *Lorenzo, 16 ans*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 96 p.
- Robberecht, Thierry (1997). *Pagaille chez les samourais. Deep Maurice et Gologan*. Tournai, Casterman, coll. « Tapage », 128 p.
- Sterne, René (1997). *Rio Negro*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 240 p.
- Thoorens, Léon (1997 [1959]). *La Horde d'or*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 188 p.
- (1999 [1953]). *Pontiac, prince de la prairie*, avec une lecture de Daniel Fano. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 138 p.
- Wilwerth, Évelyne (2003). *Quai des mystères*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 87 p.

Romans de dix auteurs québécois publiés entre 1995 et 2005

- Croteau, Marie-Danielle (1997). *Un pas dans l'éternité*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 153 p.
- (1999a). *Les Carnets du Mouton noir. Vol. 1 : L'hiver en été*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 152 p.
- (1999b). *Les Carnets du Mouton noir. Vol. 2 : L'été en hiver*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 158 p.
- (1999c). *Lettre à Madeleine*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 143 p.
- (2002). *Et si quelqu'un venait un jour*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 151 p.
- Demers, Dominique (2000a [1997]). *Maïna. Tome 1 : L'appel des loups*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 384 p.
- (2000b [1997]). *Maïna. Tome 2 : Au pays de Natak*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 384 p.
- (2001). *Ta voix dans la nuit*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 216 p.
- Desrosiers, Sylvie (1996). *Le Long Silence*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 146 p.

- Gingras, Charlotte (1998). *La Liberté? Connais pas*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 156 p.
- (1999). *Un été de Jade*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 155 p.
- (2002). *La Fille de la forêt*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 155 p.
- (2005). *La Disparition*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Ado+ », 159 p.
- Lemieux, Jean (1995). *Le Trésor de Brion*. Boucherville, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 387 p.
- Marineau, Michèle (1998). *Les Vélos n'ont pas d'états d'âme*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 187 p.
- (2000). *Rouge poison*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 340 p.
- Noël, Michel (1996). *Pien*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 195 p.
- (1998a). *Dompter l'enfant sauvage. Tome 1 : Nipishish*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 114 p.
- (1998b). *Dompter l'enfant sauvage. Tome 2 : Le pensionnat*. Waterloo, Éditions Michel Quintin, coll. « Grande nature », 178 p.
- (1998c). *La Ligne de trappe*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 173 p.
- (1999). *Journal d'un bon à rien*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 255 p.
- (2000). *Le Coeur sur la braise*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 164 p.
- (2001). *Hiver indien*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 229 p.
- (2002). *L'Homme de la toundra*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 205 p.
- Péan, Stanley (1997a). *L'Appel des loups*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 157 p.
- (1997b). *Quand la bête est humaine*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 151 p.
- (1999). *Le Temps s'enfuit*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 155 p.
- Poitras, Anique (1998a). *La Chambre d'Éden. Tome 1*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 208 p.

- (1998b). *La Chambre d'Éden. Tome 2*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 192 p.
- (2003). *La Chute du corbeau*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 213 p.
- (2004). *L'Empreinte de la corneille*. Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan+ », 374 p.
- Soulières, Robert (1997). *Un cadavre de classe : roman tragi-comique de la période bleue*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 1000 [i.e. 208] p.
- (1999). *Un cadavre de luxe : roman policier avec un orchestre de 80 musiciens*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 216 p.
- (2002). *Un cadavre stupéfiant*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 227 p.
- (2004). *L'Épingle de la reine : une autre aventure palpitante du chevalier de Chambly*. Saint-Lambert, Soulières, coll. « Graffiti », 138 p.

Romans de dix auteurs belges publiés entre 1995 et 2005

- Andriat, Frank (1997). *La Forêt plénitude*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 105 p.
- (1999a [version remaniée et augmentée de *Mes copains m'appellent Flash*, 1992]). *L'Amour à boire*, avec une lecture de Michel Torrekens. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 194 p.
- (1999b). *Rue Josaphat*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- (1999 [1996]). *La Remplaçante*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 144 p.
- (2003a). *Monsieur Bonheur*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 103 p.
- (2003b). *Tabou*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 107 p.
- (2004). *Depuis ta mort*. Paris, Grasset-jeunesse, coll. « Lampe de poche », 123 p.
- Andriat, Frank et André-Paul Duchâteau (2002). *Manipulations*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 123 p.
- (2004). *Intrusions*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 107 p.
- Coran, Pierre (2000). *L'Ombre de papier*. Paris, Flammarion, coll. « Tribal », 93 p.

- (2001 [1997]). *Les Matous d'Osiris*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 106 p.
- (2005). *L'Amour mauve*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 116 p.
- Defossez, Jean-Marie (2003). *Aïninak*. Paris, Bayard jeunesse, coll. « Les inédits Je bouquine », 84 p.
- (2004a). *Les Enfants soldats*. Paris, Michalon jeunesse, coll. « Les petits rebelles », 152 p.
- (2004b). *L'Étincelle*. Paris, Rageot, coll. « Métis », 182 p.
- (2005). *Face nord*. Paris, Flammarion, coll. « Tribal », 167 p.
- Deutsch, Xavier (1995). *La Petite Soeur du Bon Dieu*. Paris, L'Ecole des loisirs, coll. « Medium », 221 p.
- (1996). *Pas de soleil en Alaska*, avec une lecture de Daniel Fano et un dossier établi par l'Agence de prévention du sida. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 140 p.
- (1997). *Allez! allez!* Paris, L'Ecole des loisirs, coll. « Medium », 175 p.
- (1999). *Si ça nous chante*, avec une lecture d'Anne Wlomainck. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord junior », 240 p.
- (2003). *Tombé du camion*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 134 p.
- Gudule (1999a). *J'irai dormir au fond du puits*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 180 p.
- (1999b). *L'Amour en chaussettes*. Paris, Thierry Magnier, coll. « Roman », 113 p.
- (2000a). *J'ai quatorze ans et je suis détestable*. Paris, Flammarion, coll. « Tribal », 123 p.
- (2000b). *Villa des dunes*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 136 p.
- (2001a). *Kaira*. Paris, Flammarion, coll. « Tribal », 183 p.
- (2001b). *Le Garçon qui vivait dans ma tête*. Paris, Pocket jeunesse, coll. « Toi + Moi = cœur », 117 p.
- (2001c). *Notre secret à nous*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 103 p.

- (2001d). *Regardez-moi*. Paris, Flammarion, coll. « Tribal », 175 p.
- (2001e). *Un studio sous les toits*. Paris, J'ai lu, coll. « J'ai lu jeunesse : journal », 93 p.
- (2001 [1999]). *La Vie à reculons*. Paris, Hachette, coll. « Le livre de poche Jeunesse », 190 p.
- (2003). *La Vie en Rose*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 220 p.
- (2004a). *Étrangère au paradis*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 151 p.
- (2004b). *Soleil Rose*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 221 p.
- (2005). *La Rose et l'Olivier*. Paris, Grasset jeunesse, coll. « Lampe de poche », 219 p.
- Job, Armel (2000). *De la salade!* Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 144 p.
- (2005 [2002]). *Helena Vannek*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 192 p.
- (2006 [2005]). *Les Fausses Innocences*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 172 p.
- Keszei, Nicolas (2002). *Peau de clown*, avec une préface de Claude Raucy. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 101 p.
- (2004). *L'Arbre de Marie*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 124 p.
- Lagneaux, Martin et Claude Raucy (2003). *Le Sac de Yasser*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 90 p.
- Libens, Christian (1999 [1998]). *La Forêt d'Apollinaire*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 128 p.
- Libens, Christian et Claude Raucy (2002). *Un cocker en or*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 80 p.
- Raucy, Claude (1997a). *Comme une cicatrice*. Saint-Laurent, Éditions du Trécarré, coll. « Jeunes du monde », 110 p.
- (1997b). *Fous pas le camp, Nicolas!* Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 105 p.
- (1998a). *Le Château des contes*. Saint-Laurent, Éditions du Trécarré, coll. « Jeunes du monde », 109 p.

- (1998b). *Les Mirabelles auront des ailes*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 198 p.
- (1998c). *Tu voles, Grégoire!* Saint-Laurent, Éditions du Trécarré, coll. « Jeunes du monde », 115 p.
- (2000). *Le Journal de Wieke Van Os*. Outremont, Éditions du Trécarré, coll. « Jeunes du monde », 85 p.
- (2002a). *Le Garçon du Wannsee*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 91 p.
- (2002b). *Un air tzigane*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 112 p.
- (2005). *Des cerfs-volants blessés*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord zone J », 118 p.
- Wilwerth, Évelyne (2003). *Quai des mystères*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 87 p.
- (2005). *16-1=14*. Bruxelles, Memor, coll. « Couleurs », 135 p.
- (2005). *Les Canards en plastique ne meurent jamais*. Averbode, Averbode éditions, coll. « 7 en poche », 93 p.

CORPUS COMPLÉMENTAIRE

Titres québécois complémentaires

- Desrosiers, Sylvie (1989). *Quatre jours de liberté*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 148 p.
- Lemieux, Jean (1993). *La Cousine des États*. Boucherville, Québec Amérique jeunesse, coll. « Titan jeunesse », 206 p.
- Plante, Raymond (1991). *Des Hot-dogs sous le soleil*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal inter », 152 p.
- (1991 [1988]). *Y a-t-il un raisin dans cet avion?* Montréal, Boréal, coll. « Boréal Inter », 151 p.
- (1998). *Élisa de noir et de feu*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 148 p.
- Ruel, Francine (1993). *Mon père et moi*. Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman+ », 157 p.
- Vigneault, Gilles (1990 [1965]). « Mon pays », dans *Chemin faisant, cent et une chansons*. Disque 3. Montréal, Le Nordet, 2 minutes 44.

Titres belges complémentaires

Andriat, Frank (2008 [1986]). *Le Journal de Jamila*. Namur, Mijade, coll. « Zone J », 158 p.

Brel, Jacques (1988 [1962]). « Le Plat Pays », dans *L'intégrale « Quand on a que l'amour »*. Vol. 4 : *Le Plat Pays*, 2 minutes 43.

Gudule (2007). *La Chambre de l'ange*. Paris, Nathan, coll. « C'est la vie! », 215 p.

Kavian, Eva (2008). *La Dernière Licorne*. Namur, Mijade, 212 p.

Wilwerth, Evelyne (2007). *Trop moche pour toi*. Namur, Mijade, coll. « Memor », 138 p.

CORPUS THÉORIQUE

Adolescence et identité

Cannard, Christine (2010). *Le Développement de l'adolescent*. Bruxelles, De Boeck, coll. « Ouvertures psychologiques », 428 p.

Erikson, Erik H. (2006 [1972] [Identity. Youth and Crisis, 1968]). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, traduit de l'anglais par Joseph Nass et Claude Louis-Combet. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 348 p.

Fradette, Marie (2000). « Évolution sociogrammatique de la figure de l'adolescent depuis 1950 », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. VII, n° 1, p. 77-89.

Halpern, Catherine (2004). « Faut-il en finir avec l'identité? », *Enjeux*, n° 151 (« Aux origines des civilisations »). Article consulté le 29 mars 2011 à l'adresse http://www.scienceshumaines.com/articleprint2.php?lg=fr&id_article=4240.

Nationalité, nationalisme et imaginaire national

Anderson, Benedict (1996 [*Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 1983]). *Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, La Découverte, 212 p.

Bagehot, Walter (1887). *Physics and Politics*. Londres, 224 p.

Brennan, Timothy (1990). « The National Longing for Form », dans Homi Bhabha (dir.), *Nation and Narration*. London, Routledge, p. 44-70.

- Gellner, Ernest (1989 [1983] [1983]). *Nations et nationalisme*, traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau. Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 208 p.
- Heusch, Luc de (1997). *Postures et imposture : nations, nationalisme, etc.* Bruxelles, Labor, coll. « Quartier Libre », 93 p.
- Hobsbawm, Eric (2001 [1992] [1992]). *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, traduit de l'anglais par Dominique Peters. Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 371 p.
- Ollivier, Émile (2002). « L'enracinement et le déplacement à l'épreuve de l'avenir », *Études françaises*, vol. XXXIV, n° 3 (été), p. 87-97.
- Renan, Ernest (2007 [1882]). *Qu'est-ce qu'une nation?* (conférence faite à la Sorbonne le 11 mars 1882). Marseille, Le Mot et le reste, 48 p.
- Seton-Watson, Hugh (1977). *Nations and States. An Inquiry into the Origins of Nations and the Politics of Nationalism*. Boulder, Westview Press, 563 p.

Littérature pour la jeunesse

- Attikpoé, Kodjo (2008). *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 264 p.
- Danblon, Deborah (2001). *Lisez jeunesse. La littérature pour adolescents et jeunes adultes*. Bruxelles, Luc Pire, 159 p.
- Delbrassine, Daniel (2006). *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*. Créteil, SCÉREN-CRDP de l'Académie de Créteil, coll. « Argos Références », 444 p.
- Douglas, Virginie (dir.) (2003). *Perspectives contemporaines du roman pour la jeunesse. Actes du colloque organisé les 1er et 2 décembre 2000 par l'Institut international Charles Perrault*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 277 p.
- Egoff, Sheila et Judith Saltman (1990). *The New Republic of Childhood. A Critical Guide to Canadian Children's Literature in English*. Toronto, Oxford University Press, 378 p.
- Garapon, Paul (2002). « L'imaginaire mondialisé de la littérature jeunesse », *Esprit*, n° 3-4 (mars-avril), p. 297-315.

- Guillaume, Isabelle (2009). *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914). De la construction identitaire à la représentation d'une communauté internationale*. Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 444 p.
- Huber, Bernard et Guy Missodey (dir.) (2005). *Nationalités, mondialisation et littératures d'enfance et de jeunesse. Actes des premières Journées scientifiques du réseau de chercheurs Littératures d'enfance, 21-22 novembre 2005, Université de Lomé*. Paris/Montréal, Archives contemporaines/Agence universitaire de la francophonie, 157 p.
- Nikolajeva, Maria (1996). *Children's Literature Comes of Age. Towards a New Aesthetic*. New York, Garland Publishings, 239 p.
- (2000). *From Mythic to Linear. Time in Children's Literature*. Lanham, Scarecrow, 305 p.
- (2002). *The Rhetoric of Character in Children's Literature*. Lanham, Scarecrow, 332 p.
- (2005). *The Aesthetic Approach to Children's Literature*. Lanham, Scarecrow, 336 p.
- Ottevaere-van Praag, Ganna (1987). *La Littérature pour la jeunesse en Europe occidentale (1750-1925). Histoire sociale et courants d'idées (Angleterre, France, Pays-Bas, Allemagne, Italie)*. Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien, Peter Lang, 493 p.
- (1996). *Le Roman pour la jeunesse. Approches, définitions, techniques narratives*. Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien, Peter Lang, 296 p.
- (2002 [1999]). *Histoire du récit pour la jeunesse au XX^e siècle (1929-2000)*, 2^e édition. Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien, Peter Lang, 394 p.
- Perrin, Raymond (2008). *Littérature de jeunesse et presse des jeunes au début du XXI^e siècle. Esquisse d'un état des lieux, enjeux et perspectives : à travers les romans, les contes, les albums, la bande dessinée et le manga, les journaux et les publications destinées à la jeunesse*, nouvelle édition revue et pourvue d'un index des noms de personnes. Paris, L'Harmattan, 555 p.
- Perrot, Jean (2008). *Mondialisation et littérature de jeunesse*. Paris, Éditions du Cercle de la librairie, coll. « Bibliothèques », 381 p.
- Pinhas, Luc (2008). « Introduction. Une édition désormais plurielle, mais fragile », dans Luc Pinhas (dir.), *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse*.

Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », p. 9-18.

Prud'homme, Johanne (2005). « Entre nation et mondialisation : questions fondamentales sur la nature de la littérature pour la jeunesse », dans Bernard Huber et Guy Missodey (dir.), *Nationalités, mondialisation et littératures d'enfance et de jeunesse*. Paris, Archives contemporaines / Agence universitaire de la francophonie, p. 19-28.

— (2008). « Préface », dans Kodjo Attikpoé (dir.), *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », p. 9-14.

Reimer, Mavis (dir.) (2008). *Home Words. Discourses of Children Literature in Canada*. Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, 275 p.

Thaler, Danielle (1996). « Littérature de jeunesse : un concept problématique », *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. XXII, n° 3 (automne), p. 26-38.

— (2000). « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. VII, n° 1, p. 7-20.

Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart (2002). *Les Enjeux du roman pour adolescents*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 330 p.

Littérature québécoise

Beckett, Sandra L. (1996). « La littérature de jeunesse au Canada francophone. De la colonisation à la conquête du monde », dans Jean Perrot et Pierre Bruno (dir.), *La Littérature de jeunesse au croisement des cultures*. Créteil, CRDP de Créteil, coll. « Argos », p. 121-140.

Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Éditions du Boréal, 689 p.

Chouinard, Daniel (2003). « Les jeux de l'identité dans les romans pour adolescents de Stanley Péan », dans Françoise Lepage (dir.), *Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, p. 239-255.

Communication-Jeunesse (2007). « Éditions de la Paix », dans *Communication-Jeunesse, branché sur la littérature québécoise et canadienne-française pour la jeunesse*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.communication-jeunesse.qc.ca/repertoires/maisons/fiches.php?id=54-56-3948>.

- Côté, Jean-Denis (2001). « Écriture et gains financiers : démarche contradictoire des auteurs du sous-champ de la littérature jeunesse au Québec? », *Tangence*, n° 67 (« L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception », numéro dirigé par Claire Le Brun et Monique Noël-Gaudreault), p. 34-53.
- (2003). « La censure, l'école et la littérature pour la jeunesse », dans Françoise Lepage (dir.), *La Littérature pour la jeunesse, 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », p. 137-162.
- Dumont, Fernand (1996 [1993]). *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 393 p.
- Durham, Lord (1969 [1839]). *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique*, traduit de l'anglais et reproduit sous le titre *Rapport Durham*. Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, consulté en ligne le 29 mars 2011 à l'adresse http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/Rbritannique_Durham.htm.
- Éditions Hurtubise HMH (2009). « Michel Noël », dans *Hurtubise*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.editionshurtubise.com/auteur/110.html>.
- Éditions Pierre Tisseyre (2011). « Catalogue. Chacal », dans *Éditions Pierre Tisseyre*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.tisseyre.ca/catalogue.php?coll=1>.
- Éditions Vents d'Ouest (2011). « Informations générales », dans *Vents d'Ouest*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.ventsdouest.ca/info.asp>.
- Guillemette, Lucie (2003). « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », dans Françoise Lepage (dir.), *Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, p. 193-218.
- (2005). « Mémoire, palimpseste et espace du féminin dans *Ta voix dans la nuit* de Dominique Demers », dans Noëlle Sorin (dir.), *La Mémoire comme palimpseste en littérature pour la jeunesse*. Québec, Éditions Nota Bene, p. 125-139.
- (2006). « Post-modernité, hypermodernité et théories littéraires : le cas de la littérature pour la jeunesse », *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. XXXII, n° 1, p. 126-131.
- Guy, Hélène (1998). « L'université, riche de la littérature de jeunesse », *Lurelu*, vol. XX, n° 3 (hiver), p. 67-71.
- (2001). « La littérature pour la jeunesse grandit à l'université! », *Lurelu*, vol. XXIII, n° 3 (hiver), p. 56.

- Lacroix, Johanne et Suzanne Pouliot (2005). *Michèle Marineau*. Ottawa, Éditions David, coll. « Voix didactiques. Auteurs », 243 p.
- La Mothe, Jacques (2000). « Le jeu de l'intertexte dans *Le trésor de Brion* », *Voix et images*, vol. XXV, n° 2 (« Le champ littéraire de la jeunesse au carrefour de la recherche universitaire », numéro dirigé par Jacques La Mothe), p. 298-311.
- Landreville, Ginette (2003). « La littérature jeunesse québécoise a 80 ans », *Lurelu*, vol. XXVI, n° 2 (automne), p. 93-96, 102.
- Le Brun, Claire (1994). « L'exergue comme procédé de légitimation du roman québécois pour la jeunesse (1982-1994) », *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. XX, n° 3, p. 14-26.
- (1995). « Fonctions de l'Étranger dans le roman québécois pour la jeunesse (1985-1993) », dans Ginette Adamson et Jean-Marc Gouanvic (dir.), *Francophonie plurielle. Actes du congrès mondial du Conseil international d'études francophones (CIEF) tenu à Casablanca (Maroc) du 10 au 17 juillet 1993*. Casablanca / Lasalle, Eddif / Hurtubise HMH, p. 83-94.
- (1998). « Le roman pour la jeunesse au Québec. Sa place dans le champ littéraire », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. I, n° 2, p. 45-62.
- (2000). « Chronotopes du roman québécois pour adolescents », *Voix et images*, vol. XXV, n° 2 (hiver), p. 268-279.
- (2005). « Espace, temps et cosmogonie dans le roman pour adolescents de Marie-Danielle Croteau », dans Noëlle Sorin (dir.), *La Mémoire comme palimpseste en littérature pour la jeunesse*. Québec, Éditions Nota Bene, p. 9-27.
- Le Brun, Claire et Lucie Guillemette (2005). « Introduction. La jeunesse au Québec : marges, institutions et représentations », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. VIII, n° 2 (« La jeunesse au Québec : marges, institutions et représentations », dirigé par Claire Le Brun et Lucie Guillemette), p. 11-22.
- Lepage, Françoise (2000). *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada) [suivi d'un dictionnaire des auteurs et des illustrateurs des origines à 1980]*. Ottawa, Éditions David, 826 p.
- (2000). « Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse », *Voix et images*, vol. XXV, n° 2 (« Le champ littéraire de la jeunesse au carrefour de la recherche universitaire », numéro dirigé par Jacques La Mothe), p. 240-250.
- Madore, Édith (1993). « Le livre québécois pour jeunes sur le marché international », *Lurelu*, vol. XVI, n° 1 (printemps), p. 46-47.

- (1994). *La Littérature pour la jeunesse au Québec*. Montréal, Éditions du Boréal, 126 p.
- (1996). « Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse », Thèse de doctorat dirigée par Denis Saint-Jacques, Sainte-Foy, Université Laval, 330 p.
- (2001). « Les écrivains... et les "auteurs jeunesse" », *Tangence*, n° 67 (« L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception », numéro dirigé par Claire Le Brun et Monique Noël-Gaudreault), p. 23-33.
- (2003). « Le marché du livre depuis 1990 », dans Françoise Lepage (dir.), *Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, p. 289-301.
- Marcotte, Gilles (1981). « Institution et courant d'air », *Liberté*, n° 134, p. 5-14.
- MCC, Ministère de la Culture et des Communications (1998). *Le temps de lire, un art de vivre. Politique de la lecture et du livre*. Québec, Gouvernement du Québec, 49 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.mcccf.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/publications/tirebp.pdf>.
- Noël-Gaudreault, Monique (2003). « Le roman pour adolescents : quelques balises », dans Françoise Lepage (dir.), *Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », p. 69-81.
- Paré, François (2008). « Le droit à l'existence », *Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. XXXIV, n° 1 (printemps), p. 101-105.
- Poulin, Manon (1996). « Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes », *Québec français*, n° 103 (automne), p. 62-65.
- Pouliot, Suzanne (2008). « État des lieux de l'édition postcoloniale québécoise pour la jeunesse francophone », dans Luc Pinhas (dir.), *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », p. 45-79.
- (2010). « Les nouveaux enjeux de l'édition pour la jeunesse », dans Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle. Volume 3 : La bataille des éditeurs, 1960-2000*. Montréal, Fides, 511 p.
- Ricochet-jeunes (2011). « Hurtubise HMH (Canada), Maison d'édition créée en 1960 », dans *Ricochet-jeunes. Portail européen sur la littérature jeunesse*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.ricochet-jeunes.org/editeurs/editeur/114-hurtubise-hmh>.
- Rusnak, Anne (2008). « Le "home" : un espace privilégié en littérature de jeunesse québécoise », dans Mavis Reimer (dir.), *Home Words. Discourses of Children's*

Literature in Canada. Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, p. 51-66.

Sorin, Noëlle (2005). « Écritures migrantes en littérature pour la jeunesse : le cas de Stanley Péan ou la mémoire duelle », dans Noëlle Sorin (dir.), *La Mémoire comme palimpseste en littérature pour la jeunesse*. Québec, Éditions Nota Bene, p. 63-76.

— (dir.) (2006). *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*. Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Éducation-Recherche », 148 p.

— (2008). *Robert Soulières*. Ottawa, Éditions David, coll. « Voix didactiques. Auteurs », 294 p.

Thaler, Danielle (2003). « Le roman pour adolescents et son monde : l'exemple des romans de Michèle Marineau », dans Françoise Lepage (dir.), *Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Saint-Laurent, Fides, p. 257-264.

— (2006). « Métissage et acculturation. Le regard de l'Autre », dans Noëlle Sorin (dir.), *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*. Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 11-22.

— (2007). « Espaces identitaires : Aux frontières du Home et du Moi », dans Flore Gervais Gervais et Monique Noël-Gaudreault (dir.), *Littérature de jeunesse et espaces identitaires*. [s.l.], Electronic Publishing Osnabrück (epOs), coll. « epOs français », p. 19-28.

Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart (2008). « Les représentations du "home" dans les romans historiques québécois destinés aux adolescents », dans Mavis Reimer (dir.), *Home Words. Discourses of Children's Literature in Canada*. Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, p. 27-49.

Littérature belge

Andriat, Frank (2008). Communication personnelle avec l'auteur le 23 octobre 2008.

Angenot, Marc (1992). « L'identité wallonne. Esquisse d'analyse d'un discours identitaire dans l'Europe actuelle », dans Nadia Khouri (dir.), *Discours et mythes de l'ethnicité*. Montréal, ACFAS, coll. « Les cahiers scientifiques », n° 78, p. 89-105.

Aron, Paul et Françoise Châtelain (2009 [2008]). *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire*. Bruxelles, Le Cri, 274 p.

- Biron, Michel (1994). *La Modernité belge. Littérature et société*. Bruxelles / Montréal, Éditions Labor / Presses de l'Université de Montréal, coll. « Archives du futur », 425 p.
- Brosseau, Marie-Claude (1994). « "Travelling" : des Belges qui voyagent », *Des livres et des jeunes*, n° 47 (été), p. 10-13.
- Cabanès, Valérie (2004). « L'Édition de la littérature belge francophone pour la jeunesse : regards et perspectives sur un secteur en évolution », mémoire de licence dirigé par Benoît Denis, Liège, Université de Liège, 102 p.
- Charlier, Gustave et Joseph Hanse (1958). *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, La Renaissance du livre, 656 p.
- Cléante (2000). *Tours et expressions de Belgique. Prononciation, grammaire, vocabulaire*. Bruxelles, Duculot, coll. « Entre guillemets », 160 p.
- Defourny, Michel et Tanguy Habrand (2008). « L'édition pour la jeunesse en Belgique francophone : de l'imprimerie à la mondialisation », dans Luc Pinhas (dir.), *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse*. Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », p. 21-44.
- Delbrassine, Daniel (2004). « Introduction : Auteurs », dans *Répertoire des auteurs et des illustreurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*. [Bruxelles], Commissariat général aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique/Wallonie-Bruxelles, Service Culturel (arts plastiques) et Ministère de la Communauté française - Service général des Lettres et du Livre - Centre de Lecture publique de la Communauté française, p. 4-5.
- (2007). « Le roman pour la jeunesse en Communauté française », dans *Répertoire des auteurs et des illustreurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*. [Bruxelles], Commissariat général aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique/Wallonie-Bruxelles, Service Culturel (arts plastiques) et Ministère de la Communauté française - Service général des Lettres et du Livre - Centre de Lecture publique de la Communauté française, p. 5.
- Denis, Benoît et Jean-Marie Klinkenberg (2005). *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles, Labor, coll. « Espace nord Références », 303 p.
- Domingues de Almeida, José (2005). « Une littérature qui va de soi. Cadre contemporain des lettres belges de langue française », *Revista da Faculdade de Letras — Línguas e Literaturas*, vol. XXII, p. 3-15.

- Dubois, Jacques (propos recueillis par Benoît Denis) (1997). « Écrire en Belgique. Une autonomie à la carte (entretien avec Jacques Dubois) », *La Revue nouvelle*, vol. CV, n° 3 (« Les écrivains belges sont nés quelque part »), p. 37-43.
- Durand, Pascal (2001). « Éthos reproducteur et habitus techniciste. Naissance du "modèle" éditorial belge francophone », dans Jacques Michon et Jean-Yves Molier (dir.), *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*. Sainte-Foy / Paris, Presses de l'Université Laval / L'Harmattan, p. 251-259.
- Durand, Pascal et Yves Winkin (1996). *Marché éditorial et démarches d'écrivains. Un état des lieux et des forces de l'édition littéraire en Communauté française de Belgique*. Bruxelles, Direction générale de la Culture et de la Communication, 307 p.
- (1999). « Des éditeurs sans édition. Genèse et structure de l'espace éditorial en Belgique francophone », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 130 (décembre), p. 44-65.
- Éditions Labor (1999). *Le catalogue Espace nord & Espace nord junior*. Bruxelles, Labor, 190 p.
- Gaudreau, Sophie et Claude Mercier (1996). « Lecture et animations. Histoires belges », *Lurelu*, vol. XIX, n° 1 (printemps-été), p. 56-57.
- Labosse, Lionel (2007a). « Confusion des sentiments, pour les 5e / 3e. Étrangère au paradis, de Gudule », dans *Altersexualité*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.altersexualite.com/spip.php?article95>.
- (2007b). « J'ai une sexualité différente des homos et j'assume cette différence! Entrevue de Frank Andriat, auteur de *Tabou* », dans *Altersexualité*. Page consultée le 31 mars 2011 à l'adresse <http://www.altersexualite.com/spip.php?article95>.
- (2007c). « Les gamins se l'échangent sous le manteau! Entrevue de Gudule », dans *Altersexualité*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www.altersexualite.com/spip.php?article90>.
- Lebouc, Georges (1998). *Le Belge dans tout ses états. Dictionnaire de belgicisms, grammaire et prononciation*. Paris, Bonneton, 159 p.
- Mertens, Pierre (1976). « Une autre Belgique », *Les Nouvelles littéraires*, vol. IV, n° 11 (novembre), p. 13-24.

Service « Promotion des lettres » de la Direction générale de la Culture (2007). *Le Marché du livre de langue française en Belgique francophone. Données 2004-2005*. Bruxelles, Ministère de la Communauté française de Belgique, 20 p.

SGLL, Service général des Lettres et du Livre de la Communauté française Wallonie-Bruxelles (2010). « Répertoire des auteurs et illustrateurs », dans Communauté française de Belgique, *Littérature de jeunesse*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse http://www.litteraturedejeunesse.cfwb.be/index.php?id=sgll_lj_auteursillustrateur&no_cache=1.

Vanhecke, Mariane (1999). « La Communauté française Wallonie-Bruxelles. Pépinière d'éditeurs pour la jeunesse », *W+B*, n° 68 (août), p. 42-48.

Littérature belge et québécoise : études comparatives

Bergeron-Proulx, Julie (2011). « À travers les yeux de l'autre. Imaginaire national et engagement social dans deux romans pour adolescents en Belgique et au Québec », dans Britta Benert et Philippe Clermont (dir.), *Contre l'innocence – Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien, Peter Lang (sous presse).

Biron, Michel (2003). « L'écrivain liminaire », dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure. Québec/Wallonie-Bruxelles. Montréal/Bern/Berlin/Bruxelles/ Frankfurt am Main/New York/Wien*, Presses de l'Université de Montréal/Peter Lang, p. 57-67.

Gauvin, Lise (2003). « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur », dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure. Québec/Wallonie-Bruxelles. Montréal/Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien*, Presses de l'Université de Montréal/Peter Lang, p. 19-40.

Gauvin, Lise et Jean-Marie Klinkenberg (dir.) (1985). *Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*. Bruxelles, Labor, 272 p.

Données démographiques, programmes scolaires et statistiques diverses

AGERS, Administration Générale de l'Enseignement et de la Recherche Scientifique (2000). *Programme d'études du cours de géographie. Enseignement secondaire ordinaire de plein exercice. Humanités générales et technologiques. Enseignement secondaire général et technique de transition. Deuxième et troisième degrés*. Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 112 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.restode.cfwb.be/download/programmes/67-2000-240.pdf>.

- (2000). *Programme d'études du cours de géographie. Enseignement secondaire ordinaire de plein exercice. Premier degré commun. 1^{ère} année A - 2^e année commune*. Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 26 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.restode.cfwb.be/download/programmes/67-2000-240.pdf>.
 - (2000). *Programme d'études du cours d'histoire. Enseignement secondaire ordinaire de plein exercice, humanités générales et technologiques, enseignement secondaire général et technique de transition*. Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 27 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.restode.cfwb.be/download/programmes/50-2000-240.pdf>.
 - (2000). *Programme d'études du cours d'histoire. Enseignement secondaire ordinaire de plein exercice. Premier degré commun. 1^{ère} année A - 2^e année commune*. Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 26 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.restode.cfwb.be/download/programmes/49-2000-240.pdf>.
- Commission européenne (2006). *Europeans and their Languages* dans *Eurobaromètre Spécial*, n° 243. Directorate General for Education and Culture / Directorate General Press and Communication, 176 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_243_en.pdf.
- Leclerc, Jacques (2010). « L'État belge. Données démolinguistiques », dans *L'aménagement linguistique dans le monde*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/europe/belgiqueetat_demo.htm.
- Ministère de la Communauté française (1999). *Compétences terminales et savoirs requis en histoire. Humanités générales et technologiques*. Bruxelles, 26 p. Consulté en ligne le 30 mars 2011 à l'adresse <http://www.enseignement.be/index.php?page=25189>.
- Ministère de l'Éducation (1982). *Programme d'études. Histoire du Québec et du Canada, 4^e secondaire*, Direction générale du développement pédagogique. Québec, Gouvernement du Québec, 49 p. Consulté en ligne le 20 mars 2011 à l'adresse http://www.mels.gouv.qc.ca/DGFJ/dp/programmes_etudes/secondaire/pdf/hqciiv.pdf.
- (1995). *Programme d'études. Géographie du Québec et du Canada, 3^e année du secondaire*, Direction générale du développement pédagogique. Québec, Gouvernement du Québec, 66 p. Consulté en ligne le 20 mars 2011 à l'adresse http://www.mels.gouv.qc.ca/DGFJ/dp/programmes_etudes/secondaire/pdf/geoqc3.pdf.

Ressources naturelles et Faune Québec (2011). « Milieu forestier », dans *Gros plan sur les forêts*. Québec, Gouvernement du Québec. Page consultée le 31 mars 2011 à l'adresse <http://www.mrnf.gouv.qc.ca/forets/quebec/quebec-milieu.jsp>.

Service Public Fédéral Belge (2010). « Environnement. Biodiversité et nature. Protection et gestion de la forêt », dans *Portail belgium.be. Informations et services officiles*. Page consultée le 31 mars 2011 à l'adresse [http://www.belgium.be/fr/environnement/biodiversite et nature/conservation de la nature/foret/protection et gestion/](http://www.belgium.be/fr/environnement/biodiversite%20et%20nature/conservation%20de%20la%20nature/foret/protection%20et%20gestion/).

Statistique Canada (2009). « Population selon la langue parlée à la maison, par province et territoire (Recensement de 2006). Québec, Ontario, Manitoba, Saskatchewan », dans *Statistique Canada : Organisme statistique national du Canada*. Page consultée le 29 mars 2011 à l'adresse <http://www40.statcan.ca/l02/cst01/demo61b-fra.htm>.

Autres références

Bourdieu, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard, 244 p.

— (1992). *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Editions du Seuil, coll. « Libre examen. Politique », 480 p.

Dubois, Jacques (1978). *L'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie*. Paris / Bruxelles, Nathan / Labor, 188 p.

Goldenstein, Jean-Pierre (1989). *Pour lire le roman*. Bruxelles, De Boeck, 127 p.

Paré, François (1992). *Les Littératures de l'exiguïté*. Hearst, Le Nordir, 175 p.

Veyne, Paul (1996). *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 438 p.

ANNEXE A

Tableau éditorial de la production littéraire adressée à la jeunesse en Belgique francophone (2004)

**Tableau éditorial de la production littéraire adressée à la jeunesse
en Belgique francophone (2004)**

	MAISONS D'ÉDITION BELGES						ANTENNES BELGES DE MAISONS D'ÉDITION FRANÇAISES					
	LITTÉRATURE JEUNESSE EXCLUSIVEMENT			LITTÉRATURE JEUNESSE COMME PART SECONDAIRE			LITTÉRATURE JEUNESSE EXCLUSIVEMENT			LITTÉRATURE JEUNESSE COMME PART SECONDAIRE		
	A	D	R	A	D	R	A	D	R	A	D	R
Casterman (1852)										X	X	X
Averbode (1920)	X	X	X									
Artis-Historia (1948)				X	X							
Hemma (1950)	X	X										
Pastel (1988)							X					
Gai Savoir (1981)		X										
Lansman (1989)						X						
Mijade (1993)	X											
Esperluète (1994)				X								
Memor (1995)						X						
Labor (1996)					X	X						
Iph (1998)				X								
Pépin (1999)	X											
Jourdan Leclercq (2000)	X	X										
Ananké (2000)						X						
Versant Sud (2001)					X							
Lipokili (2001)	X											
Alice (2001)				X								
La Renaissance du Livre (2002)				X		X						

A = livres destinés à la petite enfance et albums

D = documentaires

R = romans (et plus globalement « production verbale » étant donné que Lansman n'éditionne que des textes dramatiques en matière de littérature pour la jeunesse)

(Source : Cabanès, 2004, p. 29)

ANNEXE B

Tableau des romans parus en première édition au Québec de 1997 à 2003

Tableau des romans parus en première édition au Québec de 1997 à 2003

AGNANT, Marie-Célie	<i>Alexis d'Haïti</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1999, 142 p.
ALLARD, Francine	<i>La Dernière course de Mado Bélanger</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Watatatow », 1998, 125 p.
	<i>Deux petits ours au milieu de la tornade</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 167 p.
	<i>Mon Père, ce salaud!</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2000, 182 p.
	<i>Le Cri du silence</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 149 p.
AMIOT, Renée	<i>La Face cachée de la Terre</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1998, 162 p.
	<i>Une seconde chance</i> , ill. Olivier Rivard, Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1999, 130 p.
	<i>L'Autre Face cachée de la terre</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2000, 146 p.
	<i>HÉDN</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2003, 152 p.
ANDRÉ, Sylvie	<i>Un amour en chair et en os</i> , Hull, Vents d'Ouest, « Ado », 2000, 150 p.
ARBOUR, Claude	<i>L'Envol</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2000, 146 p.
BEAUCHEMIN, Jean-François	<i>Mon père est une chaise</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 2001, 155 p.
BEAULIEU, Alain	<i>Le Solo d'André</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2002, 89 p.
BEAULIEU, François	<i>Mystère en Thaïlande</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 1997, 202 p.
BERGERON, Alain M.	<i>C'était un 8 août</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2002, 166 p.
BERGERON, Diane	<i>Le chien du docteur Chenevert</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », série Biocrimes, 2003, 249 p.
BLAIMERT, Richard	<i>La Liberté des loups</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998 (2000), 141 p.
	<i>La Naissance de Marilou</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 177 p.
BOILEAU, Pierre	<i>Doubles jeux</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1997, 185 p.
	<i>Cœur de glace</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2001, 154 p.
BOISVERT, Jocelyn	<i>Les 101 peurs du petit Robert</i> , Saint-Lambert, Dominique et compagnie, « Échos », 1998, 152 p.
BOLDUC, Claude	<i>Le Maître des goules</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1997, 162 p.
	<i>La Porte du froid</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1998, 127 p.
	<i>La Main de Sirconia</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 169 p.
	<i>Le Maître de tous les maîtres</i> , Hull, Vents d'Ouest, « Ado », 2002, 179 p.
BOUCHARD, Camille	<i>La Marque des lions</i> , Boréal, « Boréal inter », 2002, 109 p.
	<i>La caravane des 102 lunes</i> , Boréal, « Boréal inter », 2003, 193 p.
BOULET, Tania	<i>Les Fausses Notes</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 1999, 235 p.

BOULET, Tania (suite)	<i>Les Naufrages d'Isabelle</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2002, 207 p.
BOURGAULT, Guillaume	<i>Philippe avec un grand H</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 195 p.
BRAITSTEIN, Marcel	<i>Les Mystères de l'île de Saber</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1998, 133 p.
	<i>Saber dans la jungle de l'Antarctique</i> , ill. Philippe Arseneau Bussières et Julie Saint-Onge Drouin, Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2000, 177 p.
BROCHU, Isabel	<i>L'odeur du diable</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2002, 191 p.
BRODEUR, David	<i>Bec-de-Rat</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2003, 148 p.
CHABIN, Laurent	<i>L'Assassin impossible</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1997, 136 p.
	<i>Piège à conviction</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1998, 126 p.
	<i>Sang d'Encre</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1998, 151 p.
	<i>Terra Nova</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1998, 162 p.
	<i>Wastla</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1998, 163 p.
	<i>Zone d'ombre</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1999, 142 p.
	<i>Partie double</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 157 p.
	<i>Série grise</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 156 p.
	<i>Non-retour</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2000, 187 p.
	<i>La valise du mort</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 154 p.
	<i>Vengeances</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 154 p.
	<i>La Conspiration du siècle</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 172 p.
<i>L'Écrit qui tue</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 153 p.	
<i>Secrets de famille</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 162 p.	
CHAGNON, Gaétan	<i>Le Secret de l'hippocampe</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 206 p.
CLERMONT, Marie-Andrée	<i>La clef dans la porte</i> (avec Suzanne Julien et Vincent Lauzon), Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 280 p.
CÔTÉ, Denis	<i>Les Prédateurs de l'ombre</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 151 p.
	<i>L'Empire couleur sang</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 337 p.
CROTEAU, Marie-Danielle	<i>Un pas dans l'éternité</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 153 p.
	<i>Les Carnets du Mouton noir, tome 1 : L'hiver en été</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1999, 152 p.
	<i>Les Carnets du Mouton noir, tome 2 : L'été en hiver</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1999, 149 p.
	<i>Lettre à Madeleine</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1999, 143 p.
	<i>Et si quelqu'un venait un jour</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 2002, 151 p.

DAIGNAULT, Claire	<i>Le Tunnel</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1997, 126 p.
	<i>Mon père, un roc!</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2003, 101 p.
D'ANTERNY, Fredrick	<i>Le Lion blanc</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », série « Storine, l'orpheline des étoiles », 2002.
	<i>Les marécages de l'âme</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », série « Storine, l'orpheline des étoiles », 2003.
DAVIDTS, Jean-Pierre	<i>Sur la piste des arénicoles</i> , Boréal, « Boréal inter », 1998, 235 p.
DÉCARY, Marie	<i>Rendez-vous sur la planète Terre</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1998, 141 p.
DELAUNOIS, Angèle	<i>Soledad du soleil</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2003, 193 p.
DELISLE, Paul-Claude	<i>Alidou, l'orpailleur</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 157 p.
DEMERS, Dominique	<i>Maïna</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 1997, 2 vol. 1 : <i>L'Appel des loups</i> , 2 : <i>Au pays de Natak</i> .
	<i>Ta voix dans la nuit</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2001, 216 p.
DESROCHERS, Pierre	<i>Ma vie zigzague</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003 (1999), 319 p.
DESROSIERS, Danièle	<i>Le Bal des finissants</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 212 p.
	<i>Les Ailes brisées</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 207 p.
DESSUREAULT, Guy	<i>Lettre de Chine</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 216 p.
	<i>L'Homme au chat</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 196 p.
	<i>Poney</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 186 p.
	<i>Les caves de Burton Hills</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2001, 190 p.
DEVINDILIS, Gilles	<i>Les Messagers d'Okeanos : une aventure de Laurent Saint-Pierre</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2001, 242 p.
	<i>Sur la piste des Mayas : une aventure de Laurent Saint-Pierre</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2002, 224 p.
	<i>Les Démons de Rapa Nui : une aventure de Laurent Saint-Pierre</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2003, 228 p.
DOLPHIN, Ken	<i>Terra-express</i> (avec Paula Dolphin), Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 129 p.
DUBÉ, Jean-Pierre	<i>Salut Doc, ma vache a mal aux pattes!</i> , tome 1 : <i>Sans blague</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2000, 111 p.
	<i>Salut Doc, ma vache a mal aux pattes!</i> , tome 2 : <i>S.O.S.</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2000, 125 p.
DUBUC, Maryse	<i>La Fille parfaite</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 157 p.
DUCHESNE, Suzanne	<i>Nuits occultes</i> , ill. Philippe Arseneau Bussières, Julie Saint-Onge-Drouin, Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2000, 219 p.

DUFRESNE, Marie-Andrée	<i>Le Moulin de la Malemort</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1997, 184 p.
DURAND, Frédérick	<i>L'Ombre du sorcier</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1997, 173 p.
	<i>Le Voyage insolite</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1998, 163 p.
	<i>Le Carrousel pourpre</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 147 p.
	<i>Promenade nocturne sur un chemin renversé</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 193 p.
ÉMOND, Louis	<i>La Guerre des lumières</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 130 p.
FAVRE, Magali	<i>À l'ombre du bûcher</i> , Boréal, « Boréal inter », 2001, 154 p.
	<i>L'Or blanc : L'enfant des drailles 2</i> , Boréal, « Boréal inter », 2002, 133 p.
FOSTER, Simon	<i>Les Zéros du Viet-nan</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 86 p.
FRÉCHETTE, Carole	<i>DO pour Dolorès</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1999, 144 p.
FRÉMONT, Michèle	<i>Les Cauchemars de Michel Couillard</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Watatatow », 1998, 127 p.
GAGNON, Christian	<i>La Cité qui n'avait pas d'étoiles</i> , Boréal, « Boréal inter », 2001, 122 p.
GAGNON, Hervé	<i>Au Royaume de Thinarath</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 207 p.
GAGNON, Jean-Pierre	<i>Don Quichotte Robidoux</i> (ill. Olivier Rivard), Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1999, 154 p.
GAULIN, Jacinthe	<i>L'Enquête de Nesbitt</i> , Hutubise HMH, « Atout », 2001, 137 p.
GAUVIN, Micheline	<i>Opération violoncelle</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2000, 139 p.
GINGRAS, Charlotte	<i>La Liberté? Connais pas</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1998, 156 p.
	<i>Un été de Jade</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1999, 155 p.
	<i>La fille de la forêt</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 2002, 155 p.
GIROUX, Dominique	<i>Une place à prendre</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1998, 203 p.
GOSELIN, Louis	<i>Toujours plus haut</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998, 119 p.
GRAVEL, François	<i>Kate, quelque part</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 1998, 136 p.
	<i>La Piste sauvage</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », série Sauvage, 2002, 190 p.
GRENIER, Michel	<i>Prudence, la princesse téméraire</i> , Héritage, « Collection Échos » 1997, 205 p.
GRIMON, Laurent	<i>Le Chevalier des Arbres</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 327 p.
GROULX, Diane	<i>Au-delà des apparences</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 128 p.
GUILLET, Jean-Pierre	<i>L'Odyssée du Pénélope</i> , Héritage, « Collection Échos », 1997, 297 p.

HÉBERT, Marie-Francine	<i>Le Ciel tombe à côté</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 2003, 122 p.
JULIEN, Susanne	<i>Des mots et des poussières</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 179 p.
	<i>Ma Prison de chair</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 150 p.
	<i>La clef dans la porte</i> (avec Marie-Andrée Clermont et et Vincent Lauzon), Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 280 p.
LABERGE, Marc	<i>Saga – Un volcan en Islande</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 2001, 136 p.
LAFLAMME, Sonia K.	<i>La Malédiction</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 139 p.
	<i>La Nuit de tous les vampires</i> , Vents d'ouest, « Ado », 2002, 141 p.
	<i>Le Grand Jaguar</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 145 p.
LAFRAMBROISE, Michèle	<i>Les nuages de Phoenix</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2001, 179 p.
	<i>Piège pour le Jules-Verne</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2002, 221 p.
	<i>Le Stratège de Léda</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 237 p.
LAMONTAGNE, Ann	<i>Les Mémoires interdites</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2001, 205 p.
	<i>Sabaya</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2001, 193 p.
LAMONTAGNE, Michel	<i>Celui qui voit</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1999, 173 p.
LAROUCHE, Nadya	<i>Une nuit à dormir debout</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2002, 123 p.
LAUZON, Vincent	<i>La clef dans la porte</i> (avec Marie-Andrée Clermont et et Suzanne Julien), Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 280 p.
LAVIGNE, Guy	<i>La foire aux fauves</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 147p.
LAVOIE, Michel	<i>La Fille d'Ariane</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1997, 101 p.
	<i>La Lettre d'Anca</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1997, 109 p.
	<i>Le Destin d'Ariane</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998, 97 p.
	<i>Le Défi de Sophie Bonin-Jutras</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Watatatow », 1999, 108 p.
	<i>Le Choix d'Anca</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 113 p.
	<i>On zoo avec le feu</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2000, 119 p.
	<i>Projet gicleurs</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2000, 93 p.
	<i>L'Amour à la folie</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2002, 100 p.
	<i>La Rage dans une cage</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2002, 123 p.
	<i>Un soleil pour Alexandre</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2003, 104 p.
<i>Lettre à Frédéric</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 113 p.	
LAUZON, Vincent	<i>Requiem gai</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1998, 185 p.
LAZURE, Jacques	<i>Lldz</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2001, 337 p.
	<i>Les chasseurs d'éternité</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 246 p.

LEBOEUF, Michel	<i>Le Mystère du marais</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2002, 108 p.
	<i>Sait-on jamais!</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2003, 142 p.
LEFRANÇOIS, Viateur	<i>L'Énigme de l'œil vert</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1998, 116 p.
	<i>Les Inconnus de l'île de Sable</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2000, 114 p.
LEMIEUX, Gilles	<i>Argent double et agent double</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1999, 108 p.
LEPIRE, Louise	<i>Du sang sur le silence</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 1997, 223 p.
LÉVESQUE, Louise	<i>Les Liens du sang</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 2 vol : 1. Les rivaux, 2. Trahisons
	<i>Risque de soleil</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1999, 137p.
	<i>Pas de secrets pour moi</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 205 p.
LIENHARDT, Jean-Michel	<i>Secrets de guerre</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1997, 189 p.
	<i>Anne et Godefroy</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2000, 196 p.
MAJOR, Henriette	<i>Le don de la septième</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 157 p.
MARCHILDON, Daniel	<i>Le Pari des Maple Leafs</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 215 p.
MARILLAC, Alain J.	<i>Les Cubes d'obsidienne</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 1997, 162 p.
	<i>La Formule de la mort</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 1997, 154 p.
	<i>Le Cité d'Aton</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 1998, 164 p.
	<i>L'Île du Serpent de la Terre</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 1998, 170 p.
	<i>La Grotte aux mirages</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 1999, 135 p.
	<i>L'Antre des veilleurs</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « L'énigme du conquistador », 2000, 146 p.
MARINEAU, Michèle	<i>Les Vélos n'ont pas d'état d'âme</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 1998, 187 p.
	<i>Rouge poison</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2000 (2001), 340 p.
MAROIS, André	<i>Les voleurs d'espoir</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 2001, 158 p.
MARTEL, Julie	<i>Le Château d'Amitié</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1998, 133 p.
	<i>La Lettre de la reine</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1999, 163 p.
	<i>Désillusions</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 163 p.
	<i>Le guet-apens</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 155 p.
	<i>À dos de dragon</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2002, 159 p.

MARTIN, Christian	<i>Le Poids du colis</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1997, 115 p.
	<i>L'œuf des dieux</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1997, 118 p.
MASSICOTTE, Sylvie	<i>Les habitués de l'aube</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 146 p.
MATIVAT, Daniel	<i>Terreur sur la Windigo</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 132 p.
	<i>La Maudite</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1999, 135 p.
	<i>Ni vous sans moi, ni moi sans vous : la fabuleuse histoire d'amour de Tristan et Iseut</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 322 p.
	<i>Siegfried, ou L'Or maudit des dieux</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 261 p.
	<i>Quand la bête s'éveille</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2001, 200 p.
	<i>Le Duc de Normandie</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2002, 93 p.
	<i>Le Chevalier et la Sarrasine</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 111 p.
	<i>Une dette de sang, ou La Vengeance de Pierre Philibert, milicien de la Nouvelle-France</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2003, 321 p.
McALLISTER, Laurent	<i>Le Messager des orages</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2001, 171 p.
	<i>Sur le chemin des tornades</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 163 p.
MEUNIER, Sylvain	<i>L'Arche du millénaire</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 196 p.
MEYNARD, Yves	<i>Le fils du Margrave</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 155 p.
MICHAUD, Nando	<i>Du dino pour dîner</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 208 p.
MIGNOT, Andrée-Paule	<i>Lygaya à Québec</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1997, 166 p.
	<i>Nous reviendrons en Acadie!</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 116 p.
MOËN, Skip (Richard Poulin)	<i>Dure, dure ma vie!</i> Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1997, 131 p.
NADEAU, Fabien	<i>Les Rescapés de la taïga</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2003, 140 p.
NADEAU, Paula	<i>Cauchemar sur la ville</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1999, 104 p.
	<i>Le Retour du cauchemar</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 126 p.
NOËL, Michel	<i>Dompter l'enfant sauvage, tome 1 : Nipishish</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1998, 107 p.
	<i>Dompter l'enfant sauvage, tome 2 : Le Pensionnat</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1998, 172 p.

NOËL, Michel (suite)	<i>La Ligne de trappe</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1998, 173 p.
	<i>Journal d'un bon à rien</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1999, 255 p.
	<i>Le Cœur sur la braise</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 164 p.
	<i>Hiver indien</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 229 p.
	<i>L'Homme de la toundra</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 205 p.
OUIMET, Josée	<i>Le Mousaillon de la Grande-Hermine</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1998, 110 p.
	<i>L'Orpheline de la maison Chevalier</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1999, 102 p.
	<i>La Peur au cœur</i> , Boréal, « Boréal inter », 2000, 127 p.
	<i>Le Secret de Marie-Victoire</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 147 p.
	<i>Le Vol des chimères, tome 1 : Sur la route du Cathay</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 219 p.
	<i>Le Vol des chimères, tome 2 : Les mirages de l'aube</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2001, 171 p.
	<i>L'Inconnu du monastère</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 111 p.
	<i>Le Vol des chimères III : le choc des rêves</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 186 p.
	<i>Les Temps fourbes : le vol des chimères IV</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 157 p.
	<i>Au château de Sam Lord</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 128 p.
PÉAN, Stanley	<i>L'Appel des loups</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 157 p.
	<i>Quand la bête est humaine</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 151 p.
	<i>Le temps s'enfuit</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1999, 155 p.
PELLETIER, Francine	<i>Damien mort ou vif</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 157 p.
	<i>Les Eaux de Jade</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 161 p.
	<i>Le Crime de Culdéric</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2001, 137 p.
PELLETIER, Josée	<i>L'Air bête</i> , Gatineau, Vents d'Ouest, « Ado », 2003, 133 p.
PELLETIER, Maryse	<i>Une vie en éclats</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1997, 143 p.
	<i>La Musique des choses</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1998, 150 p.
	<i>La fugue de Leila</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 2001, 156 p.
	<i>Duo en noir et blanc</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 2002, 156 p.
PICARD, Gaëtan	<i>L'Arbre-Roi</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2000, 267 p.
	<i>Baha-Mar et les miroirs magiques</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2001, 183 p.
	<i>Le Temple de la nuit</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 2003, 177 p.

PILOTE, Marcia	<i>Émilie, le jour et la nuit</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Watatatow », 1998, 135 p.
	<i>Estelle et moi</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 153 p.
PLANTE, Jacques	<i>C'est promis! Inch'Allah!</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 153 p.
	<i>Amélie et la brume</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998, 101 p.
	<i>Trafic au Mexique</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 111 p.
PLANTE, Raymond	<i>Élisa de noir et de feu</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1998, 148 p.
PLOURDE, Josée	<i>Solitaire à l'infini</i> , Montréal, La Courte Échelle, « Roman + », 1998, 154 p.
POITRAS, Anique	<i>La Chambre d'Eden</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 1998 (1999), 2. vol.
	<i>La Chute du corbeau</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan + », 2003, 213 p.
POUDRIER, Élyse	<i>Une famille et demie</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2001, 210 p.
	<i>Des vacances à temps partiel</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2003, 222 p.
POULIN, Rolland	<i>Le Jardin de Catherine</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 294 p.
POULIOT, Luc	<i>Le Diable et l'istorlet</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 148 p.
PRUD'HOMME, Anne	<i>Frayeurs d'Halloween</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998, 149 p.
PRUD'HOMME, Karmen	<i>Bonne Année, Grand Nez!</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1998, 111 p.
	<i>La Treizième Carte</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 155 p.
	<i>La Cible humaine</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2002, 143 p.
QUESNEL, Colette	<i>L'Aigle et le héros</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2002, 67 p.
ROBITAILLE, Denis	<i>La Gaillarde</i> (avec Simon Robitaille), Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 246 p.
ROBITAILLE, Simon	<i>La Gaillarde</i> (avec Denis Robitaille), Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 246 p.
ROCHETTE, Danielle	<i>La Fugue d'Antoine</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1997, 184 p.
	<i>Sarah-Jeanne</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 240 p.
ROUY, Maryse	<i>Jordan apprenti chevalier</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 1999, 102 p.
	<i>La revanche de Jordan</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 104 p.
	<i>Jordan et la forteresse assiégée</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 104 p.
	<i>La Chèvre de bois</i> , Hurtubise HMH, « Atout » 2002, 131 p.
	<i>L'Insolite Coureur des bois</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 139 p.
SAINT-DENIS, Michel	<i>Le Secret des brumes</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2000, 159 p.
SAINT-ONGE, Rollande	<i>L'Île Blanche</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2003, 139 p.

SAURIOL, Louise-Michelle	<i>Le Cri du grand corbeau</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1997, 159 p.
	<i>Tempête d'étoile et couleurs de lune</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1999, 165 p.
	<i>Dragon noir et fleurs de vie</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2001, 141 p.
	<i>L'Espion du 307</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 2001, 168 p.
	<i>Le Parfum de la dame aux colliers</i> , Gatineau, Vents d'ouest, « Ado », 2003, 181 p.
SCHEMBRÉ, Jean-Michel	<i>Les Citadelles du vertige</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1998, 179 p.
	<i>Le Noir Passage</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2000, 216 p.
SIMARD, Benjamin	<i>Ben</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1997, 144 p.
	<i>Expédition Caribou</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1998, 182 p.
SIMARD, Danielle	<i>La tête dans les nuages</i> , Saint-Lambert, Dominique et compagnie, « Échos », 1997, 121 p.
	<i>Le Pouvoir d'Émeraude</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2001, 129 p.
SIMARD, Louise	<i>Les Chats du parc Yengo</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2001, 137 p.
	<i>Les pumas</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 152 p.
SIMD, Danielle	<i>La Boîte de Pandore</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 155 p.
SIMPSON, Danièle	<i>Laurie</i> , Hull, Vents d'ouest, « Ado », 1998, 150 p.
SIROIS, Guy	<i>La Clé du monde</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 167 p.
	<i>Un voyage de sagesse</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 181 p.
	<i>Horizons blancs</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2002, 173 p.
SOMAIN, Jean-François	<i>Les Ailes de lumière</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Chacal », 1998, 257 p.
	<i>Retrouver Jade</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 198 p.
SOULIÈRES, Robert	<i>Un cadavre de classe : roman tragi-comique de la période bleue</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 1997, 1000 p. (i.e. 208)
	<i>Un cadavre de luxe : roman policier avec un orchestre de 80 musiciens</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 1999, 216 p.
	<i>Un cadavre stupéfiant</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2002, 227 p.
STANKÉ, Claudie	<i>15, rue des Embuscades</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2000, 92 p.
TADROS, Magda	<i>Tiyi, princesse d'Égypte</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 154 p.
	<i>Alexandre le Grand et Sutifer</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2002, 176 p.
	<i>Sémiramis la conquérante</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2003, 256 p.
TIBO, Gilles	<i>La Nuit rouge</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 1998, 147 p.
TREMBLAY, Carole	<i>L'Affaire Borduas</i> , Saint-Lambert, Soulières, « Graffiti », 2003, 397 p.

TREMBLAY, Marc	<i>Donovan et le secret de la mine</i> , Boréal, « Boréal inter », 2002, 187 p.
TRUDEAU, Anne-Marie	<i>Les Voyages de Victor</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Watatatow », 1999, 147 p.
TRUDEL, Jean-Louis	<i>Un printemps à Nigelle</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 145 p.
	<i>Un été à Nigelle</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 147 p.
	<i>Un hiver à Nigelle</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1997, 159 p.
	<i>Un automne à Nigelle</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1998, 157 p.
	<i>Les Bannis de Bételgeuse</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1998, 177 p.
	<i>Les Contrebandiers de Cañaverol</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 1999, 183 p.
	<i>Guerre pour un harmonica</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 183 p.
	<i>Nigelle par tous les temps</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2000, 161 p.
	<i>Les Transfigurés du Centaure</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2001, 201 p.
	<i>Le Revenant de Fomalhaut</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2002, 217 p.
	<i>La Lune des jardins sans soleil</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 189 p.
	<i>Le Perroquet d'Altair</i> , Mediaspaul, « Jeunesse-Pop », 2003, 187 p.
TURCOT, Louise	<i>Un grand fleuve si tranquille</i> , Boréal, « Boréal inter », 2003, 213 p.
TURMEL, Sabrina	<i>Le Cycle de la vie</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 2001, 111 p.
VACHER, André	<i>Alerte à l'ours</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1998, 143 p.
	<i>Le Vieil Inuk, tome 1 : Le loup blanc</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1999, 168 p.
	<i>Le Vieil Inuk, tome 2 : La statuette magique</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1999, 186 p.
	<i>Entre chiens et loups</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 1999, 117 p.
	<i>L'Appel des rivières, tome 1 : Le pays de l'Iroquois</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2000, 176 p.
	<i>L'Appel des rivières, tome 2 : Le caillou d'or</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2000, 176 p.
	<i>La Louve, tome 1 : En sursis</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2001, 128 p.
	<i>La Louve, tome 2 : Piégés</i> , Waterloo, Michel Quintin, « Grande nature », 2001, 144 p.
VACHON, Hélène	<i>Le Piège de l'ombre</i> , Montréal, Québec Amérique jeunesse, « Titan jeunesse », 2000, 157 p.
VAILLANCOURT, Isabel	<i>Sr@fantôme.com: à vos risques et périls</i> , Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, « Ados/Adultes », 1999, 125 p.

VÉZINA, Claudine	<i>Le Charnier de l'Anse-aux-Esprits</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 1999, 120 p.
VILLENEUVE, Michel	<i>Alex et les cyberpirates</i> , Hurtubise HMH, « Atout », 2001, 145 p.
VINTZE, Annie	<i>Au sud du Rio Grande</i> , Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, « Conquêtes », 2002, 234 p.

ANNEXE C

**Tableaux synthétiques des données concernant les textes et les auteurs
des corpus québécois (2000) et belge (1997-2003)**

	Mythique	Futur	Période contemporaine (1975-...)	L'après-guerre (1945-1975)	Les Grandes Guerres (1914-1945)	Fin XIX ^e - début XX ^e (1850-1914)	Début XIX ^e (1800-1850)	Âge des conquêtes (1492-1800)	Moyen Âge (476-1492)	Préhistoire*	Autres	Indéterminé	Imaginaire	France	Belgique (en tout ou en partie)	Né ailleurs, vivant ailleurs	Né ailleurs, vivant ailleurs mais ayant ...	Né ailleurs, vivant en Belgique	Né en Belgique, vivant ailleurs	Né en Belgique, vivant en Belgique	Traduction	Réédition / Réimpression	Original	
Ciément, Claude			X	X										X		X							X	Le Mystère de la cigale rousse.
Cooney, Caroline B.			X	X							X	X				(X)					X			La pension infernale
Coppée, Benoît			X	X											X	(X)					X		X	Le secret de l'auberge
Coran, Pierre			X	X										X						(X)			X	Les flammes accusatrices
Corentin, M. et G. Laq			X	X										X						(X)	X		X	Julie
Couturiau, Paul			X	X										X						(X)	X		X	L'Éphélide
Dartevelle, Alain			X	X										X						(X)	X		X	Les Matous d'Osiris
Delisse, Luc			X	X										X						(X)	X		X	Terminus Océon
Delperdange, Patrick			X	X										X						(X)	X		X	L'Énergie d'un fol espoir
Deutsch, Xavier			X	X										X						(X)	X		X	Protection des mineurs
Duchâteau, André-Paul			X	X										X						(X)	X		X	L'astre aux idiots
			X	X										X						(X)	X		X	Le grand transmutateur
			X	X										X						(X)	X		X	Océan noir
			X	X										X						(X)	X		X	La Voyante aux yeux verts: cristal
			X	X										X						(X)	X		X	Schubert café. Tome 1: La main du loup
			X	X										X						(X)	X		X	Schubert café. Tome 2: Belle à croquer
			X	X										X						(X)	X		X	Comme une bombe
			X	X										X						(X)	X		X	Tombé des nues
			X	X										X						(X)	X		X	Si ça nous chante
			X	X										X						(X)	X		X	Tombé du camion
			X	X										X						(X)	X		X	Meurtre pour meurtre
			X	X										X						(X)	X		X	Équation à deux « inconnus »

Suite...

ANNEXE D

Tableaux synthétiques des données paratextuelles des corpus québécois (2000) et belge (1997-2003)

TABLEAU SYNTHÉTIQUE DES DONNÉES PARATEXUELLES DU CORPUS QUÉBÉCOIS (2000)

	ILLUSTR. DE COUV.	PARCOURS DE L'AUTEUR				BIO DE L'AUTEUR				LIEU DU RÉCIT				4 ^E DE COUV.			EXERGUE	
		Né au Québec, vivant au Québec	Né au Québec, vivant ailleurs	Né ailleurs, vivant ou ayant vécu au Québec	Né ailleurs, vivant ailleurs	Avec mention des origines et/ou du lieu de vie	Sans mention des origines	Aucune indication sur l'auteur	Québec actuel (en tout ou en partie)	France	Imaginaire	Indéterminé	Autres	Résumé avec mention du lieu du récit	Résumé sans mention du lieu du récit	Citation d'auteur québécois		Citation d'auteur d'une autre nationalité
Agnant, Marie-Célie				X		X				X					X		X	
Allard, Francine	Alexis, fils de Raphaël	X					X		X						X		X	
Amiot, Renée	Mon père, ce salaud!	X					X		X								X	
André, Sylvie	L'Autre Face cachée de la terre	X				X			X								X	
Arbour, Claude	Un amour en chair et en os	X				X			X								X	
Blaimert, Richard	L'Envol	X				X			X								X	
Boulet, Tania	La Liberté des loups	X				X			X								X	
Bradstreet, T.J.	Chanson pour Frédéric	X				X			X								X	
Braitstein, Marcel	Dans l'âme du meurtrier	X			X				X								-	
Brûlé, Michel	Saber dans la jungle de l'Antarctique	X				X			X								X	
Chabin, Laurent	L'Implacable destin	X				X			X								X	
	Série grise	X				X			X								Racine	
	Non-retour	X				X			X								X	
Clermont, M.-A., S. Julien et V. Lauzon	Partie double	X				X			X								X	
	La clef dans la porte	X				X			X								X	
																		Aldous Huxley, Édouard Schuré et Pinandre

TABLEAU SYNTHÉTIQUE DES DONNÉES PARATEXUELLES DU CORPUS BELGE (1997-2003)

	ILLUSTR. DE COUV.	PARCOURS DE L'AUTEUR				BIO DE L'AUTEUR				LIEU DU RÉCIT				4 ^E DE COUV. EXERGUE								
		Aucune référence à la Belgique	Référence relative à la Belgique	Référence absolue à la Belgique	Né en Belgique, vivant en Belgique	Né en Belgique, vivant ailleurs	Né ailleurs, vivant ou ayant vécu en Belgique	Né ailleurs, vivant ailleurs	Avec mention des origines et/ou du lieu de vie	Sans mention des origines	Aucune indication sur l'auteur	Belgique (en tout ou en partie)	France	Imaginaire	Indéterminé	Autres	Résumé avec mention du lieu du récit	Résumé sans mention du lieu du récit	Citation d'auteur belge	Citation d'auteur d'une autre nationalité	Aucune citation	
Adam, Gérard		X			X			X						X		X						
Adamek, André-Marcel		X			X			X				X				X						
	Marco et Ngalula	X			X			X								X						
	Retour au village d'hiver	X			X			X								X						
	La Forêt plénitude	X			X			X								X						
	Rue Josaphat	X			X			X								X						
	L'Amour à boire	X			X			X								X						
Andriat, Frank	La Remplaçante	X			X			X								X						
	Le Journal de Jamila	X			X			X								X						
	Monsieur Bonheur	X			X			X								X						
	Tabou	X			X			X								X						
	Manipulations	X			X			X								X						
Andriat, F. et A.-P. Duchâteau	Avions et dragons. Le feu du dragon	X			X			X								X						
Ashton, Charles	Lord John	X			X			X								X						
Baronian, Jean-Baptiste	Les Colosses de feu	X			X			X								X						
Bourgeois, Willy	La Bille de verre	X			X			X								X						
Carême, Maurice	Le Mystère de la cigale rousse.	X			X			X								X						
Clément, Claude	La pension infernale	X			X			X								X						
Cooney, Caroline B.		X			X			X								X						

ANNEXE E

Illustrations de couverture des romans de notre corpus présentant une référence au Québec ou à la Belgique

Illustrations de couverture de romans québécois présentant
une référence absolue au Québec



Illustration : Carl Pelletier

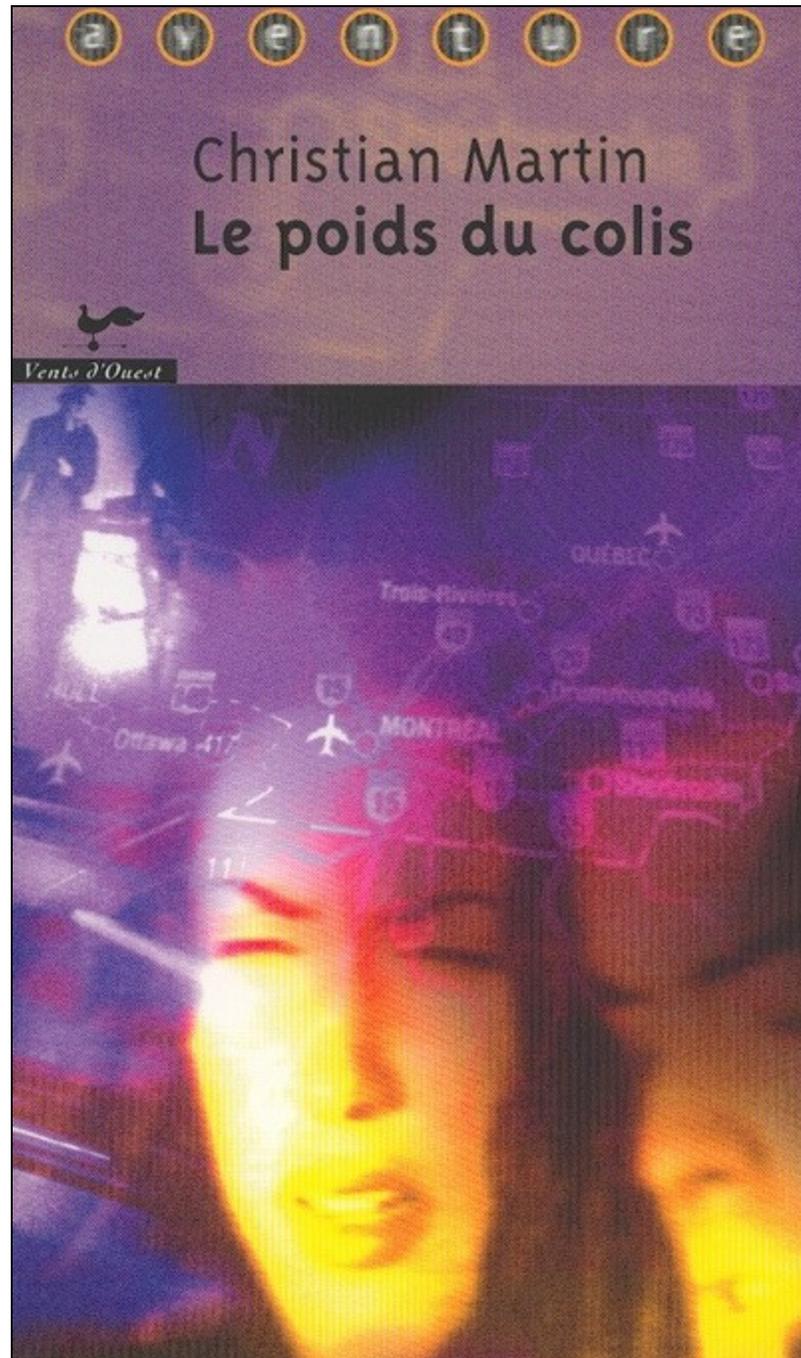


Illustration : Ève Legris et Mathieu Larocque

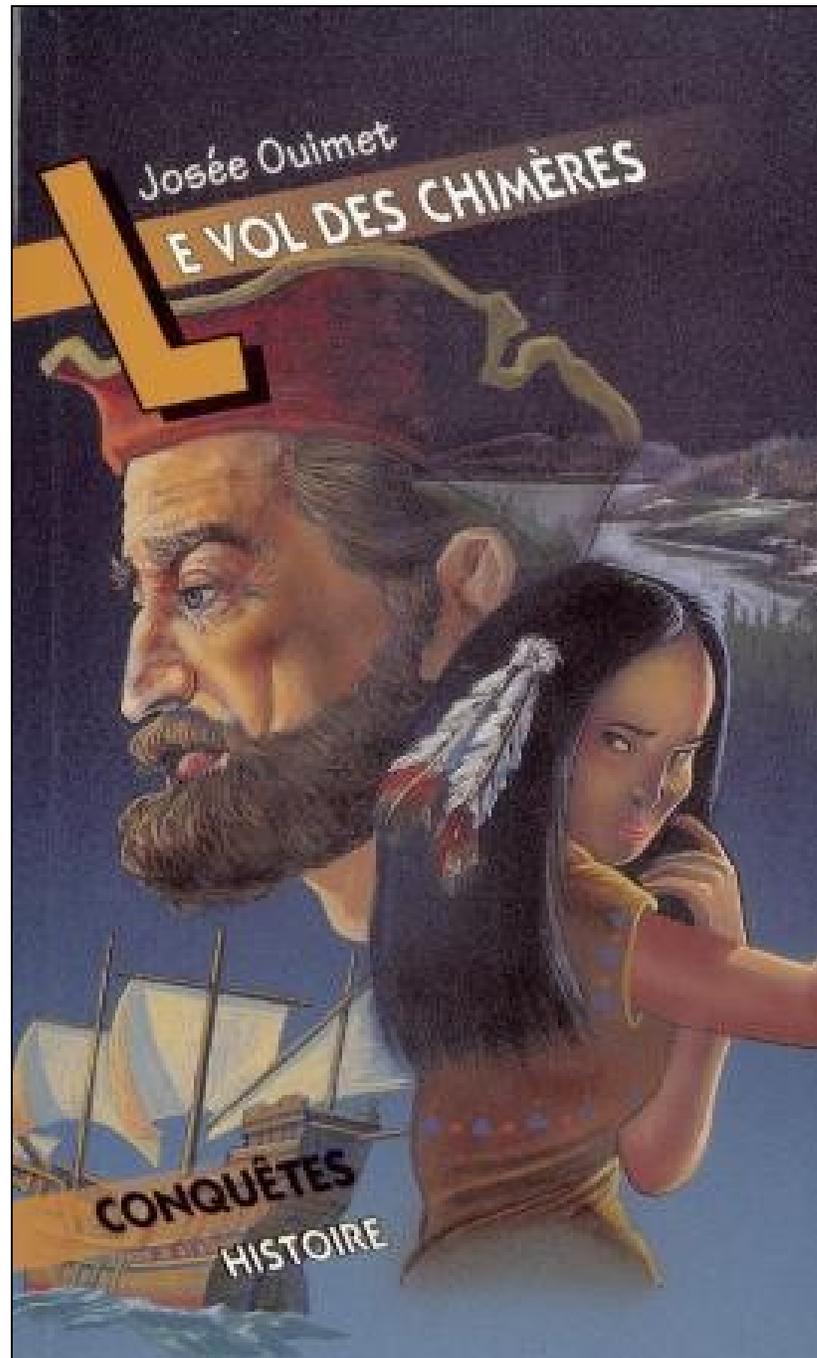


Illustration : Pierre Bourgoïn

Illustrations de couverture de romans québécois présentant
une référence relative au Québec

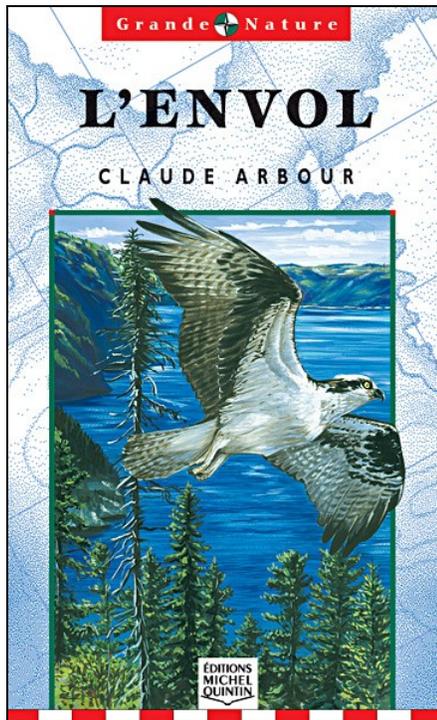


Illustration : Jocelyne Bouchard

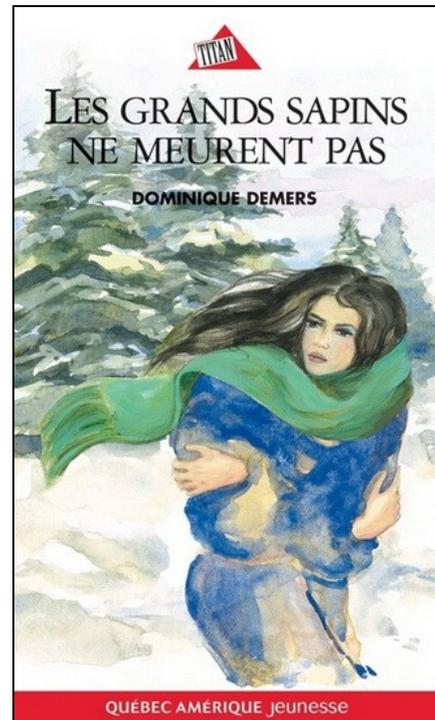


Illustration : Pascale Poulin

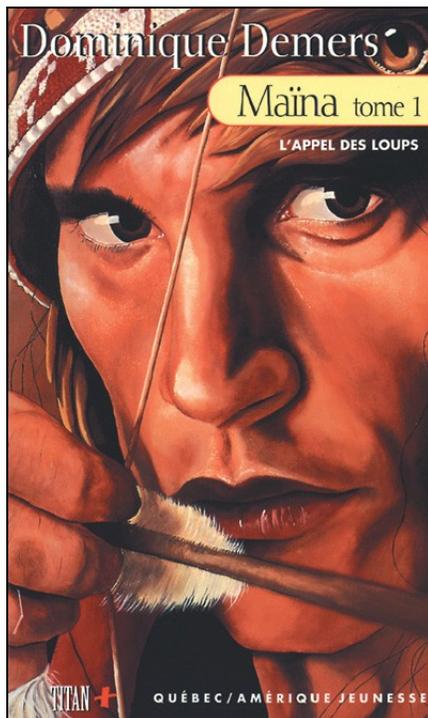


Illustration : Ernest « Aness » Dominique

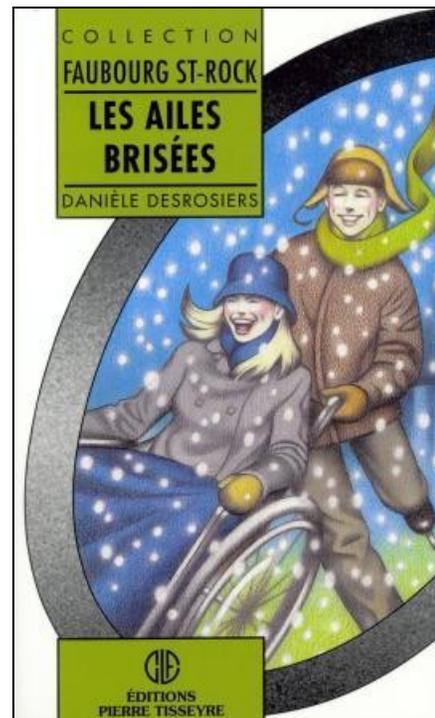


Illustration : Odile Ouellet

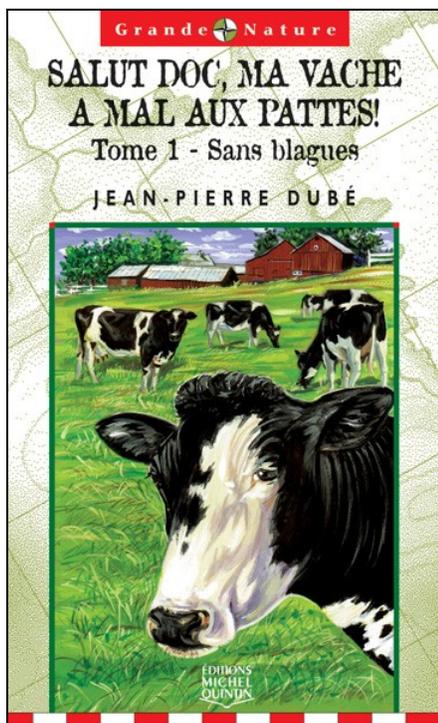


Illustration : Jocelyne Bouchard

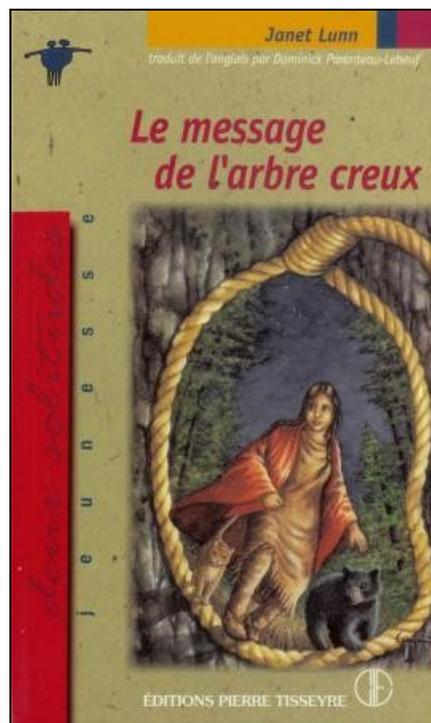


Illustration : Isabelle Langevin

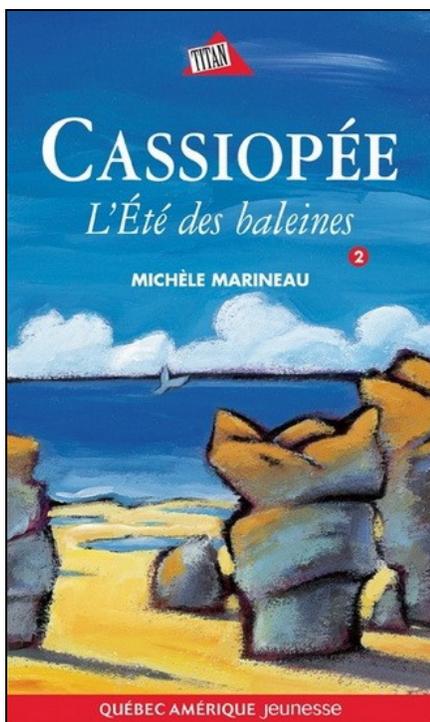


Illustration : Pierre Pratt

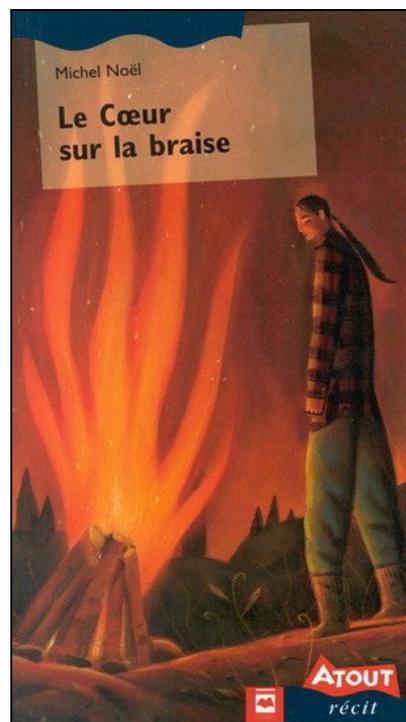


Illustration : Luc Melanson

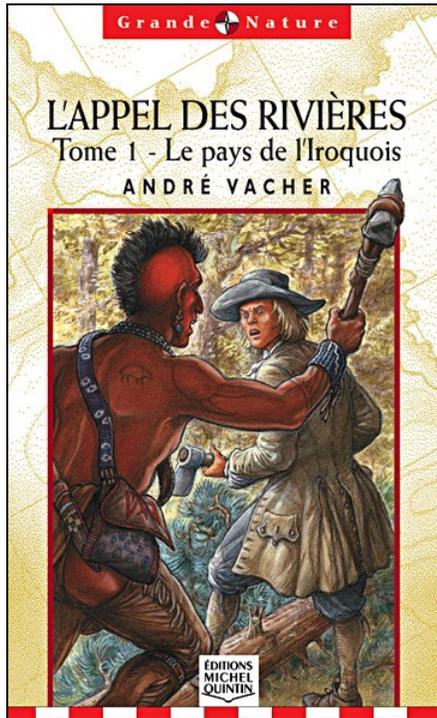


Illustration : Francis Back

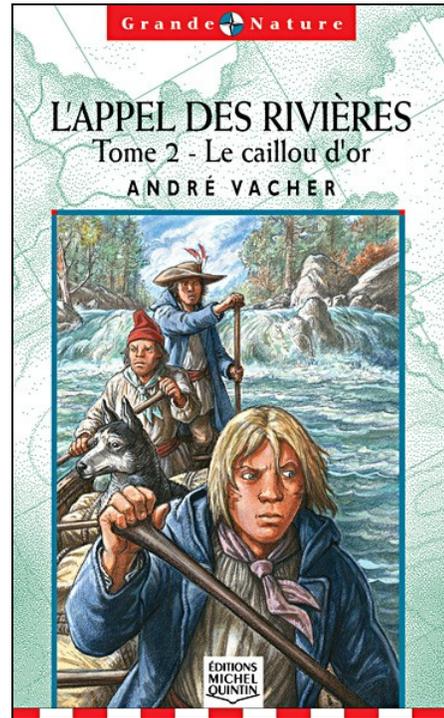


Illustration : Francis Back

Illustration de couverture du roman belge présentant
une référence absolue à la Belgique

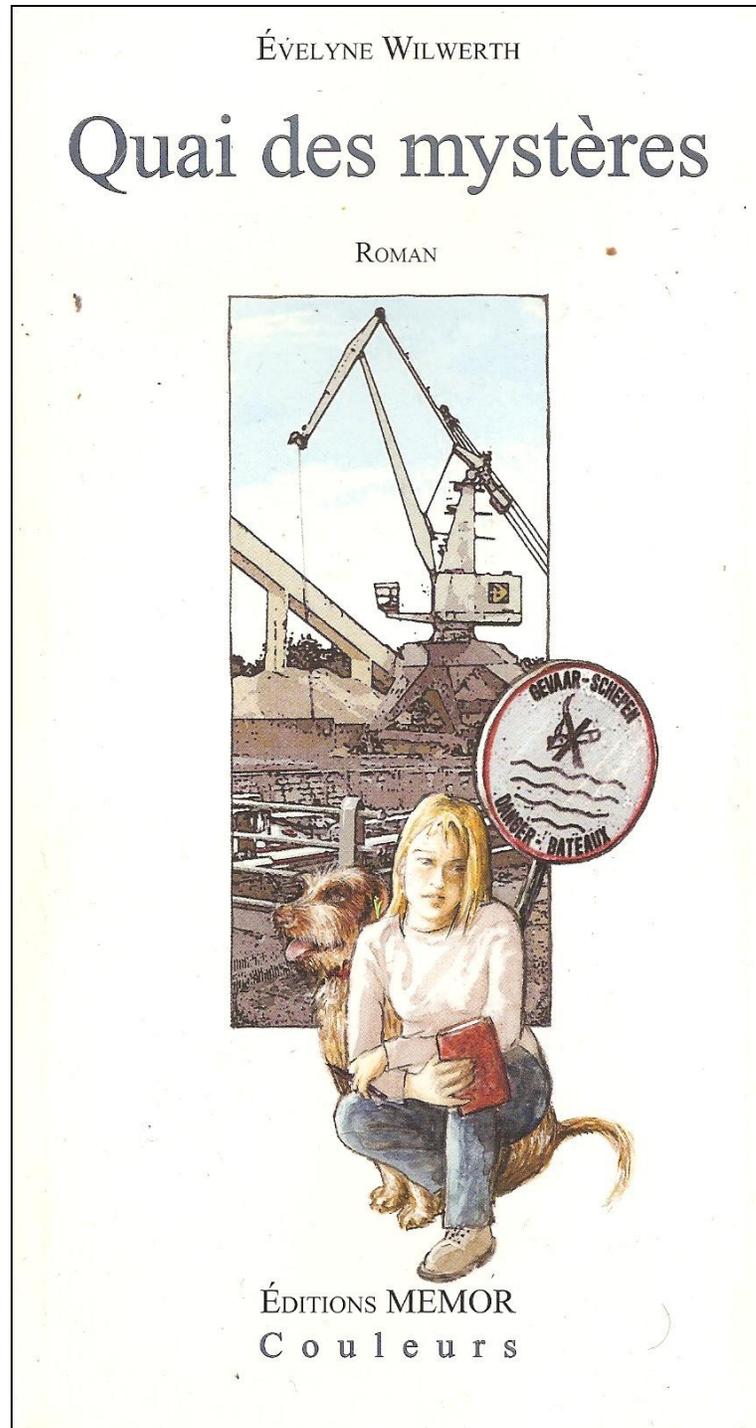


Illustration : Évelyne Crismer

**Illustrations de couverture de romans belges présentant
une référence relative à la Belgique**

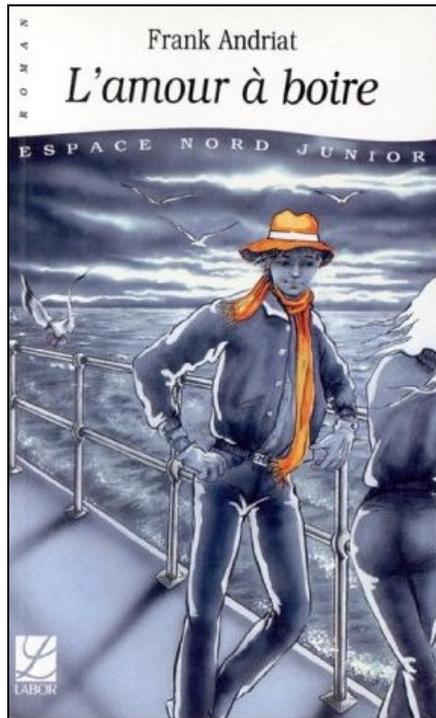


Illustration : Évelyne Crismer

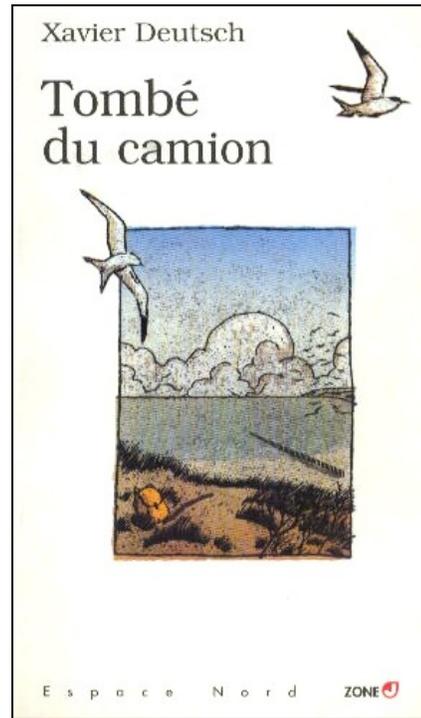


Illustration : Frédéric Thiry

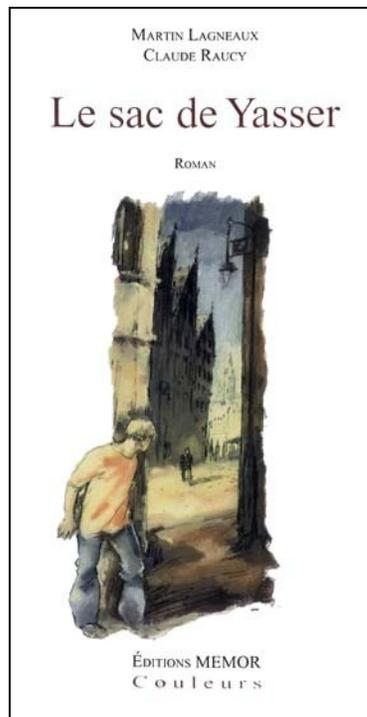


Illustration : Boris Servais